This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

P.

UNS. 105 g. 20

TAYLOR INSTITUTION

DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

Holkham

CONTES
ET
NOUVELLES.

CONTES ET NOUVELLES, ET JOYEUX DEVIS, DE BONAVENTURE DES PERIERS.

TOME PREMIER.

On a joint à cette Edition des Observations sur le *Cymbalum Mundi* de cet Auteur.

A COLOGNE,
Chez JEAN GAILLARD.
MDCCXL.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 JUN 1956
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT
Pour cette Edition.

VOici un Ouvrage dans le goût du siecle, ou plûtôt dans le goût de tous les siecles; car de tout tems les hommes ont aimé la Satyre & la plaisanterie, telles qu'elles sont répanduës dans ce livre. Bonaventure des Periers, Valet de Chambre de la Reine de Navarre, & Auteur du fameux *Cymbalum Mundi*; sur lequel on verra des Observations à la fin de ce Volume, & dont on dira quelque chose dans cet Avertissement, est generalement reconnu pour l'Auteur de ces Contes. Quelques Auteurs les donnent à Jaques Peletier & à Nicolas Denisot; fondés sur ce que la pluspart de ces Contes roulent sur des gens de l'Anjou, du Maine, &c. païs frequentés par ces deux Auteurs; & s'a-

puiant encore ſur quelques autres raiſons. Le croira qui voudra; je dirai ſeulement en paſſant, que le ſtyle & pluſieurs expreſſions m'ont paru aſſés ſemblables dans ces deux Ouvrages; que dans l'un & dans l'autre on y trouve un genie vif & aiſé, ſoutenu d'un libertinage de Cour, d'un libertinage poli, qui ſe fait ſentir au Lecteur le moins attentif. On ne feint pas de dire, que l'Auteur ne s'étoit chargé de Religion, qu'autant qu'il en falloit à la Cour de la Reine de Navarre, pour y ſoutenir le *bene vivere & lætari* de cette Princeſſe; Maxime que Des Periers établit dès ſon premier Conte. Au reſte nôtre Auteur attaque les Eccleſiaſtiques aſſés vivement dans ſes Contes. Ce n'eſt pas là le moindre endroit de l'Ouvrage; la vie & les mœurs de ces Meſſieurs fourniſſent inceſſamment de quoi racconter avec eſprit. Quelle avantures dérident mieux le front, que celles qui concernent les gens d'Egliſe? Quoi qu'il en ſoit, H. Etienne a jugé les recreations

de nôtre Des Periers assés belles, pour en inserer plusieurs mot à mot dans son *Introduction au Traité des merveilles Anciennes &c.* ou *Apologie pour* Herodote.

A l'égard du *Cymbalum Mundi*, contre lequel on a tant crié, & contre lequel on pourra sans doute crier encore; le but de cet Ouvrage est assés équivoque. Naturellement il semble qu'on doit se dire; à quoi bon railler le Paganisme, (ainsi qu'on prétend que Des Periers l'a voulu railler,) huit ou neuf cens ans après sa ruine entiere? Les Peres de l'Eglise, quand ils ont attaqué les Gentils par la raillerie, ou autrement, ont eu dessein, ou de fortifier le Christianisme s'établissant: ou d'achever de ruiner le Paganisme, dans les endroits, où il subsistoit encore avec quelque vigueur. Cela étoit necessaire alors & devenoit inutile au siecle de Des Periers, où nulle personne de bon sens ne donna dans les chimeres des Païens. Peut être, dira quelqu'un, que l'Auteur du *Cym-*

Cymbalum Mundi a plus voulu donner à penser, qu'il ne pensoit effectivement lui-même; quand il a donné pour titre au livre des Destinées, *Chronica rerum Memorabilium, quas Jupiter gessit antequam esset ipse*, &c. Ce titre ironique & renfermant une contradiction affectée dit beaucoup. Vanini n'a pas oublié une maniere à peu près semblable d'aneantir la divinité, par une definition contradictoire, dans son *Amphitheatrum Sapientiæ*. Le Vol du livre des destinées pourroit bien être une raillerie injurieuse à la Divinité, des efforts que font les hommes, pour penetrer dans ses secrets: & peut être une maligne insinuation, que les hommes, par la seule force de leur esprit, ont penetré aussi loin que Dieu. Qui sait encore si le livre des Amourettes &c. que les deux voleurs supposent, à celui des Destinées, n'est pas une insinuation des foiblesses, qui paroissent dans la Divinité, de la maniere dont les hommes la conçoivent? La pierre phi-

philosophale, dont on se moque dans le Dialogue second, ne seroit-ce pas la verité? Sans doute, continuera ce quelqu'un, Des Periers a voulu railler la conduite des philosophes, (peut être des Theologiens Catholiques & des reformateurs de son tems,) dans la recherche de la verité, & détruire cette verité elle-même, comme un Etre de raison. Enfin tout ce que l'on debite dans ce second Dialogue s'applique bien plus naturellement à la Verité, qu'à l'art de transmuer les metaux, compris sous le nom de *Pierre philosophale*. Si cela est, il faloit défendre les endroits les plus exposés dans ces quatre Dialogues, & prouver qu'on ne peut avoir de prise sur eux. La negative ne sufit pas pour la défense d'un Ouvrage, contre lequel on a tant crié. Cette maniere de défendre, sent fort l'embaras d'un homme qui se bat en retraite, ou qui n'a pas des raisons à donner.

Sans entrer dans les objections de ce quelqu'un Anonyme, croions que

que le but de sanctifier un Ouvrage crû mauvais & dangereux, est loüable & digne de la charité Chrétienne; qu'ainsi ce ne doit plus être l'impie, le detestable Des Periers, qui écrivoit un livre que l'on devoit jetter au feu, avec son Auteur. Ce sera bien plûtôt un pieux imitateur du zéle des Saints Peres, un devot qui veut ruiner le Paganisme. Le parallele de Rabelais& du Saint Auteur du *Cymbalum*, que Mr. Bayle a osé faire, croions que c'est un parallele odieux; puisque dans le *Cymbalum Mundi* rien ne choque, tout est dans la bienséance; au lieu que dans le *Pantagruel* & le *Gargantua*, ou trouve un libertinage grossier & des profanations continuelles.

Ceux qui souhaiteront quelques éclaircissemens sur le *Cymbalum*, trouveront dequoi se satisfaire dans les Observations. Voilà ce que j'avois à dire sur ces deux Ouvrages.

AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR.

LE temps glouton devorateur de l'humaine excellence, se rend coustumier (tant nous est ennemy) de suffoquer la gloire naissante de plusieurs gentils esprits, ou ensevelir d'une ingrate oubliance les œuvres exquises d'iceux: desquelles si la cognoissance nous estoit permise, Dieu tresb. quel avancement aux bonnes lettres! De ceste injure les siecles anciens, & nos jours mesmes nous rendent espreuve plus que suffisante. Et vous ose bien asseurer (Amy Lecteur) que le semblable fust advenu de ce present volume, duquel demeurerions privez sans la diligence de quelque vertueux personnage, qui n'a voulu souffrir ce tort estre fait & la memoire de BONAVENTURE DES PERIERS, *excellent Orateur & Poëte, rester frustrée du loz qu'elle merite. Or l'ayant arraché de l'avare main de ce faucheur importun, je le vous presente avec telle eloquence, que chacun cognoist ses autres labeurs estre deuz. D'une chose je m'asseure que l'envieux pourra abbayer*

bayer

bayer à l'encontre tant qu'il voudra, mais y mordre, non. D'avantage le front tetrique ici trouvera dequoy desrider sa severité, & rire une bonne fois: tant gentille est la grace de nostre Autheur à traicter ses faceties. Les personnes tristes & angoissées, s'y pourront aussi heureusement recréer, & tuer aisément leurs ennuys. Quant à ceulx, qui sont exempts de regrets & s'y voudront esbatre, ils sentiront croistre leur plaisir en telle force, que le rude chagrin n'osera entreprendre sur leur felicité: se servans de ce discours comme d'un rempart contre toute inopinée fascherie. De faire à nostre aage offre de chose tant gentille, je l'ay estimé convenable, mesmement en ces jours tant calamiteux. Vostre office sera (debonnaire Lecteur) de le recevoir d'une main courtoise, & nous sçavoir gré de nostre travail: lequel sentans bien reveu, serons excitez continuer un si louable exercice, pour vous faire jouyr de choses plus serieuses & arduës. Adieu.

PRE-

PREMIÆRE NOUVELLE,

En forme de Préambule.

JE vous gardois ces joyeux propos à quand la paix seroit faite, afin que vous eussiez de quoi vous réjouïr publiquement & privément, & en toutes manieres. Mais quand j'ai vû qu'il s'en falloit le manche, & qu'on ne savoit par où la prendre, j'ai mieux aimé m'avancer pour vous donner moyen de tromper le tems, meslans des réjouïssances parmi vos fâcheries, en attendant qu'elle se face de par Dieu. Et puis je me suis avisé que c'étoit ici le vrai

tems, de les vous donner: car c'est aux malades qu'il faut médecine. Et vous assurés que je ne fais pas peu de chose pour vous, en vous donnant dequoi vous réjouïr: qui est la meilleure chose que puisse faire l'homme. Le plus gentil enseignement pour la vie c'est, *Bene vivere & lætari.* L'un vous baillera pour un grand notable, qu'il faut reprimer son courroux: l'autre peu parler, l'autre croire conseil: l'autre, estre sobre: l'autre faire des amis. Et bien, tout cela est bon. Mais vous avez beau étudier, vous n'en trouverez point de tel, qu'est; Bien vivre, & se réjouïr. Une trop grande patience vous consume: un taire vous tient gesné: un conseil vous trompe: une diette vous desseiche: une amie vous abandonne. Et pour cela vous faut-il deseperer? Ne vaut-il pas mieux se réjouïr en attendant mieux, que se fascher d'une chose qui n'est pas en vôtre puissance?

Voire-

mais, comment me réjouïrai-je, ſi les occaſions n'y ſont ? Direz vous. Mon ami, accoûtumez vous y. Prenez le tems comme il vient ; laiſſez paſſer les plus chargez : ne vous chagrinez point d'une choſe irremédiable. Cela ne fait que donner mal ſur mal, croyez moi & vous en trouverez bien : car j'ai éprouvé que cent francs de melancolie, n'acquiteront pas pour cent ſols de dettes. Mais laiſſons là ces beaux enſeignemens : ventre d'un petit poiſſon, Rions, Et de quoi ? de la bouche, du nez, du menton, de la gorge, & de tous nos cinq ſens de nature. Mais ce n'eſt rien qui ne rit du cœur. Et pour vous y aider, je vous donne ces plaiſans contes. Et puis nous vous en ſongerons bien d'aſſez ſerieux quand il ſera tems. Mais ſavez-vous quels je les vous baille ? Je vous promets que je n'y ſonge ni mal, ni malice. Il n'y a point de ſens al-

legorique, myſtique, fantaſtique. Vous n'avèz point de peine de demander comment s'entend ceci ? comment s'entend cela ? il n'y faut vocabulaire ni commentaire. Tels les voyez, tels les prenez. Ouvrez le livre : ſi un conte ne vous plaît, hay à l'autre. Il y en a de tous bois & de toutes tailles, de tous eſtocs, à tous prix, & à toutes meſures, fors que pour pleurer. Et ne me venez point demander quelle ordonnance j'ai tenuë : Car quel ordre faut-il garder quand il eſt queſtion de rire ? Qu'on ne me vienne non plus faire ces difficultez. Oy ce ne fut pas cetui-ci qui fit cela : Ho, ceci ne fut pas fait en ce quartier-là, je l'avois déja oüi conter : cela fut fait en nôtre païs : Riez ſeulement & ne vous chaille ſi ce fut Gautier, ou ſi ce fut Garguille. Ne vous ſouciez point ſi ce fut à Tours en Berry, ou à Bourges en Lorraine. Vous vous tour-

tourmenteriez pour neant. Car comme les ans ne ſont que pour payer les rentes, auſſi les noms ne ſont que pour faire debattre les hommes. Je les laiſſe aux faiſeurs de contracts, & aux intenteurs de procès. S'il y prennent l'un pour l'autre, à leur dam: quant à moi *je ne ſuis* point ſi ſcrupuleux. Et puis j'ai voulu feindre quelques noms tout exprès, pour vous montrer qu'il ne faut point pleurer de tout ceci que je vous conte. Car peut-être qu'il n'eſt pas vrai. Que *me chaut-il* pourvû qu'il ſoit vrai que vous y preniez plaiſir. Et puis je ne ſuis point allé chercher mes contes à Conſtantinople, à Florence, ni à Veniſe, ni ſi loin que cela: car s'ils ſont tels que les vous veux donner, c'eſt à dire, pour vous recréer n'ai-je pas mieux fait d'en prendre les inſtrumens que nous avons à nôtre porte, que non pas les aller emprunter ſi loin? Et de reſpondre com-

me le bon compagnon quand la chambriere qui étoit belle & galande, lui venoit faire les messages de sa maîtresse : Qu'irai-je faire à Rome les pardons sont par deça. Les nouvelles qui viennent de si lointain païs avant qu'elles soient rendues sur le lieu, ou elles souspirent comme le Saffran, ou l'enrichissent comme les draps de Soye, ou il s'en perd la moitié, comme espiceries, ou se buffetent comme les vins, ou sont falsifiez comme les pierreries, ou sont adulterées comme tout. Brief, elles sont sujettes à mille inconveniens, sinon, que me veuillez dire, que les nouvelles ne sont pas comme les marchandises : & qu'on les donne pour le prix qu'elles coustent. Et vrayement je le veux bien. Et pour cela j'aime mieux les prendre près puis qu'il n'y a rien à gaigner, Ha, ha, C'est trop argué, Riez si vous voulez: autrement vous me faites
un

un mauvais tour. Lisez hardiment (Dames & Damoiselles) il n'y a rien qui ne soit honnête : mais si d'aventure, il y en a quelques-unes d'entre vous, qui soient trop tendrettes, & qui ayent peur de tomber en quelques passages trop gaillards : je leur conseille qu'elles se les fassent eschansonner par leurs freres, ou par leurs cousins, afin qu'elles mangent peu de ce qui est appetissant. Mon frere marquez moi ceux qui ne sont pas bons, & y faites une croix, Mon *cousin*, cetui-ci est-il bon ? oui, & cetui-ci ? oui. Ha : mes fillettes ne vous y fiez pas, ils vous tromperont, ils vous feront lire un *Quid pro Quid.* Voulez-vous me croire ? Lisez tout, lisez, lisez, vous faites bien les estroites. Ne les lisez donc pas : A cette heure verra-on si vous faites bien ce qu'on vous défend. O quantes Dames auront bien l'eau à la bouche, quand elles orront les

bons tours que leurs compagnes auront faits. Et qu'elles diront bien qu'il n'y en a pas demi. Mais je ſuis content que devant les gens elles faſſent ſemblant de coudre ou de filer : pourvû qu'en détournant les yeux, elles ouvrent les oreilles : & qu'elles reſervent à rire quand elles ſeront à part elles. Et mon Dieu que vous en contez de bonnes, quand il n'y a qu'entre vous autres femmes, ou qu'entre vous fillettes. Grand dommage ! ne faut-il pas rire ? Je vous dis que je ne croi point ce qu'on dit de Socrate, qu'il fut ainſi ſans paſſions. Il n'y a ni Platon, ni Xenophon, qui le me fît accroire. Et quand bien il ſeroit vrai, penſez vous que je loüe cette grande ſeverité, ruſticité, tetricité, gravité ? Je loüerois beaucoup plus celui de nôtre tems, qui a été ſi plaiſant en ſa vie, que par une Antonomaſie, on l'a appellé le plaiſant : Choſe qui lui

étoit

étoit si naturelle & si propre qu'à l'heure même de la mort, combien que tous ceux qui y étoient le regretassent : si ne peurent-ils jamais se fâcher, tant il mourut plaisamment. On lui avoit mis son lit au long du feu, sus le plastre du foyer pour être plus chaudement. Et quand on lui demandoit. Or ça mon ami, où vous tient-il ? Il répondit tout foiblement n'ayant plus que le cœur & la langue. Il me tient, dit-il, entre le banc & le feu, qui étoit à dire, qu'il se portoit mal de toute sa personne. Quand ce fut à lui bailler l'extrême Onction, il avoit retiré ses pieds à quartier tout en un monceau. Et le Prêtre disoit : Je ne sai où sont ses pieds : Et regardez (dit-il) au bout de mes jambes, vous les trouverez. Et mon ami ne vous amusez point à railler, lui disoit-on, recommandez vous à Dieu : Et qui va ? dit-il : Mon ami vous irez aujourdhui si

ſi Dieu plaît. Je voudrois bien être aſſuré, diſoit-il, d'y pouvoir être demain pour tout le jour. Recommandez vous à lui, & vous y ſerez aujourdhui. Et bien, diſoit-il, mais que j'y ſois je ferai mes recommandations moi-mêmes. Que voulez-vous de plus naïf que cela ? Quelle plus grande felicité ? Certes d'autant plus grande, qu'elle eſt octroyée à ſi peu d'hommes.

Des trois fols, Caillette, Triboulet, & Polite.

LEs pages avoient attaché l'oreille à Caillette, avec un clou contre un poteau, & le pauvre Caillette demeuroit là & ne diſoit mot : Car il n'avoit point d'autre apprehenſion, ſinon qu'il penſoit être conſigné là pour toute ſa vie. Il paſſe un des Seigneurs de Cour, qui le void ainſi en conſeil avec ce pillier, qui le fit in-

incontinent dégager de là, s'enquerant bien expressement qui avoit fait cela, & qui l'avoit mis là. Que voulez-vous (disoit Caillette) un sot l'a mis là, là l'a mis un sot. Quand on disoit ç'ont été les pages, Caillette respondoit bien en son idiotisme, ouï, ouï, ç'ont été les pages. Saurois-tu connoître lequel ç'a été? ouï, ouï, disoit Caillette, je sai bien qui ç'a été. L'écuyer, par commandement du Seigneur, fait venir tous ses gens de bien de pages, en la presence de ce sage homme Caillette: leur demandant à tous l'un après l'autre, venez ça, a-ce été vous? Et mon page de le nier, hardi comme un saint Pierre. Nenni Monsieur, ce n'a pas été moi. Et vous? ni moi. Et vous? ni moi aussi. Mais allez faire dire ouï à un page, quand il y va du foüet. Caillette étoit là devant, qui disoit en Caillettois, ce n'a pas été moi aussi.

Et voyant qu'ils disoient tous nenni, quand on lui demandoit : A ce point eté cetui-ci ? Nenni disoit Caïllette, & cetui-ci ? Nenni. Et à mesure qu'ils respondoient nenni, l'écuyer les faisoit passer à côté, tant qu'il n'en resta plus qu'un : lequel n'avoit garde de dire ouï, aprés tant d'honnêtes jeunes gens, qui avoient tous dit nenni : mais il dit comme les autres : Nenni, Monsieur, je n'y étois pas. Caillette étoit toùjours là, pensant qu'on le deût aussi interroger, si ç'avoit été lui : car il ne lui souvenoit plus qu'on parlast de son oreille. De sorte que quand il vid qu'il n'y avoit plus que lui, il va dire : Je n'y étois pas aussi. Et s'en va remettre avec les pages, pour se faire coudre l'autre oreille au premier pillier qui se trouveroit. A l'entrée de Rouën, je ne dis pas que Roüen entrast : mais l'entrée qui se faisoit à Roüen, Triboulet fut envoyé devant pour dire voi les

les ci venir. Qui étoit le plus fier du monde, d'être monté sur un beau cheval caparassonné de ses couleurs, tenant sa marote des bonnes fêtes. Il piquoit, il couroït, il n'alloit que trop. Il avoit un Maître avec lui pour le gouverner. Hé, pauvre Maître, tu n'avois pas besoigne faite, il y avoit belle matiere pour le faire devenir Triboulet lui-même. Ce Maître lui disoit : Vous n'arresterez pas vilain ? Si je vous prens arresterez vous ? Triboulet, qui craignoit les coups (car quelquefois son Maître lui en donnoit) vouloit arrêter son cheval : mais le cheval se sentoit de ce qu'il portoit ; car Triboulet le piquoit à grand coups d'esperons : il lui haussoit la bride, il la lui secoüoit. Et cheval d'aller ; méchant vous n'arrêterez pas, disoit son Maître, Par le Sang Bieu, disoit Triboulet, (car il juroit comme un homme) ce méchant cheval, je le pi-

que tant que je puis, encores ne veut-il pas demeurer. Que direz vous là? ſinon que nature a envie de s'esbatre, quand elle ſe met à faire ces belles pieces d'hommes leſquels ſeroient heureux, mais ils ſont trop ignoramment plaiſans, & ne ſavent pas connoître qu'ils ſont heureux, qui eſt le plus grand malheur du monde. Il y avoit un autre fol nommé Polite, qui étoit à un Abbé de Bourgueil. Un jour, un matin, un ſoir, je ne ſaurois dire l'heure, Monſieur l'Abbé avoit une belle garſe toute vive couchée auprés de lui, & Polite le vint trouver au lit, & miſt le bras entre les linceux par les pieds du lit: là il trouve premierement un pied de creature humaine: il va demander à l'Abbé: Moine, à qui eſt ce pied? Il eſt à moi, dit l'Abbé: & cetui-ci? il eſt encor à moi. Et ainſi qu'il prenoit ces pieds, il les mettoit à part, & les tenoit d'une main, & de l'autre
main.

main, il en print encor'un, en demandant, Celui-ci à qui eſt-il? à moi ce dit l'Abbé. Oüai, dit Polite & celui-ci? Va, va, tu n'es qu'un fol, dit l'Abbé, il eſt auſſi à moi. A tous les diables ſoit le Moine, dit Polite, il a quatre pieds comme un cheval. Et bien pour cela, encore n'eſt-il fol que de bonne ſorte. Mais Triboulet & Caillette étoient fols à vingt & cinq quarraz, dont les vingt & quatre font le tout. Or ça les fols ont fait l'entrée. Mais quels fols? Moi tout le premier, à vous en compter: & vous le ſecond a m'eſcouter. Et celui-là le troiſiéme: & l'autre le quatriéme. Ho, qu'il y en a: ce ne ſeroit jamais fait. Laiſſons les ici & allons chercher les Sages, éclairez près, je n'y voi goûte.

Du Chantre Bassecontre de Saint Hilaire du Poitiers, qui accompara les Chanoines à leurs Potages.

EN l'Eglise S. Hilaire de Poitiers, y eut jadis un Chantre qui servoit de Bassecontre, lequel parce qu'il étoit bon compagnon, & qu'il beuvoit bien (ainsi que volontiers font telles gens) étoit bien venu entre Chanoines qui l'appelloient bien souvent à dîsner & à souper. Et pour la familiarité qu'ils lui faisoient, lui sembloit qu'il n'y avoit celui d'eux, qui ne desirast son avancement: qui estoit la cause que souvent il disoit à l'un & puis à l'autre: Monsieur vous savez combien de tems il y a que je sers en l'Eglise de ceans: il seroit desormais tems que je fusse pourvû: Je vous prie le vouloir remontrer en Chapitre je ne demande pas grand chose: vous autres Messieurs avez tant

tant de moyens, je me contenterai de l'un des moindres. Sa requeste étoit bien prinse & écoutée, & chacun d'eux en particulier lui faisoit bonne réponse: disant que c'étoit chose raisonnable, & quand le Chapitre n'auroit la commodité de te récompenser (lui disoit l'un) je t'en baillerois plûtôt du mien. Somme à toutes les entrées & issues de Chapitre, où il se trouvoit toûjours pour se ramentevoir à Messieurs, ils lui disoient à une voix. Attends encore un petit, le Chapitre ne t'oublira pas, tu auras le premier qui vaquera, mais quand ce venoit au fait, il y avoit toûjours quelque excuse: ou que le bénefice étoit trop gros, & pourtant l'un des Messieurs l'avoit eu, ou qu'il étoit trop petit, & qu'on ne lui voudroit faire présent d'un si peu de chose: ou qu'ils avoient été contraints de le bailler à l'un des Nepueux de leur frere. Mais

qu'il

qu'il n'y auroit. faute qu'il n'eût le premier vaquant. Et de ces belles paroles, ils entretenoient ce Baſſecontre, tant que le tems ſe paſſoit: & ſervoit toûjours ſans rien avoir. Et cependant, il faiſoit toûjours quelque préſent ſelon ſa petite faculté à Meſſieurs tel, & tel, de ceux qu'il connoiſſoit avoir la plus grande voix en chapitre: comme fruits nouveaux, & poulets, pigeonneaux, perdriaux, ſelon la ſaiſon, que le pauvre Chantre achettoit au marché à veaux, où à la regraterie, leur faiſant accroire qu'ils ne lui coûtoient rien. Et toûjours ils prenoient. A la fin, le Baſſecontre voyant qu'ils n'en étoient jamais meilleurs, mais qu'il perdoit ſon tems, ſon argent & ſa peine: ſe délibera de ne s'y attendre plus: mais ſe propoſa de leur montrer quelle opinion il avoit d'eux, & pour ce faire, il trouva façon de mettre cinq ou ſix écus enſemble,

&

& tandis qu'il les amaſſoit (car il y falloit du tems) il commença a tenir plus grand compte de Meſſieurs qu'il n'avoit de coûtume, & a uſer de plus grande diſcretion. Quand il vit ſon jour à point, il s'en vint aux principaux d'entr'eux, & les pria l'un après l'autre, qu'ils lui vouluſſent faire cet honneur, de diſner le Dimanche prochain en ſa maiſon, leur diſant, qu'en neuf ou dix ans qu'il y avoit qu'il étoit à leur ſervice, ne pouvoit faire moins que leur donner une fois à diſner, & qu'il les traiteroit non pas comme il leur appartenoit: mais au moins mal qu'il lui ſeroit poſſible, toûjours uſant de telles paroles de reſpect. Ils lui promirent, mais ils ne furent pas ſi mal ſoigneux, que quand ce vint le jour aſſigné, ils ne fiſſent faire leur cuiſine ordinaire, chacun chez ſoi, de peur d'être mal dînez chez ce Baſſecontre, ſe fians plus

plus en sa voix, qu'en sa cuisine. A l'heure du disner, chacun envoye son ordinaire chez le Chantre, lequel disoit aux valets qui l'apportoient : Comment ? mon ami, Monsieur vôtre Maître me fait-il tort? a-il si grand peur d'être mal traité? il ne devoit rien envoyer. Et cependant, il prenoit tout. Et à mesure qu'ils venoient, il mettoit tous les potages ensemble, en une grande marmîte, qu'il avoit expressement apprestée en un coin de la Cuisine, voici Messieurs venus pour disner, qui s'assirent tous selon leurs dignitez. Le Chantre leur présente de belle entrée de table, les potages de cette marmite. Et Dieu sait de quelle grace ils étoient : car l'un avoit envoyé un chappon aux porreaux, l'autre au safran, l'autre avoit la piéce de bœuf poudrée aux naveaux, l'autre un poulet aux herbes, l'autre bouilli, l'autre rosti. Quand

ils

ils virent ce beau ſervice ils n'eurent pas le courage d'en manger : mais ils attendoient chacun que leur potage vint, ſans prendre garde qu'ils les euſſent devant eux. Mon chantre qui alloit & venoit *faiſant* bien l'empêché a les ſervir, regardoit toûjours leur contenance de table. Etant le ſervice un peu long, ils ne ſe peurent tenir de lui dire. Ote nous ces pôtages Baſſecontre, & nous apporte les nôtres. Ce ſont bien les vôtres (dit-il) Les nôtres? non ſont pas. Si ſont bien, dit-*il*, *à l'un*, voila vos naveaux, *à* l'autre, voila vos choux, & à l'autre voila vos porreaux. Lors ils commencerent a reconnoître leurs ſoupes & à s'entreregarder. Vraiement dirent-ils, nous en avons d'une. Eſt-ce ainſi que tu traittes les Chanoines, Baſſecontre? Le Diable y ait part, je diſois bien que ce fol nous tromperoit, diſoit l'un, j'avois le meilleur potage

tage que je mangai de cet an. Et moi disoit l'autre, j'avois tant bien fait accoûtrer à dîner, je me doutois bien qu'il valloit mieux manger chez moi. Quand le Bassecontre les eût bien écoutez. Messieurs (dit-il) hé vos potages étoient tous si bons, comment seroyent ils empirez en si peu de temps? Je les ai fait tenir auprès du feu, bien couverts: il me semble que je ne pouvois mieux faire. Voire mais dirent-ils, qui t'a appris a les mettre tous ensemble? Savois tu pas bien qu'ils ne vaudroient rien en la sorte? Et donc, dit-il, ce qui étoit bon à part, n'est pas bon assemblé? Vraiement (dit-il) je vous en crois, & ne fût-ce que vous autres Messieurs. Car quand vous êtes chacun à part soi, il n'est rien meilleur que vous êtes, vous promettez monts & vaux: vous faites tout le monde riche de vos belles paroles. Mais quand vous

êtes

êtes ensemble en vôtre Chapitre, vous ressemblez à vos potages. Alors ils entendirent bien ce qu'il vouloit dire. A ha, dirent-ils, c'étoit donc là que tu nous attendois: vraiment tu as raison va: *mais* cependant, ne disnerons nous point? Si ferez, si ferez (dit-il) mieux qu'il ne vous appartient. Et leur apporta ce qu'il leur avoit fait accoustrer, dont ils mangerent trés-bien, & s'en allerent contens. Et conclurent ensemble des l'heure, qu'il seroit pourvû, ce qu'ils firent. Ainsi son *invention* de soupes, lui valut plus que toutes ses requestes & importunitez du tems passé.

Du Bassecontre de Rheims, Chantre Picard, & maître és Arts.

UN chantré de nôtre Dame de Rheims en Champagne, avoit singulierement bonne Bassecontre: mais c'étoit l'homme du monde le

le plus fort a tenir : car il ne passoit jour qu'il ne fist quelque folie, il frappoit l'un, il battoit l'autre, il joüoit aux Cartes & aux Dez. Il étoit toûjours en la taverne, ou auprès les garses, dont les plaintes se faisoient à toutes heures à Messieurs du chapitre, lesquels le remontroient souvent à ce Bassecontre, le menaçant à part & en public : & lui faisoient assez de fois promettre qu'il seroit homme de bien. Mais incontinent qu'il étoit hors de devant eux, messire Jean ce vin, lui remetoit sa haute Game en la tête, qui le faisoit toûjours retourner à ses bonnes coûtumes. Or étoient ils contraints d'en endurer, pour deux raisons : l'une qu'il chantoit fort bien, l'autre, qu'ils l'avoient pris de la main d'un Archidiacre de l'Eglise auquel ils portoient honneur : & ne lui vouloient pas reprocher les folies de l'homme, pensans qu'il les

les fût aussi bien comme eux: & qui l'en deût reprendre, comme à la verité il faisoit quand il en étoit adverti: mais il n'en savoit pas la moitié. Advint un jour que ce Chantre fit une faute si scandaleuse, que les Chanoines furent contraints de le dire pour une bonne fois à Monsieur l'Archediacre, lui remonstrant comme pour le respect de lui, ils avoient longuement supporté les insolences de cet homme: mais maintenant qu'ils le voyoient incorrigible, & qu'il alloit toûjours en empirant ils ne s'en pouvoient plus taire. Il a, dirent-ils cette nuit passée battu un Prêtre, tant qu'il ne dira messe de plus de deux mois. Si n'eût été pour l'amour de vous, long-temps a que nous l'eussions chassé. Mais n'y voyant plus autre reméde, nous vous prions de ne trouver point mauvais si nous vous en disons ce qui en est. L'Archediacre leur fist

responſe qu'ils avoient raiſon, & qu'il y donneroit ordre. Et de fait, envoye incontinent querir ce Baſſecontre : lequel douta bien que ce n'eſtoit pas pour lui donner un bénefice: Toutes-fois il y va. Il ne fuſt pas ſi toſt entré, que Monſieur l'Archediacre ne lui commençaſt à chanter une autre leçon, que de Matines. Vien ça, dit-il, tu ſais combien de tems il y a que ceux de l'Egliſe de ceans endurent de toi, & combien j'ai eu de reproches pour ta vie. Sais tu qu'il y a? va t'en & ne te trouves plus devant moi. Je ne veux plus endurer de reproches pour un homme tel que toi. Tu n'es qu'un fol. Si je faiſois mon devoir, je te ferois mettre au pain & à l'eau d'ici à un an. Il ne faut pas demander, ſi mon Chantre fuſt peneux. Toutes-fois il ne fuſt pas ſi eſtonné, qu'il ne ſe miſt en reſponſe. Monſieur, dit-il, vous qui vous connoiſſez ſi bien en gens: vous esbahiſſez

hissez vous si je suis fol? Je suis Chantre, je suis Picard, & maistre aux Arts. L'Archidiacre à cette responsse ne savoit que faire, de s'en fascher, ou de s'en rire: mais il se trouva du bon costé: car il appaisa un peu sa colere. Et lui fust force de faire comme l'Evêque lequel pardonna au Prestre qui avoit engrossi cinq Nonnains ses filles spirituelles, pour la soudaine responsse qu'il lui fist. * *Domine, Quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque superlucratus sum.* Un Picard a la teste près du bonnet: un Chantre a *toûjours* quelques minimes en son cerveau: un maistre aux Arts est si plein d'Ergots, qu'on ne sauroit durer auprès de lui. Et vraiment quand ces trois bonnes qualitez sont en un personage on ne doit pas s'émerveiller s'il est un petit coquelineux: mais se faudroit bien plus esmerveiller s'il ne l'estoit point.

* *Seigneur tu m'as donné cinq talens, & j'en ai gagné cinq par dessus.*

Des trois sœurs nouvelles espousées, qui respondirent chacune un bon mot à leurs marys, la premiere nuit de leurs Nopces.

AU païs d'Anjou, y avoit jadis un gentil-homme qui éstoit riche & de bonne maison: mais il estoit un peu sujet à ses plaisirs. Il avoit trois filles belles & de bonne grace, & de tel âge que la plus petite eust bien attendu le combat corps à corps. Elles étoient demeurées sans mere jà long-tems y avoit. Et par ce que le pere estoit encor en bon âge, il entretenoit toûjours ses bonnes coustumes, qui estoient de recevoir en sa maison toutes joyeuses compagnies: là où l'ordinaire étoit de baller, joüer & faire toutes sortes de bonnes cheres. Et d'autant qu'il estoit de sa nature indulgent, facile & sans grand soin du fait de sa maison, ses filles

les avoient assez de liberté de deviser avec les jeunes Gentils-hommes, lesquels communément ne parlent pas de r'encherir le pain, & aussi peu du gouvernement public. D'avantage, le pere faisoit l'amour de son costé comme les autres, ce qui donnoit une hardiesse plus grande aux jeunes Damoiselles de se laisser aimer, & par conséquent d'aimer aussi. Car elles ayans le cœur assis en bon lieu, & sentans leur bonne maison, estimoient chose digne de reproche & d'ingratitude d'estre aimées & n'aimer point. Pour toutes ces raisons ensemble, estant chacune d'elles prisée, caressée & poursuivie tous les jours & à toutes heures, elles se laisserent gagner à l'amour, eurent pitié de leur semblable, & commencerent à joüer au passetems de deux à deux, chacune en leur endroit. Auquel jeu elles exploiterent si bien, que les enseignes en sorti-
 rent:

rent; Car la plus âgée, qui estoit meure & druë, ne se print garde que le ventre lui leua, dont elle fust un peu estonnée: Car il n'y avoit moyen de se tenir couverte, comme en un lieu où il n'y a point de meres, lesquelles se prennent garde que leurs filles ne soient trop tôt abusées, ou bien elles savent remedier aux inconveniens quand il leur est advenu quelque surprinse. Et la fille n'ayant avis ni moyen aucun de se desrober sans le congé de son pere, ce fust force qu'il le sçeust. Quand il eut entendu cette nouvelle il en fust fasché de prime face: mais il ne s'en desespera point autrement: d'autant qu'il estoit de cette bonne paste de gens, qui ne prennent point trop les matieres à cœur. Et à dire vrai: De quoi sert se tourmenter d'une chose, quand elle est faite, sinon de l'empirer? Il envoye soudain sa fille aisnée à deux ou trois lieuës de là

chez

chez une de ſes tantes ſous couleur de maladie : par ce que l'avis des Médecins eſtoit, que le changement d'air lui eſtoit néceſſaire, & ce attendant que les petits pieds ſortiſſent. Mais comme une fortune ne vient jamais ſeule, cependant qu'elle ſortoit d'affaires, ſa ſœur la ſeconde y entroit (peut-être par permiſſion divine,) pour s'être en ſon cœur moquée de ſa ſœur aiſnée : dont Dieu la voulut punir. Pour faire court, elle s'apperçût qu'elle en avoit dedans le dos, je dis dedans le ventre, & le pere le ſçeut auſſi. Et bien dit-il, Dieu ſoit loüé ; c'eſt le monde qui croiſt, nous fuſmes ainſi faits. Et ſe doutant de tout, il s'en vint à la plus jeune (laquelle n'eſtoit pas encores groſſe) mais elle en faiſoit ſon devoir tant qu'elle pouvoit. Et toi ma fille, comme te portes-tu ? n'as tu pas bien ſuivi le train de tes ſœurs aiſnées ? La fille qui eſtoit

jeunette, ne se peust tenir de rougir : ce que le pere print pour une confession. Or bien, dit-il, Dieu vous doint bonne aventure & nous garde de plus grande infortune. Si se pensa pourtant qu'il estoit tems de pourvoir à ses affaires. Ce qu'il connoissoit fort bien ne pouvoir mieux faire qu'en mariant ses trois filles : mais il le trouvoit un petit mal-aisé. Car il savoit bien que de les bailler à ses voisins, il n'y avoit ordre : d'autant que le fait de la maison estoit connu ou pour le moins bien suspect. D'autre part, de les faire prendre à ceux qui estoient les faiseurs, ce n'estoit chose qui se peut bonnement faire. Car possible qu'il y en avoit plus d'un, & que l'un avoit fait les pieds, & l'autre les oreilles, & quelqu'autre encore le nez. Que sait-on comment les choses de ce monde vont ? Et puis encor qu'il n'y en eust eu qu'un à chacune : un homme

ne

ne se fie pas volontiers à une fille qui lui preste un pain sus la fournée. Le pere trouva le plus expedient d'aller chercher des gendres un peu à l'escart. Et comme les hommes de joyeuse nature & de bonne chere à grand peine finissent mal, il ne faillit pas à rencontrer ce qui lui estoit besoin, qui fut au païs de Bretaigne où il estoit bien connu, tant pour le nom de sa maison que pour le bien qu'il avoit audit païs, non gueres loin de la ville de Nantes. Au moyen dequoi lui fust facile de causer son voyage là-dessus. Bref quand il fust au païs, plus par personnes interposées, que par lui mêmes, il mist en avant le mariage de ses filles : à quoi les Bretons ouvrîrent assez tost les aureilles, de sorte qu'il en trouva a choisir. Mais entre tous, il trouva une riche maison d'un Gentil-homme de Bretaigne où il y avoit trois fils d'assez bon aage & de belle

taille, beaux danseurs de passe-pieds, & de trihoris, beaux luitteurs & n'eussent craint homme collet à collet, dequoi ce pere Angeuin fust fort aise. Et par ce que le plustost estoit le meilleur, il conclud son affaire promptement avec le pere & les trois enfans, qu'ils prendroient ses trois filles en mariage, & mêmes qu'ils feroyent de trois nopces une, savoir est, qu'ils espouseroyent tous trois en un jour. Et pour ce faire les trois freres s'appresterent en peu de tems: & partirent de leur maison pour venir en Anjou avec le pere des trois filles. Or n'y avoit celui des trois qui ne fust assez accort. Car combien qu'ils fussent Bretons, toutesfois ils n'estoyent pas Tonnans, & s'estoyent meslez de faire de bons tours avec ces brettes qui sont d'assez bonne volonté comme l'on dit: toutesfois hors de combat. Quand ils furent en la maison de l'An-

l'Angeuin, ils se prindrent à regarder la contenance chacun de sa chacune : & les trouverent toutes trois belles, disposées & esueillées, parmi cela elles faisoient bien les sages. Les mariages furent concluds, les apprests se firent : ils achepterent leurs bancs & leurs selles de l'Evêque. Quand la veille des nopces fust venuë, le pere appella ses trois filles en une chambre à part, & leur va dire ainsi : Venez ça, vous savez quelle faute vous avez faite toutes trois, & en quelle peine vous m'avez mis. Si j'eusse été de la nature de ces peres rigoureux, je vous eusse desavouëes pour filles, & jamais n'eussiez amendé de mon bien. Mais j'ai mieux aimé prendre peine une bonne fois pour r'accoustrer les choses, que non pas vous mettre toutes en desespoir, & moi en perpetuel regret pour vostre folie. Je vous ai amené à chacune un mari, delibe-

rez-vous de leur faire bonne chere, ayez bon courage, vous n'en mourrez pas. S'ils s'apperçoivent de quelque chose à leur dam: pourquoi y sont ils venus? Il les falloit aller querir. Quand vous teniez vos Estats, vous ne songiez pas en eux, n'est-il pas vrai? Elles respondirent toutes trois, en sousriant, que non. Et bien donc dit le pere vous ne leur avez point encores fait de faute. Mais pour l'advenir ne me mettez plus en cet ennui par mauvais gouvernement, gardez vous en bien. Et je vous asseure que je suis deliberé de mettre en oubli toutes les fautes du temps passé. Et si y a bien plus, (pour vous donner meilleur courage) je vous promets que celle de vous qui dira le meilleur sobriquet la premiere nuict qu'elle sera avec son mari, je lui donnerai deux cens escus davantage qu'aux deux autres. Or allez & pensez bien à vostre cas. Apres ce

bon

bon admonneſtement il ſe va coucher & les filles auſſi, leſquelles penſerent bien chacune à part ſoi, quel bon mot elles pourroient dire la nuict des combats, pour avoir ces deux cens eſcus, mais elles ſe delibererent enfin d'attendre l'aſſaut: eſperans que le bon Dieu leur donneroit ſur l'heure ce qu'elles auroient a dire. Le lendemain ils eſpouſerent & firent les nopces, ils font grand chere, ils danſent, ils ballent: que voulez vous plus? Les licts ſe font, les trois pucelles de Marolle ſe couchent, & les maris aupres. Celui de la plus grande, en la mignardant lui met la main ſus le ventre & par tout: qui trouva incontinent qu'il eſtoit un peu ridé par le bas, ce qui le fit ſouvenir qu'on la lui avoit belle baillée. Ho ho, dit-il, les oiſeaux s'en ſont vollez. La Damoiſelle lui reſpond tout à l'heure: Tenez vous au nid; & une. Le mari de la ſeconde en la ma-

niant trouva qu'elle avoit le ventre un peu rond. Comment, dit-il, la grange est pleine, Battez à la porte, lui respondit-elle; & deux. Le mari de la troisiéme en joüant les jeux, conneut incontinent qu'il n'estoit pas le fol. Le chemin est battu, dit-il. Elle lui réspond, vous ne vous en esgarerez pas si tost; & trois. La nuict se passe, le lendemain elles se trouvent devant leur pere, & chacune lui rapporta ce qu'il lui estoit advenu & ce qu'elle avoit respondu. * *Quæritur*, à laquelle des trois le pere devoit donner les deux cens escus. Vous y songerez & ne sçai si vous serez point des miens, qui suis d'avis qu'elles devoient toutes trois departir les deux cens escus : ou bien en avoir chacune deux cens : c'est-à-dire pour mille raisons, dont je vous en dirai une pour briefueté, c'estoit que toutes trois estoient de bonne volonté; toute bonne vo-

* *On demande.*

lon-

ſonté eſt reputée pour le fait: *Ergo in tantum conſequentia eſt in* * *Barbara*, où ailleurs. Mais cependant, s'il ne vous deſplaiſt, je uous ferai une queſtion à propos de ceſte-cy. Lequel vous aimeriez mieux eſtre coqu en herbe ou en gerbe? & ne reſpondez pas trop toſt qu'il vaut mieux l'avoir eſté en herbe & ne l'eſtre point en gerbe: Car vous ſavez combien c'eſt choſe rare & de grand contentement, que d'eſpouſer une pucelle. Et bien, ſi elle vous fait coqu apres, le plaiſir vous demeure toûjours, (je ne di pas d'être coqu) je dis de l'avoir deſpucelée: Et puis vous avez mille faveurs, mille avantages à cauſe d'elle. Pantagruel le dit bien: mais je ne veux pas en debatre les raiſons d'une part & d'autre. Je vous en laiſſe le penſement à voſtre loiſir: puis vous m'en ſaurez à dire.

* *Figure de Logique.*

D'un

D'un mari de Picardie, qui retira sa femme de l'amour, par une remonstrance qu'il lui fit, en la presence des parens d'elle.

JAdis fut un Roi de France, duquel le nom ne se sait point au vrai. Quant à cette affaire dont voulons parler, tant y a qu'il estoit bon Roi, & digne de sa Couronne. Il se rendoit fort communicatif à toutes personnes, & s'en trouvoit bien, car il apprenoit les nouvelles pres de la verité, ce qu'on ne fait pas quand on n'escoute personne. Pour venir à nostre conte, ce bon Roi se pourmenoit par les contrées de son Royaume, & quelquesfois alloit par villes en habit desguisé, pour mieulx entendre la verité de toutes sortes d'affaires. Un jour il voulut visiter son païs de Picardie en personne Royalle, portant toutefois sa privauté accoustumée. Estant

à Soissons, il fit venir les plus apparens de la ville, & les fit seoir à sa table en signe de grande familiarité : les invitant & enhardissant a lui conter toutes nouvelles, les unes joyeuses, les autres sérieuses, ainsi qu'il venoit à propos. Entre autres il y en eut un qui se mit à conter devant le Roi la nouvelle qui s'ensuit. Sire, il est avenu, dit-il, n'a gueres en une de vos villes de Picardie, qu'un personnage de Robbe longue & de Justice, lequel vit encor, ayant perdu sa femme après avoir été assez longuement avec elle : & s'étant assez bien trouvé d'elle, print envie de se marier en secondes nopces à une fille qui étoit belle, jeune & de bon lieu : non toutes fois qu'elle fust sa pareille en biens, moins encores en autres choses. Car il étoit déja plus de demi passé, & elle en la fleur de ses ans & gaillarde à l'avenant, tellement qu'il n'avoit pas le foüet

pour

pour mener cette trompe. Quand elle eut commencé à goûter un peu que c'étoit des joyes de ce monde, elle sentit que son mari ne la faisoit que mettre en appetit. Et combien qu'il la traittast bien d'habillemens & de la bouche, de bonne chere, de visage & de paroles: toutesfois cela n'estoit que mettre le feu auprès des estouppes, si bien qu'il lui print fantaisie d'emprunter d'ailleurs ce qu'elle n'avoit pas à son gré en la maison. Elle fit un ami auquel elle se tint pour quelque tems, puis ne se contentant de lui seul, en fit un autre & puis un autre: De maniere qu'en peu de tems ils se trouverent si bon nombre qu'ils nuisoient les uns aux autres, entrans à heures deües & indeües en la maison pour l'amour de la jeune femme, qui avoit déja mis à part la souvenance de son honneur, pour entendre du tout à ses plaisirs: cependant que son mari

ne

ne s'en avisoit pas, ou par avanture si faisoit bien, mais s'armoit de patience, songeant en soi-même qu'il falloit porter la penitence, de la folie qu'il avoit faite d'avoir sus le haut de son âge prins une fille si jeune d'ans. Ce train dura & continua tant, que ceux de la ville en tenoient leurs contes, dont les parens de lui se fascherent fort: l'un desquels ne se peust plus tenir qu'il ne lui vint dire: lui remonstrant la rumeur qui en estoit, & que s'il n'y remedioit il donneroit à penser qu'il seroit de vil courage, & enfin qu'il seroit laissé de tous ses parens, & des gens de bien. Quand il eut entendu ce propos il fit semblant devant celui qui lui tenoit tel propos, que le cas le requeroit. C'est à dire, d'un grand desplaisir & fascherie, & lui promist qu'il y mettroit ordre par tous les moyens à lui possibles. De fait estant à part soi il son-

ſongea ce qui en eſtoit, & qu'il eſtoit hors de ſa puiſſance de nettoyer ſi bien un tel affaire, que les taches n'en demeuraſſent toûjours, ou long-tems. Il penſoit que la femme ſe deuſt garder, par un reſpect de la vertu & par crainte, de ſon deshonneur, autrement toutes les murailles de ce monde ne la ſauroient tenir qu'elle ne fiſt une fois des ſiennes. Davantage, lui qui eſtoit homme de bon diſcours, raiſonnoit en ſoi-même que l'honneur d'un homme tiendroit à bien peu de choſe, s'il deſpendoit du fait d'une femme. Ce qui le gardoit d'approcher les matieres trop avant. Toutesfois pour ne ſembler eſtre nonchalant de ſon inconvenient domeſtique, lequel eſtoit eſtimé deshonneſte du commun des homme, il s'aviſa d'un moyen lequel ſeul il penſoit eſtre expedient en tel cas. Ce fuſt qu'il achepta une maiſon qui eſtoit joignante au derriere de la ſien-

ſienne, & des deux en fit une: diſant qu'il vouloit s'accommoder d'une entrée & d'une iſſuë par deux coſtez. Ce qui fuſt executé diligemment: fuſt poſé un huis de derriere le plus promptement qu'il ſe peuſt aviſer, duquel il fit faire demi douzaine de clefs, & n'oublia pas à faire faire une gallerie fort propice pour les allans & venans. Cela ainſi appreſté, il choiſit un jour de commodité pour inviter à diſner les principaux parens de ſa femme: ſans toutesfois appeller ceux du coſté de lui pour cette fois. Il les traitta bien & à bonne chere. Qnand ils eurent diſné, avant que perſonne ſe levaſt de table, il ſe print à leur dire ainſi en la preſence de ſa femme: Meſſieurs & mes Dames, vous ſavez combien de tems il y a que j'ai eſpouſé voſtre parente que voici: j'ai eu le loiſir de connoiſtre que ce n'eſtoit pas à moi à qui elle ſe devoit marier, d'autant que

nous n'estions pas pareils elle & moi. Toutesfois quand ce qui est fait ne se peut deffaire, il faut aller jusques au bout. Puis en se tournant vers sa femme, lui dit: M'amie j'ai eu depuis peu de tems en ça des reproches de vostre gouvernement, lesquels m'ont grandement despleu. Il m'a esté dit que vous avez des jeunes gens qui viennent ceans à toutes heures du jour pour vous entretenir, chose qui est à vostre grand deshonneur & au mien. Si je m'en fusse apperçeu d'heure, j'y eusse pourvû plustost, si est-ce qu'il vaut mieux tard que jamais. Vous direz à ceux qui vous hantent, que d'ici en avant ils entrent plus discretement pour vous venir voir: Ce qu'ils pourront faire par le moyen d'une porte de derriere que je leur ai fait faire, de laquelle voici demi douzaine de clefs que je vous baille pour leur en donner à chacun la sien-

ſienne, & s'il n'y en a aſſez, nous en ferons faire d'autres, le ſerrurier eſt à noſtre commandement, & leur dites qu'ils trouvent moyen de departir leur tems le plus commodément pour vous & pour eux qu'il ſera poſſible. Car ſi vous ne vous voulez garder de mal faire, au moins ne pouvez vous que le faire ſecretement, pour empeſcher le monde de parler contre vous & contre moi. Quand la jeune femme euſt ouï ces propos venans de ſon mari, & en la preſence de ſes parens, elle commença a prendre vergogne de ſon fait, & lui vint au devant le tort & deshonneur qu'elle faiſoit à ſon mari, à ſes parens & à ſoi-meſme, dont elle eut tel remors, que deſlors en là elle ferma la porte à tous ſes amoureux & à ſes plaiſirs deſordonnez : & depuis veſquit avec ſon mari en femme de bien & d'honneur. Le Roi ajant ouï ce conte, voulut ſavoir

ſavoir qui eſtoit le perſonnage. Foy de Gentilhomme, dit-il, voilà l'un des plus froids & plus patiens hommes de mon Royaume: il feroit bien quelque choſe de bon, puis qu'il ſait bien faire la patience. Et dès l'heure lui donna l'eſtat de Procureur géneral au pays de Picardie. Quand eſt de moi ſi je ſavois le nom de cet homme de bien, je le vouldrois honorer d'une immortalité. Mais le tems lui a fait ce tort de ſupprimer ſon nom qui meritoit bien d'eſtre mis és Chroniques, voire d'eſtre canonizé: car il a eſté vrai martyr en ce monde, & croi qu'il eſt maintenant bien-heureux en l'autre, qu'ainſi vous en prenne, *Amen.* Car une Preſtre ne vaut rien ſans Clerc.

D'un

D'un Normand allant à Rome, qui fist provision de Latin pour porter au S. Pere, & comme il s'en aida.

CE Normand voyant que les Prestres avoient le meilleur tems du monde, après que sa femme fust morte, il lui print envie & dévotion de se faire d'Eglise: mais il ne savoit lire ni escrire que bien peu, & toutefois ayant oui dire que pour argent on fait tout, & s'estimant aussi habile homme que beaucoup de Prestres de sa parroisse, s'adresse à l'un de ses familiers, lui demandant comme il se devoit gouverner en cet affaire, lequel après plusieurs propos debattus d'une part & d'autre l'en reconforta & lui dit, que s'il vouloit bien faire son cas il lui falloit aller à Rome, & qu'à grand peine en auroit-il la raison de son Evêque, qui étoit difficile en cas de faire Prestres, & de bailler les *Aquo-*

cunque: mais que le Pape qui étoit empesché à tant d'autres choses ne prendroit garde à lui de si près & le depescheroit incontinent. D'avantage qu'en ce faisant il verroit le païs, & que quand il seroit retourné ayant esté créé Prêtre de la main du Pape, il n'y auroit celui qui ne lui fist honneur, & qu'en moins de rien il seroit béneficié, & deviendroit fort grand Monsieur. Mon homme trouve ces propos fort bons & agréables: mais il avoit toûjours ce scrupule sur sa conscience touchant le fait du Latin: lequel il déclara à son conseiller, lui disant: Voire, mais quand je serai devant le Pape quel langage parlerai-je? il n'entend pas le Normand, ni moi le Latin, que ferai-je? Pout cela dit l'autre, ne te faut pas demeurer: Car pour estre Prestre il suffit de savoir bien sa Messe de *Requiem*, de *Beata*, & du *Saint Esprit*, lesquelles tu auras assez tôt apprises quand tu

seras

seras de retour. Mais pour parler au Pape, je t'enseignerai trois mots de Latin bien assis, que quand tu les auras dits devant lui, il croira que tu sois le plus grand Clerc du monde. Mon homme *fust* très-aise, & voulut savoir tout à l'heure ces trois mots. Mon ami (lui dit l'autre) incontinent que tu seras devant le Pape, tu te jetteras à genoux en lui disant: *Salve Sancte Pater.* Puis il te demandera en Latin, *Unde es tu?* C'est-à-dire, *D'où estes vous?* Tu respondras, *De Normania.* Puis il te demandera, *Ubi sunt litteræ tuæ?* Tu lui diras, *In manica mea.* Et promptement sans autre delai, il commandera que tu sois expedié, puis tu t'en reviendras. Mon Normand ne fust onc si joyeux & demeura quinze ou vingt jours avec son homme, pour lui mettre ces trois mots de Latin en la teste. Quand il pensa les bien savoir, il s'appresta pour aller le chemin de

Rome, & en allant ne disoit autre chose que son Latin, *Salve Sancte Pater, de Normania, in manica mea:* Mais je croi bien qu'il le dit & redit si souvent & de si grande affection, qu'il oublia le beau premier mot, *Salve Sancte Pater*. Et de malheur il estoit déja bien avant de son chemin. Si mon Normand fust fasché, il ne le faut pas demander: Car il ne savoit à quel saint se vouër, pour retrouver son mot, & pensoit bien que de se présenter au Pape sans cela, c'étoit aller au meures sans crochet, & si ne cuidoit point qu'il fust possible de trouver homme si fidelle enseigneur & qui lui sçeust si bien monstrer comme celui de sa parroisse, qui lui avoit enseigné. Jamais homme ne fust si marri, jusques à tant qu'un Samedi matin il entra en une Eglise de la ville où il estoit, attendant la grace de Dieu, là il entendit que l'on commençoit la Messe de Nostre Dame en notte,

Salve

Salve sancta Parens. Et mon Normand d'ouvrir l'oreille : Dieu soit loué & nostre Dame, dit-il, il fust si resjouï qu'il lui sembloit estre revenu de mort à vie. Et incontinent s'estant fait redire ces mots par un Clerc qui estoit-là, jamais depuis n'oublia *Salve sancta Parens*, & poursuivit son voyage avec son Latin, croyez qu'il estoit bien aise d'estre nai, & fit tant par ses journées qu'il arriva à Rome. Il faut noter que de ce tems-là, il n'estoit pas si mal-aisé de parler aux Papes comme il est de présent. On le fist entrer devers le Pape, auquel il ne faillit à faire la reverence, en lui disant bien dévotement *Salve sancta Parens* : Le Pape lui dit alors, *Ego non sum Mater Christi.* Le Normand lui respond, *De Normania.* Le Pape le regarde & lui dit, *Demonium habes?* *In manica mea* respondit le Normand, & en disant cela il mist la main en sa manche pour tirer ses Lettres.

Le Pape fut un peu ſurpris, penſant qu'il allaſt tirer le gobelin de ſa manche: Mais quand il vit que c'eſtoient Lettres, il s'aſſeura, & lui demanda encores en Latin: *Quid petis?* Mais mon Normand eſtoit au bout de ſa leçon, qui ne répondit meshui rien à choſe qu'on lui demandaſt. A la fin quand quelques uns de ſa nation l'eurent ouy parler ſon Cauchois, ils ſe prindrent a l'arraiſonner, auſquels il donna bien-tôt à connoiſtre qu'il avoit appris du Latin en ſon village pour ſa proviſion, & qu'il ſçavoit beaucoup de bien: mais qu'il n'entendoit la maniere d'en uſer.

De l'aſſignation donnée par M. Itace Curé de Baignolet à une belle vendeuſe de naveaux, & de ce qui en advint.

MEſſire Itace Curé de Baignolet, combien qu'il fuſt grand hom-

homme de bien, Docteur en Théologie, *ergo* il estoit homme, *ergo* naturel par argumens pertinens, *ergo* aimoit les femmes naturelles comme un autre; si bien que voyant un jour une belle vendeuse de naveaux, simple & facile à toutes bonnes choses faire, il l'arraisonna un peu en passant, lui demandant comme se portoit Marchandise, & si ses naveaux estoient bons & sains, parce qu'il en aimoit fort le potage: à cette occasion lui monstra son *Joannes*, auquel il commanda lui enseigner son logis pour lui en apporter d'oresenavant, dont elle seroit bien payée, *& reliqua:* car il estoit charitable, & davantage, respectif d'adresser ses charitez, & aumones en lieu qui le meritoit. Elle lui promist d'y aller, & *Joannes*, par provision en emporte sa fourniture, la payant au double par le commandement de son maistre. La marchande de naveaux ne

fait faute au premier jour de passer par devant le logis, & demander si on vouloit des naveaux, il lui fust dit qu'elle vint le soir parler secrétement à Monsieur afin de recevoir une liberalité honnête, laquelle fournie de la main dextre, il ne vouloit pas (selon que dit l'Evangile) que la main senestre en sentist rien, à l'occasion dequoi il assignoit la nuit prochaine. La jeune femme s'y accorde, le Curé demeure en bonne dévotion sur le soir l'attendant, & commendant à *Joannes* son *Famulus* (valet,) de soi coucher de bonne heure en la garde-robe, & s'il oyoit d'avanture quelque bruit de ne s'en resueiller, ne relever, ne formaliser aucunement. Cependant le bon Itace se pourmene, descend, remonte, regarde par la fenestre si cette Marchande vient point: Bref il est reduit en semblable agonie que Roger en l'attente d'Alcine, au Romand de Roland furieux.

rieux. Finalement estant lassé de tant descendre & monter par son escallier, assis en une chaire en sa chambre, ayant toutesfois laissé la porte de son logis entr'ouverte pour recevoir la marchande, sans en faire ouir aucun bruit aux voisins de peur de scandale, qui *seroit* plus grand, procedant de sa qualité que des autres, à cause de sa vie qui devoit estre exemplaire, voici arriver la chalande, laquelle monte droit en haut, & dit: Bon soir Monsieur. Vous *soyez la* tres-bien venuë m'amie (respond-il) vraiement vous estes femme de promesse & de tenuë, & s'approchant pour la tenir & accoller amoureusement survint un quidam, qui les surprend & s'escrie à la femme: O meschante, je me doutois toûjours bien que tu allois en quelque mauvais lieu, quand tu te desrobois ainsi sur la brune. Et ce disant, avec un gros baston & à tour de bras commen-

ça a ruer ſur la drapperie, quand le bon Itace s'y oppoſe & ſe met entre deux, diſant : Hola, tout beau : & tout ce qui lui pouvoit venir en la teſte & en la bouche comme à perſonne bien eſtourdie du baſteau. Comment Monſieur (replique l'homme) ſubornez-vous ainſi les femmes mariées que vous faites venir de nuict en voſtre logis? & vous preſchez que qui veut mal faire ſuit les tenebres & fuit la lumiere. La femme alors lui dit : Mon mari, mon ami, vous n'entendez pas noſtre cas, le bon Seigneur que voici, adverti de noſtre pauvreté honteuſe, m'a fait dire par ſes gens, qu'il nous vouloit faire une liberalité : mais qu'il n'en pretendoit aucunẽ vaine gloire & ne vouloit qu'elle fut veuë ni ſçeuë. Et pource que nous couchons mal ; en faveur de lignée & generation, il s'eſt reſolu de nous donner ſon lict que vous voyez bel & bon, à la charge ſeulement

de

de prier Dieu pour lui. Chose qu'il ne pouvoit bonnement executer qu'à telle heure, pour les raisons que dessus: Pource, mon mary, passez vostre colere, & au lieu de faire ainsi l'Olibrius, remerciez Messire Itace. A donc commença le mari a s'excuser grandement du péché d'ire envers son bon Curé & Confesseur, lui en demandant pardon & merci. Cette bonne & subtile invention de femme, réjouït aucunement Messire Itace, lequel estoit en voye d'estre testonné par ledit mari irrité, & en danger d'estre scandalisé des voisins: chose qui eust été grandement enorme pour un homme de son estat. Le mary avec fort gracieuses paroles de remerciement, tire le lict de plume en la place, sans oublier les draps mêmes qui y estoyent tous blancs, attendans l'escarmouche. Il monte après, desfait le beau pauillon de sarge de diverses couleurs qui y estoit,

prend ſa charge du plus lourd fardeau, & ſa femme du reſte avec tres-humbles actions de graces. Eux ainſi departis, Meſſire Itace non trop content, tant de la proye qui lui eſtoit ſi facilement eſchappée que du butin qu'on lui avoit enlevé, appelle *Joannes*, qui avoit aſſez oui le bruit, & entendu la pluſpart du jeu, auquel dit de mine fort faſchée: aga *Famule*, le vilain, comme il a emboüé ma paillace de ſes pieds, au moins s'il euſt oſté ſes ſouliers avant que monter ſur mon lict. Le *Joannes*, voulant d'une part conſoler ſon maiſtre, & d'autre part eſtant faſché qu'il n'avoit eu ſa part au butin, lui dit; *Domine*, vous ſavez le bon vieil latin, *Ruſtica progenies neſcit habere modum*: c'eſt à dire, *Oignez vilain, il vous poindra.* Si vous m'euſſiez appellé quand les ſouillons ſont venus ceans, je les euſſes chaſſez à coups de baſton, & ne ſeriez maintenant faſché de voir

voſtre

voſtre chambre deſgarnie ſans l'aide des Sergens.

Des moyens qu'un plaiſantin donna à ſon Roi, afin de recouvrer argent promptement.

PUis que Triboulet a eu credit és meilleures compagnies, & que ſes faceties tiennent lieu en ce preſent livre, il nous a ſemblé bon de lui donner pour compagnon un certain plaiſant, des mieux nourris en la Cour de ſon Roi, & pource qu'il le voyoit en perplexité de recouvrer argent pour ſubvenir à ſes guerres, lui ouvrit deux moyens (dont peu d'autres que lui ſe fuſſent adviſez.) L'un, dit-il, Sire, eſt de faire voſtre office alternatif, comme vous en avez fait beaucoup en voſtre Royaume : ce faiſant, je vous en ferai toucher deux millions d'or, & plus. Je vous laiſſe a penſer ſi le Roi & les Sei-

gneurs qui y aſſiſtoient rirent de ce premier moyen, leſquels penſant mettre ce fol en ſa haute game, lui demanderent: Et bien maiſtre fol, eſt-ce tout ce que tu ſçais de moyens propres à recouvrer finances? Non, non reſpond le fol (ſe preſentant au Roi) j'en ſçai bien un autre auſſi bon & meilleur; c'eſt de commander par un Edit que tous les licts des Moines ſoyent vendus par tous les païs de voſtre obeïſſance, & les deniers apportez és coffres de voſtre eſpargne. Surquoi, le Roi lui demanda en riant: Où coucheroyent les pauvres Moines quand on leur auroit oſté tous leurs licts? avec Nonnains: Voiremais (replique le Roi) il y a beaucoup plus de Moines que de Nonnains: Adonc le compagnon euſt ſa reſponſe toute preſte, & fuſt: Qu'une Nonnain en logeroït bien demi douzaine pour le moins, & croyez (diſoit ce fol)

qu'à

qu'à cette fin les Rois vos predecesseurs & autres Princes, ont fait bastir en beaucoup de villes les convents des Religieux vis à vis de ceux des Religieuses.

Du Procureur qui fit venir une jeune fille de village pour s'en servir, & de son Clerc, qui la lui essaya.

UN Procureut en Parlement estoit demeuré veuf, n'ayant pas encore passé quarante ans, & avoit toûjours été bon compagnon, dont il lui tenoit toûjours: tellement qu'il ne se pouvoit passer de feminin genre, & lui faschoit d'avoir perdu sa femme si tost, laquelle estoit encores de bonne emploite. Toutesfois, & nonobstant il prenoit patience, & trouvoit façon de se pourvoir le mieux qu'il pouvoit, faisant œuvres de Charité: c'est à savoir, aimant la femme de son voisin comme

me la sienne. Tantost revisitant les proces de quelques femmes vefues, & autres qui venoyent chez lui pour le soliciter. Bref il en prenoit là où il en trouvoit, & frappoit sus lui comme un casseur d'acier. Mais quand il eust fait ce train par un espace de tems, il le trouva un peu fascheux : car il ne pouvoit bonnement prendre la peine d'aguetter ses commoditez, comme font les jeunes gens : il ne pouvoit pas entrer chez ses ses voisins sans soupçon, veu qu'il ne l'avoit pas accoustumé. Davantage il lui coustoit trop à fournir à l'appoinctement. Parquoi, il se delibera d'en trouver une pour son ordinaire. Et lui souvint qu'à Arqueil où il avoit quelques vignes, il avoit veu une jeune fille, de l'âge de 16 à 17. ans nommée, Gillette, qui estoit fille d'une pauvre femme gaignant sa vie à filer de la laine. Mais elle estoit encore toute simple & niaise,

com-

combien qu'elle fust assez belle de visage. Si se pensa le Procureur que ce seroit bien son cas, ayant oui autrefois un proverbe, qui dit: *Sage ami, & sotte amie.* Car d'une amie trop fine, vous n'en avez jamais bon conte. Elle vous jouë toûjours quelque tour de son mestier: elle vous tire à tous les coups quelque argent de dessous l'aisle: ou elle veut estre trop brave, ou elle vous fait porter les cornes, ou tout ensemble. Pour faire court: mon Procureur au tems des vendanges alla à Arqueil: demanda cette jeune fille à sa mere pour chambriere, lui disant qu'il n'en avoit point, & qu'il ne s'en pouvoit passer: qu'il la traitteroit bien, & qu'il la marieroit quand il viendroit à tems: la vieille entendant que vouloient dire ces paroles, n'en fit pas grand semblant, & lui accorda de lui bailler sa fille, contrainte par pauvreté, lui promettant de la lui en-

envoyer le Dimanche prochain : ce qu'elle fit. Quand la jeune fille fust à la ville, elle fust toute esbahie de voir tant de gens, parce qu'elle n'avoit encores vû que des vaches. Et pource le Procureur ne lui parloit encores de rien ; mais alloit toûjours chercher ses aventures, en la laissant un peu assurer. Et puis il lui vouloit faire faire des accoustremens, afin qu'elle eust meilleur courage de bien faire. Or il avoit un Clerc en sa maison qui n'avoit point toutes ces considerations là : car au bout de deux ou trois jours, estant le Procureur allé disner en la ville, quand il eut avisé cette fille ainsi neuve, il commence à se rire avec elle, lui demandant d'où elle estoit, & lequel il faisoit meilleur aux champs ou à la ville. M'amie, dit-il, ne vous souciez de rien, vous ne pouviez pas mieux arriver que ceans, car vous n'aurez pas grand peine : le Maî-

tre eſt bon homme, il fait bon avec lui. Or ça m'amie, diſoit-il, ne vous a-il point encore dit pourquoi il vous a priſe? Nenni, dit-elle, mais ma mere m'a bien dit, que je le ſerviſſe bien, & que je retinſſe bien ce qu'on me diroit, & que je n'y perdrois rien. M'amie dit le Clerc, vôtre mere vous a bien dit vrai. Et pource qu'elle ſavoit bien que le Clerc vous diroit tout ce que vous auriez a faire, ne vous en a point parlé plus avant. M'amie, quand une jeune fille vient à la ville chez un Procureur, elle ſe doit laiſſer faire au Clerc tout ce qu'il voudra, mais il eſt tenu de lui enſeigner les couſtumes de la ville, & les complexions de ſon Maître: afin qu'elle ſache la maniere de le ſervir. Autrement les pauvres filles n'apprendroient rien, ni leur Maître ne leur feroit jamais bonne chere, & les renvoyeroit au village. Le Clerc le diſoit de tel eſcient

que

que la pauvre fille n'eust osé faillir à le croire quand elle oyoit parler d'apprendre à bien servir son Maître. Et respondit au Clerc d'une parole demi rompuë, & d'une contenance toute niaise : j'en serois bien tenuë à vous. Le Clerc voyant la mine de cette fille, & que son cas ne se portoit pas mal, commença à se jouër avec elle ; il la manie, il la baise. Elle disoit bien, ho ma mere ne l'a pas dit, mais cependant mon Clerc la vous embrasse : & elle se laissoit faire tant elle estoit folle, pensant que ce fust la coustume & usance de la ville. Il la vous renverse toute vive sus un Bahu, le diable y ait part, qu'il estoit aise ; & depuis continuerent leurs affaires ensemble à toutes les heures que le Clerc trouvoit sa commodité. Cependant que le Procureur attendoit que la fille fust deniaisée, son Clerc prenoit cette charge sans procuration. Au bout de quel-

quelques jours, le Procureur ayant fait accouſtrer la jeune fille, laquelle ſe faiſoit tous les jours en meilleur poinct, tant à cauſe du bon traittement, que parceque les belles plumes font les beaux oiſeaux, qu'auſſi à raiſon qu'elle faiſoit fourbir ſon bas, eut envie d'eſſayer s'elle ſe voudroit renger au montoir : & envoya par un matin ſon Clerc en ville porter quelque ſac. Lequel d'aventure venoit d'avec Gillette de deſrober un coup en paſſant. Quand le Clerc fuſt dehors, le Procureur ſe met à follaſtrer avec elle, lui mettant la main au tetin : puis ſous la cotte. Elle lui rioit bien : car elle avoit déja appris qu'il n'y avoit pas dequoi pleurer : mais pourtant elle craignoit toûjours avec une honte villageoiſe qui lui tenoit encores, principalement devant ſon Maître. Le Procureur la ſerre contre le lit : & parce qu'il s'appreſtoit de faire en la pro-

ptopre sorte que le Clerc, quand il l'embrassoit, la pressant de fort près; la garse, hé, qu'elle estoit sotte! lui va dire: Ho Monsieur, je vous remercie, nous en venons tout maintenant le Clerc & moi. Le Procureur par provision, ne laissa pas à donner dedans le noir: Mais il fust bien peneux, sachant que son Clerc avoit commencé de si bonne heure à lui deniaiser. Pensez que le Clerc eut son congé pour le moins.

De celui qui acheva l'oreille de l'enfant, à la femme de son voisin.

IL ne se faut esbahir, si celles des champs ne sont gueres fines, vû que celles de la ville se laissent quelquesfois abuser bien simplement. Vrai est qu'il ne leur avient pas souvent: car c'est és villes que les femmes font les bons tours, de par Dieu, c'est là, & veux dire qu'il y avoit en la ville de Lion une

une jeune femme honnestement belle, laquelle fust mariée à un Marchand d'assez bonne trafique: mais il n'eust pas esté avec elle trois ou quatre mois qu'il ne lui falust aller dehors pour ses affaires, la laissant enceinte seulement de trois semaines. Ce qu'elle connoissoit, à ce qu'il lui prenoit quelquesfois defaillement de cœur, avec tels accidens qui prennent aux femmes enceintes. Si tost qu'il fust parti, un sien voisin nommé le sire André, s'en vint voir la jeune femme sa voisine, comme il avoit de coustume de hanter privément en la maison par droit de voisinage: & se print à railler avec elle, lui demandant comme elle se portoit en mesnage. Elle lui respond qu'assez bien: mais qu'elle se sentoit estre grosse. Est-il possible? dit-il, vostre mary n'auroit pas eu le loisir de faire un enfant depuis le tems que vous estes ensemble.

Si

Si est-ce que je le suis, dit-elle, car la Dame Toinette m'a dit, qu'elle se trouva ainsi comme je me trouve de son premier enfant. Or ce lui, dit le sire André, (sans toutefois penser grandement en mal, ne qu'il en deust avenir ce qui en advint,) croyez moi, que je me connois bien en cela, & à vous voir je me doute que vostre mari n'a pas fait l'enfant tout entier, & qu'il y a encore quelque oreille à faire, sus mon honneur, prenez y bien garde. J'ai vû beaucoup de femmes qui s'en sont mal trouvées, & d'autres qui ont esté plus sages, qui se sont fait achever leur enfant en l'absence de leur mari, de peur de tel inconvenient. Mais incontinent que mon compere sera venu, faites lui achever. Comment (dit-elle) il est allé en Bourgogne, il ne pourroit pas estre ici d'un mois. Pour le plustost, m'amie, dit-il; vous n'estes donc pas bien, vostre

enfant

enfant n'aura qu'une oreille: & si estes en danger que les autres d'après n'en auront qu'une non plus. Car volontiers quand il advient quelque faute aux femmes grosses de leur premier enfant, les derniers en ont autant. La jeune femme à ces nouvelles fust la plus faschée du monde. Hé mon Dieu, dit-elle, je suis bien pauvre femme: je m'esbahis qu'il ne s'est avisé de le faire tout devant que de partir. Je vous dirai (dit le Sire André) qu'il y a reméde par tout, fors qu'à la mort. Pour l'amour de vous vraiment je suis content de le vous achever, chose que je ne ferois pas si c'estoit un autre: car j'ai assez d'affaires environ les mains, mais je ne voudrois pas que par faute de secours, il vous fust advenu un tel inconvenient que cestui. Elle, qui estoit à la bonne foi, pensa que ce qu'il lui disoit estoit vrai: Car il parloit brusquement & comme s'il lui

euſt voulu faire entendre qu'il faiſoit beaucoup pour elle, que ce ne fuſt qu'une corvée pour *lui*. Concluſion, elle ſe fiſt achever cet enfant: dont le Sire André s'acquitta gentiment, non pas ſeulement pour cette fois-là, *mais y* retourna aſſez ſouvent depuis. Et une fois la jeune femme lui diſoit: voire mais ſi vous lui faites quatre ou cinq oreilles? Arriere, ce ſera une mauvaiſe beſoigne. Non non, ce dit le Sire André je n'en ferai qu'une, mais penſez vous qu'elle ſoit ſi-tôt faite? Vôtre mari a demeuré ſi long-tems a faire ce qu'il a défait. Et puis on peut bien faire moins, mais on ne ſauroit en faire plus. Car quand une choſe eſt achevée, il n'y faut plus rien. En cet eſtat fuſt achevée cet oreille. Quand le mari fuſt venu de dehors, ſa femme lui dit en folaſtrant, ma fique, vous eſtes un beau faiſeur d'enfans: vous m'en aviez fait un qui n'euſt

eu

eu qu'une oreille, & vous en estiez allé sans l'achever. Allez, allez, dit-il, que vous estes folle. Les enfans se font-ils sans oreilles? Ouy dea ils se font, dit-elle: Demandez-le au Sire André, qui m'a dit qu'il en a vû plus de vingt qui n'en n'avoïent qu'une, par faute de les avoir achevées, & que c'est la chose la plus mal-aisée a faire que l'oreille d'un enfant. Et s'il ne la m'eust achevée, pensez que j'eusse fait un bel enfant. Le mari ne fust pas trop content de ces nouvelles. Quel achevement est ceci? dit-il. Qu'est-ce qu'il vous a fait pour l'achever? Le demandez-vous? dit-elle. Il m'a fait comme vous me faites. Ha ha, dit le mari, est-il vrai? m'en avez vous fait d'une telle? Et Dieu sait de quel sommeil il dormit là-dessus. Et lui qui estoit homme colere, en pensant à l'achevement de cette oreille, donna en songe plus de cent coups de dague à l'a-

l'acheveur. Et lui dura la nuit plus de mil ans, qui n'estoit déja après sa vengeance. Et de fait la premiere chose qu'il fit quand il fust levé, ce fust d'aller à ce Sire André, auquel il dit mille outrages, le menaçant qu'il le feroit repentir du meschant tour qu'il lui avoit fait. Toutesfois de grand menaceur, peu d'effect. Car quand il eust bien fait du mauvais, il fust contraint de s'appaiser pour une couverture de Castelogne, que lui donna le Sire André: à la charge toutesfois, qu'il ne se mesleroit plus de faire les oreilles de ses Enfans, & qu'il les feroit bien sans lui.

De Fouquet qui fit accroire au Procureur son maistre, que le bon homme estoit sourd: & au bon homme que le Procureur l'estoit, & comment le Procureur se vengea de Fouquet.

UN Procureur en Chastelet tenoit deux ou trois Clercs sous

lui

lui entre lesquels y avoit un apprenti fils d'un homme assez riche de la ville même de Paris, lequel l'avoit baillé à ce Procureur pour apprendre le stile. Le jeune fils s'appelloit Fouquet de l'âge de 16 à 17 ans, qui estoit bien affetté, & faisoit toûjours quelque singerie. Or selon la coustume des maisons des Procureurs, Fouquet faisoit toutes les corvées. Entre lesquelles l'une estoit qu'il ouvroit quasi toûjours la porte quand on heurtoit, pour connoître les parties que servoit son maistre, & pour savoir qu'elles demandoient, pour le lui rapporter. Il y avoit un homme de Bagneux, qui plaidoit en Chastelet, & avoit pris le maistre de Fouquet pour son Procureur, lequel le venoit souvent voir: & pour mieux estre servi lui apportoit chappons, beccasses, levraux: & venoit volontiers, un peu après midi, sus l'heure que les Clercs achevoient de disner. Fouquet al-

loit souvent ouvrir : mais il n'y prenoit point de plaisir à une telle heure : car il y alloit du tems pour lui, par ce que le bon homme se mettoit en raison avec lui, tellement qu'il falloit bien souvent que Fouquet allast parler à son maître, & puis en rendre response, qui faisoit qu'il disnoit quelquefois bien legerement. Et son maistre d'une autre part n'avoit pas grand respect à lui, car il l'envoyoit à la ville à toutes heures du jour vingt fois, & cent fois, ne sai combien, dont il estoit fort fasché. A l'une des fois, voici ce bon homme de Bagneux, qui frappe à la porte, & à heure accoustumée : lequel Fouquet entendoit assez au frapper. Quand il eut heurté deux ou trois coups, Fouquet lui alla ouvrir, & en allant s'avisa de jouër un tour de Charité à son homme, qui vient, disoit-il, toûjours quand on disne, & se pensa comment son maistre en auroit sa part. Ayant ouvert l'huis :

l'huis: Et puis, bon homme, que dites-vous? Je voulois parler à Monsieur, dit-il pour mon procès. Et bien dit Fouquet, dites moi que c'est: & je lui irai dire. Ho, dit le bon homme, il faut que je parle à *lui*: vous n'y ferez rien sans moi. Bien donc, dit Fouquet, je m'en vais lui dire que vous estes ici. Fouquet s'en va à son maistre & lui dit: C'est cet homme de Baigneux, qui veut parler à vous. Fai le venir, dit le Procureur. Monsieur dit Fouquet, il est devenu tout sourd: au moins il oyt bien dur: Il faudroit parler haut, si vous vouliez qu'il vous entendit. Et bien dit le Procureur; je parlerai assez haut. Fouquet retourne au bon homme, & lui dit, Mon ami, allez parler à Monsieur: mais savez vous que c'est? Il a eu un catharre qui lui est tombé sus l'oreille & est quasi devenu sourd: Quand vous parlerez à lui criez bien haut: autrement, il ne vous entendroit pas. Cela

 fait.

ſait; Fouquet s'en va voir s'il achèveroit de diſner: & allant il dit en ſoi-mêmes: Nos gens ne parleront pas tantôt en conſeil. Ce bon homme entre en la chambre ou eſtoit le Procureur, le ſaluë, en lui diſant: Bon jour Monſieur, ſi haut qu'ou l'oyoit de toute la maiſon: Le Procureur lui dit encores plus haut: Dieu vous gard mon ami, que dites vous? lors ils entrerent en propos de procès: & ſe mirent a crier tous deux, comme s'ils euſſent eſté en un bois. Quand ils eurent bien crié, le bon homme prend congé de ſon Procureur, & s'en va. Delà à quelques jours, voici retourner ce bon homme: mais ce fut à un heure que par fortune Fouquet eſtoit allé par la ville, là où ſon maiſtre l'avoit envoyé. Ce bon homme entre, & après avoir ſalüé ſon Procureur, lui demande comment il ſe portoit. Il reſpond qu'il ſe portoit bien. Hé Monſieur, dit le bon homme, Dieu ſoit

loüé:

loüé : vous n'estes plus sourd au moins? Dernierement que vins ici, il falloit parler bien haut : mais maintenant, vous entendez bien (Dieu merci?) Le Procureur fust tout esbahy. Mais vous, dit-il, mon ami, êtes vous bien guari de vos oreilles ? C'estoit vous qui estiez sourd. Le bon homme lui respond qu'il n'en avoit point été malade: & qu'il avoit toûjours bien oui, grace à Dieu. Le Procureur se souvint bien incontinent que c'étoit des fredaines de Fouquet: *mais il* trouva bien de quoi le lui rendre. Car un jour qu'il l'avoit envoyé à la ville, Fouquet ne faillit point à se jetter dedans un jeu de paume, qui n'étoit pas gueres loin de la maison : ainsi qu'il faisoit le plus souvent, quand on l'enuoioit quelque part. De quoi son maistre estoit assez bien adverti : Et même l'y avoit trouvé quelquefois en passant. Sachant bien qu'il y estoit : il envoya di-

re à un Barbier son compere (qui demeuroit là auprès) qu'il lui fit tenir un beau Balai neuf tout prest: & lui fit dire à quoi il en avoit affaire. Quand il sçeut que Fouquet pouvoit bien estre eschauffé a testonner la bourre, il vint entrer au jeu de paume, & appelle Fouquet, qui avoit desia bandé sa part de deux douzaines d'esteufs, & ioüoit à l'acquit. Quand il le vid ainsi rouge: Hé mon ami, vous vous gastez, dit-il, vous en serez malade: & puis vôtre pere s'en prendra à moi. Et là dessus au sortir du jeu de paume, le fait entrer chez le Barbier: auquel il dit, mon compere, je vous prie, prestez moi quelque chemise pour ce jeune fils qui est tout en eau, & le faites un petit frotter. Dieu, dit le Barbier il en a bon métier: autrement il seroit en danger d'une Pleuresie. Ils font entrer Fouquet en une arriere-boutique & le font despouiller au long du

du feu qu'ils firent allumer pour faire bonne mine. Et cependant, les verges s'apprestoyent pour le pauvre Fouquet, qui se fust bien volontiers passé de chemise blanche. Quand il se fust despouillé, on apporte ces maudites verges: dont il fust estrillé sous le ventre & par tout. Et en foüettant, son maistre lui disoit: Dea Fouquet, j'étois l'autre jour sourd: & vous êtes vous point punais à cest heure? Sentez vous bien le balai? Et Dieu sait comment il pleust sur sa mercerie. Ainsi le gentil Fouquet eut loisir de retenir qu'il ne fait pas bon se jouër à son maistre.

D'un Docteur en Decret, qu'un Bœuf blessa si fort qu'il ne savoit en quelle jambe c'étoit.

UN Docteur en la faculté de Decret, passant pour aller lire aux Escolles, rencontra une trouppe de Bœufs; (où la trouppe

de Bœufs le rencontra) qu'un varlet de Boucher menoit devant soi. L'un desquels quidam Bœufs, comme Monsieur le Docteur passoit sus sa mulle, vint frapper un petit contre sa robbe, dont il se print incontinent a crier à l'ayde, ô le meschant Bœuf, il m'a tué: je suis mort. A ce cri s'amasserent force gens, car il estoit bien connu, parce qu'il y avoit trente ou quarante ans, qu'il ne bougeoit de Paris, lesquels à l'oüir crier pensoient qu'il fust enormement blessé. L'un le soûtenoit d'un costé, l'autre d'un autre, de peur qu'il ne tombast de dessus sa mulle. Et entre ces hauts cris il dit à son *Famulus*, qui avoit nom Corneille: viença, Hé mon Dieu, va t'en aux escolles, & leur dy que je suis mort, & qu'un Bœuf m'a tué & que je ne saurois aller faire ma lecture, & que ce sera pour une autre fois. Les escolles furent toutes troublées de ces nouvelles: & aussi Mes-

Messieurs de la faculté. Et incontinent l'allerent voir quelques uns d'entre eux, qui furent deputez: lesquels le trouverent estendu sur un lict, & le Barbier environ, qui avoit des bandeaux d'huilles, d'onguens, d'aubins d'œufs & tous les ferremens en tel cas requis. Monsieur le Docteur plaignoit la jambe droite, si fort qu'il ne pouvoit endurer qu'on le déchaussast: mais il fallut incontinent descoudre la chausse. Quand le Barbier eut veu la jambe à nud, il ne trouva point de lieu entamé, ni meurtry, ni aucune apparence de blesseure, combien que toûjours Monsieur le Docteur criast, je suis mort. Et quand le Barbier y vouloit toucher de la main, il crioit encores plus haut: Ho vous me tuez, je suis mort. Et où est ce qu'il vous fait le plus de mal Monsieur? disoit le Barbier. Et ne le voyez vous pas bien disoit-il. Un Bœuf m'a tué, & il me de-

mande où c'est qu'il m'a blessé. Hé ! je suis mort. Le Barbier lui demandoit : est ce là Monsieur? Nenny. Et là ? Nenny. Brief il ne s'y trouvoit rien. Hé mon Dieu qu'est-ceci ? Ces gens ci ne sauroient trouver où j'ai mal, n'est-il point enflé ? dit-il au Barbier. Nenny : il faut donc, dit Monsieur le Docteur, que ce soit à l'autre jambe : car je sai bien que le Bœuf m'a heurté. Il fallut deschausser cette autre jambe. Mais elle se trouva blessée comme l'autre. Baa, ce Barbier ci n'y entend rien : allez m'en querir un autre. On y va : il vint, il n'y trouve rien. Hé mon Dieu, dit Monsieur le Docteur, voici grand chose, un Bœuf m'auroit-il ainsi frappé sans me faire mal ? Viença Corneille quand le Bœuf m'a blessé, de quel costé venoit-il ? N'estoit ce pas devers la muraille ? Oui, *Domine*, ce disoit son *Famulus*, c'est donc en cette jambe ici. Je leur ai bien dit des

le

le commencement ; mais il leur eſt avis que c'eſt ſe mocquer. Le Barbier voyant bien que le bon homme n'eſtoit malade que d'appreheníion , pour le contenter y mit un appareil leger, & lui banda la jambe, en lui diſant que cela ſuffiroit pour le premier appareil: Et puis dit-il, Monſieur noſtre maiſtre, quand vous aurez adviſé en quelle jambe eſt vôtre mal, nous y ferons quelque autre choſe.

Comparaiſon des Alquemiſtes , à la bonne femme qui portoit une potée de laict au marché.

CHacun ſait que le commun langage des Alquemiſtes, eſt qu'ils ſe promettent un monde de richeſſes, & qu'il ſavent des ſecrets de nature que tous les hommes enſemble ne ſavent pas, mais à la fin, tout leur cas s'en va en fumée, tellement que leurs Alquemie ſe peut dire proprement *Art qui mine,*

ne, ou *Art qui n'est mie.* Et ne les sauroit on mieux comparer qu'à une bonne femme qui portoit une potée de laict au marché faisant son conte ainsi : qu'elle la vendroit deux liards : de ces deux liards elle en achapteroit une douzaine d'œufs, lesquels elle mettroit couver, & en auroit une douzaine de Poussins : ces Poussins deviendroient grands & les feroit chapponner : ces chappons vaudroyent cinq sols la piece, ce seroit un escu & plus, dont elle achapteroit deux cochons, masle & femelle, qui deviendroient grands & en feroient une douzaine d'autres, qu'elle vendroit vingt sols la piece : apres les avoir nourris quelque tems, ce seroient douze francs, dont elle achapteroit une Jument, qui porteroit un beau poulain lequel croîtroit & deviendroit tant gentil. Il sauteroit & feroit Hin. Et en disant Hin, la bonne femme de l'aise qu'elle avoit en son conte, se print à
faire

faire la ruade que feroit ſon poulain : & en ce faiſant ſa potée de lait va tomber, & ſe reſpandit toute. Et voila ſes œufs, ſes pouſſins, ſes chappons, ſes cochons, ſa jument, ſon poulain tous par terre. Ainſi les Alquemiſtes, après qu'ils ont bien fournayé, charbonné, lutté, ſoufflé, diſtilé, calciné, congelé, fixé, liquifié, vitrifié, putrefié : il ne faut que caſſer un Alembic pour les mettre au conte de la bonne femme.

Du Roi Salomon, qui fit la pierre Philoſophale, & la cauſe pourquoi les Alquemiſtes ne viennent au deſſus de leur intention.

LA cauſe pour laquelle les Alquemiſtes ne peuvent parvenir au bout de leurs entrepriſes, tout le monde ne le ſait pas : mais Marie la propheteſſe la met bien à propos, & fort bien au long en un livre qu'elle a fait de la grande excel-

excellence de l'Art, exhortant les Philosophes, & leur donnant bon courage qu'ils ne se desesperent point. Et disant ainsi, que la Pierre des Philosophes est si digne & si precieuse, qu'entre ses admirables vertus & excellences, elle a puissance de contraindre les esprits, & que quiconque l'a, il les peut conjurer, anathematiser, lier, garrotter, baffoüer, tormenter, emprisonner, gesner, martyrer. Brief, il en jouë de l'espee à deux mains : & peut bien faire tout ce qu'il veut, s'il sait bien user de sa fortune. Or est, dit-elle, que Salomon eut la perfection de cette Pierre. Et si connut par inspiration divine, la grande & merveilleuse proprieté d'icelle, qui estoit de contraindre les Jobelins, comme nous avons dit. Parquoi aussi tost qu'il l'eust faite, il conclut de les faire venir. Mais il fist premierement faire une cuve de cuivre de merveilleuse grandeur :

deur : car elle n'estoit pas moindre, que tout le circuit du bois de Vincennes, sauf que s'il s'en falloit quelque demi pied ou environ, c'est tout un, il ne faut point s'arrester à peu de chose. Vrai est, qu'elle estoit plus ronde & la falloit ainsi grande pour faire ce qu'il en vouloit faire : & par mesme moyen fit faire un couvercle le plus juste qu'il estoit possible. Et quand & quand & pareillement, fait faire une fosse en terre assez large, pour enterrer cette cuve. Et la fit caver le plus bas qu'il peust. Quand il veit son cas bien appareillé, il fit venir en vertu de cette sainte Pierre, tous les esprits de ce bas monde, grands & petits, commençant aux Empereurs des quatre coins de la terre. Puis fit venir les Rois, les Ducs, les Comtes, les Barons, les Colonnels, Capitaines, caporaux, anspessades, soldats à pied & à cheval, & tous tant qu'il y en avoit.

Et à ce conte, il n'en demeura pas un pour faire la cuisine. Quand ils furent venus, Salomon leur commanda en la vertu susdite, qu'ils eussent tout à se mettre dedans cette cuve, laquelle estoit enfonçée dedans ce creux de terre. Les esprits ne seurent contredire qu'ils n'y entrassent. Et croyez que c'estoit à grand regret: & qu'il y en avoit qui faisoient une terrible grimasse. Incontinent qu'ils furent là dedans: Salomon fit mettre le couvercle dessus: & le fit très-bien luitter *cum lutto Sapientiæ:* Et vous laisse messieurs les diables là dedans: lesquelles il fit encores couvrir de terre, jusques à ce que la fosse fust comblée. En quoi toute son intention estoit, que le monde ne fust pas infecté de ces meschans & maudits Verméniers, & que les hommes de là en avant vesquissent en paix & amour: & que toutes vertus & réjouissances regnassent sus terre.

Et

Et de fait, soudainement après furent les hommes joyeux, contents, sains, gays, drus, hubiz, vioges, alaigres, esbaudis, galans, galois, gaillards, gens frisques, mignons, poupins, brusques. O qu'ils se portoient bien! O que tout alloit bien. La terre apportoit toutes sortes de fruits, sans main mettre: les Loups ne mangeoient point de bestail: les Lions, les Ours, les Tigres, les Sangliers estoient privez comme Moutons. Brief, toute la Terre sembloit estre un Paradis, cependant que ces truans de diables estoient en basse fosse. Mais qu'avint-il? au bout d'un long espace de tems, ainsi que les Regnes se changent, & que les Villes se destruisent, & qu'il s'en reédifie d'autres; Il y eut un Roi, auquel il print envie de bastir une ville. La fortune voulut qu'il entreprint de la bastir au propre lieu où estoient ces diables enterrez. Il faut bien que Salomon faillit à y fai-

y faire entrer quelque petit diable qui s'estoit caché sous quelque motte de terre, quand ses compagnons y entrerent. Lequel quidam diablotin mit en l'entendement de ce Roi, de faire sa ville en ce dit lieu : afin que ses compagnons fussent delivrez. Ce Roi mit gens en œuvre pour faire cette ville, laquelle il vouloit magnifique, forte & imprenable. Et pour ce, il y falloit de terribles fondemens pour faire les murailles : tellement que les pionniers caverent si bas, que l'un d'entre eux vint tout premier à descouvrir cette cuve où estoient ces diables, lequel l'ayant ainsi heurtée, & ne s'estant souvenu que ses compagnons s'en fussent apperçûs, il pense bien estre incontinent riche, & qu'il y eust un thresor inestimable là dedans. Helas! quel tresor c'estoit! Hé Dieu que ce fust bien en la mal heure! O que le Ciel estoit bien lors envieux contre la Ter-

Terre ! O que les Dieux estoient grandement courroucez contre le pauvre genre humain, où est la plume qui pourroit escrire, où est la langue qui pourroit exprimer assez les maledictions à l'encontre de cette horrible & malheureuse descouverte? Voila que fait l'Avarice: voila que fait l'Ambition, qui creuse la terre jusques aux Enfers pour trouver son malheur, ne pouvant endurer son aise. Mais retournons à nostre cuve, & à nos diables. Le conte dit, qu'il ne fust pas en la puissance de ces becheurs de la pouvoir ouvrir si tost. Car avecques la grandeur, elle estoit espaisse à l'avenant. Pource il fust force que le Roi en eut la connoissance: lequel l'ayant vuë, ne pensa pas autre chose, que ce qu'en avoient pensé les pionniers. Car qui eut jamais imaginé qu'il y eust eu des diables dedans, quand mêmes on ne pensoit plus qu'il y en eust

eust au monde, vu le long tems qu'il y avoit qu'on n'en avoit oui parler? Ce Roi se souvenoit bien que ses prédecesseurs Rois avoient esté infiniment riches: & ne pouvoit estimer autre chose, sinon qu'ils eussent là enfermé une finance incroyable: & que les destins l'avoient reservé à estre possesseur d'un tel bien, pour estre le plus grand Roi de la terre. Conclusion, il employa tant de gens qu'il en avoit environ cette cuve. Et cependant qu'ils chamailloient, les diables estoient aux escoutes: & ne savoient bonnement que croire, si on les tiroit point de là pour les mener pendre, & que leur procès eust esté fait depuis qu'ils estoient là. Or les Castadours donnerent tant de coups à cette cuve, qu'ils la fausserent & quand & quand enleverent une grande piece du couvercle & firent ouverture. Ne demandez pas si messieurs les diables se battoient à sor-

ſortir à la foule : & quels cris ils faiſoient en ſortant, leſquels eſpouvanterent ſi fort le Roi & tous ſes gens, qu'ils tomberent là comme morts. Et mis les diables devant & au pied, ils s'en revont par le monde chacun en ſa chacune : fors que paraduanture il y en eut quelques uns qui furent tout eſtonnez de voir les Regions & les païs changez depuis leur empriſonnement. Au moyen dequoi ils furent vagabons tout en un tems, ne ſachans de quel païs ils eſtoient, ne voyans plus de clocher de leur parroiſſe. Mais par tout où ils paſſoient, ils faiſoient tant de maux, que ce ſeroit horreur de les raconter. En lieu d'une meſchanceté qu'ils faiſoient le tems jadis, pour tourmenter le monde, ils en inventerent de toutes nouvelles, Ils tuoient, ils ruoient, ils tempeſtoient, ils renverſoient tout ſans deſſus deſſous. Tout alloit par eſcuelles : mais

aussi les diables y estoient. De ce tems-là y avoit force Philosophes (car les Alquemistes s'appellent Philosophes par excellence) d'autant que Salomon leur avoit laissé par escrit, la maniere de faire la Sainte Pierre, laquelle il avoit reduite en Art, & s'en tenoit Escole comme de Grammaire: tellement que plusieurs arrivoient à l'intelligence: attendu mêmes que les Vermeniers ne leur troubloient point le cerveau estans enclos: mais si-tôt qu'ils furent en liberté, se ressentans du mauvais tour que leur avoit joüé Salomon en vertu de cette pierre: la premiere chose qu'ils firent, ce fust d'aller aux fourneaux des Philosophes, & les mettre en pieces. Et mêmes trouverent façon d'effacer, d'égraffigner, de rompre, de falsifier tous les livres qu'ils peurent trouver de ladite Science: tellement qu'ils la rendirent si obscure & si difficile que les hommes ne savent qu'ils y cher-

y cherchent : & l'eussent volontiers abolie du tout : mais Dieu ne leur en donna pas la puissance. Bien eurent-ils cette permission d'aller & de venir pour empêcher les plus sçavans de faire leurs besoignes : tellement que quand il y en a quelqu'un qui prend son chemin pour y parvenir, & quelques fois il ne lui faut quasi plus rien qu'il n'y touche, voici un diablotin qui vient rompre un Alembic, lequel est plein de cette matiere précieuse : & fait perdre en une heure toute la peine que le pauvre Philosophe a prinse en dix ou douze ans, de sorte que c'est à refaire. Non pas que les pourceaux y eussent esté, mais les Diables qui valent pis. Voilà la cause pourquoi on voit aujourd'hui si peu d'Alquemistes qui parviennent à leurs entreprises : non que la Science ne soit aussi vraye qu'elle fust onc : mais les diables sont ainsi ennemis de ce nom de Dieu.

Et parce qu'il n'eſt pas qu'un jour quelqu'un n'ait cette grace de la faire auſſi bien que Salomon la fit oncques : de bonne aventure ſi cela advenoit de noſtre tems, je le prie par ces préſentes, qu'il n'oublie pas a conjurer, adjurer, excommunier, anathematiſer, exorciſer, cabaliſer, ruiner, exterminer, confondre & abiſmer ces meſchans Jobelins, Vermeniers, ennemis de nature & de toutes bonnes choſes, qui nuiſent ainſi aux pauvres Alquemiſtes : mais encore à tous les hommes & aux femmes auſſi, cela s'entend. Car ils leur mettent mille rigueurs, mille refus, & mille fantaiſies en la teſte. Voire & eux-mêmes ſe mettent en la teſte de ces vieilles ſempiternelles, & les rendent diableſſes parfaites. Delà eſt venu que l'on dit d'une mauvaiſe femme, qu'elle à la teſte au diable.

De

De l'Advocat qui parloit Latin à sa Chambriere : & du Clerc qui étoit le truchement.

IL y a environ vingt cinq ou quarante ans, qu'en la ville du Mans y avoit un Advocat qui s'appelloit la Roche Thomas, l'un des plus renommez de la ville, combien que de ce tems-là y en eut un bon nombre de savans. Tellement qu'on venoit bien à conseil jusques au Mans de l'Université d'Angers. Cetui Seigneur de la Roche estoit homme joyeux, & accordoit bien les recreations avec les choses serieuses. Il faisoit bonne chere en sa maison. Et quand il estoit en ses bonnes, qui estoit bien souvent : il latinisoit le François, & francisoit le Latin : & s'y plaisoit tant, qu'il parloit demi Latin à son Varlet & à sa Chambriere aussi, laquelle il appelloit *Pedisseque*. Et combien qu'elle n'enten-

 dit

dit pas ce qu'il lui disoit, si n'osoit-elle pas lui faire interpréter ces mots: car la Roche Thomas luy disoit, grosse pecore Arcadique, n'entends tu point mon *Idiome?* De ces mots la pauvre chambriere étoit estonnée des quatre pieds, car elle pensoit que ce fust la plus grande malediction du monde. Et à la verité, il usoit quelquesfois de si rudes termes, que les poules s'en fussent levées du jouq. Mais elle trouva façon d'y remédier: car elle s'accointa de l'un des Clercs: lequel lui mettoit par aventure l'intelligence de ces mots en la teste par le bas, & la secoüoit, dis-je, la secouroit au besoin. Car quand son maistre lui avoit dit quelque mot, elle ne faisoit que s'en aller à son truchement qui l'en faisoit savante. Un jour de par le monde, il fust donné un pasté de Venaison à la Roche Thomas: duquel ayant mangé deux ou trois lesches à

l'es-

l'eſpargne, avec ceux qui diſnerent avec lui: il dit à ſa chambriere en deſſervant, *Pediſſeque*, ſerve moi ce *farcime* de farine, qu'il ne ſoit point *famulè*. La chambriere entendit aſſez bien qu'il lui parloit d'un paſté: car elle lui avoit autresfois ouy dire le mot de *Farcime*: & puis il le lui montroit. Mais ce mot de *Famulè*, qu'elle retint en ſe haſtant d'eſcouter, elle ne ſavoit encore qu'il vouloitdire. Elle print donc ce paſté, & ayant fait ſemblant d'avoir bien entendu, dit, *Bien Monſieur*. Et vint à ce Clerc quand ils furent à part, lequel d'aventure avoit été préſent au commandement du maître, pour lui demander l'expoſition de ce mot *Famulè*: mais le mal fuſt, que pour celle fois il ne lui fuſt pas fidéle. Car il lui dit: M'amie, il t'a dit que tu donnes de ce paſté aux Clercs, & puis que tu ſerres le demeurant. La chambriere le creut, car jamais elle ne s'eſtoit mal

trouvée du raport qu'il luy eut fait. Elle met ce pasté devant les Clercs, qui ne l'espargnerent pas comme on avoit fait à la premiere table. Car ils mirent la main en si bon lieu qu'il y parut. Le lendemain, la Roche Thomas cuidant que son pasté fust encor en nature, appelle à disner des plus apparens du Palais du Mans (qui ne s'appelloit pour lors que la salle) & lors fit grande feste de ce pasté. Ils viennent, ils se mettent à table. Quand ce fut a présenter ce pasté, il estoit aisé à voir qu'il avoit passé par bonnes mains. On ne sauroit dire si la *Pedisseque* fut plus mal menée de son maistre d'avoir laissé, *Famuler ce farcime*, ou si ledit maistre fut mieux gaudi de ceux qu'il avoit conviez; pour avoir parlé Latin à sa chambriere, en lui recommandant un friand pasté: ou si la chambriere fut plus marrie contre le Clerc qui l'avoit trompée: Mais pour le moins les deux ne durent

pas

pas tant comme le tiers: Car elle ſongea au Clerc plus d'un jour & une nuict, & le menaça fort & ferme qu'elle ne lui preſteroit jamais choſe qu'elle euſt. Mais quand elle fuſt raviſée, qu'elle ne ſe pouvoit paſſer de lui, elle fuſt contrainte le Dimanche matin, que tout le monde eſtoit à la grand meſſe, fors qu'eux deux, à manger enſemble de ce qui eſtoit demeuré du Jeudi, & raccorderent leurs vielles comme bons amis. Advint un autre jour, que la Roche Thomas eſtoit allé dîner à la ville, chez un de ſes voiſins, comme la coûtume a toûjours été en ces quartiers là, de manger les uns avec les autres, & de porter ſon dîner & ſon ſoupper: tellement que l'hoſte n'eſt point foulé ſinon qu'il met la nappe. La Roche Thomas, qui pour lors étoit ſans femme, avoit fait mettre pour ſon dîner ſeulement un poulet roſty, que ſa chambriere lui apporta entre deux plats: Il

 lui

lui dit tout joyeusement, *Qu'est-ce que tu m'as fait là Pedisseque?* Elle lui respondit: *Monsieur c'est un Poulet.* Lui qui vouloit être veu magnifique, ne trouva pas cette response bonne & la notte jusques à tant qu'il fust retourné en sa maison, qu'il appella sa chambriere tout facheusement, *Pedisseque;* laquelle entendit bien à l'accent de son maistre, qu'elle auroit quelque leçon. Elle va incontinent querir son truchement, pour assister à la lecture & lui rapporter ce que son maistre lui diroit: car il tançoit souvent en latin & tout. Quand elle fust comparüe, la Roche Thomas lui va dire: vien-ça gros animal brutal, *idiote, inepte, insulse, nugigerule, imperterrite,* & tous les mots du Donat: Quand je disne à la ville, & que je te demande que c'est que tu m'apportes, qui t'a monstré a respondre un poulet? Parle une autrefois en plurier nombre, grosse

qua-

quadrupede: Parle en plurier nombre. Un poulet! Voila un beau dîner pour un tel homme que la Roche Thomas. La *Pediſſeque*, n'avoit jamais été deſiunée de ce mot de plurier nombre, parquoi elle ſe le fit expliquer par ſon Clerc, qui lui dit. Sais tu que c'eſt; Il eſt marri qu'aujourd'hui en lui portant ſon diſner, quand il t'a demandé que c'eſtoit que tu lui apportois, que tu lui as reſpondu un poulet: il veut que tu dies des poulets & non pas un poulet. Voila ce qu'il veut dire par plurier nombre, entens-tu? *Pediſſeque*, retient bien cela. De là à quelques jours la Roche Thomas étant encor' allé diſner chez un ſien voiſin (ne ſai ſi c'étoit chez le même de l'autre jour) ſa chambriere lui porte ſon dîner. La Roche Thomas lui demande ſelon ſa couſtume, que c'eſt qu'elle apportoit. Elle ſe ſouvenant bien de ſa leçon, reſpondit incontinent, *Monſieur ce ſont des Beufs*

& des Moutons. Par cette response, elle apresta a rire à toute l'assistance : principalement, quand ils eurent entendu qu'il apprenoit à sa chambriere a parler en plurier nombre.

Du Cardinal de Luxembourg, & de la bonne femme qui vouloit faire son fils Prestre, qui n'avoit point de tesmoins.

DU tems du Roi Loys douziéme y avoit un Cardinal de maison de Luxembourg, lequel fut Evêque du Mans : & se tenoit ordinairement resident sus son Evêché : homme vivant magnifiquement : aimé & honoré de ses Diocesains, comme Prince qu'il estoit. Avec sa magnificence, il avoit une certaine privauté, qui se faisoit encores mieulx vouloir de tout le monde, mêmes estoit facetieux en tems & lieu, aimoit bien a gaudir, voire ne prenoit point

en

en mal d'estre gaudi. Un jour se presenta à lui une bonne femme des champs, comme il estoit facile a escouter toutes personnes. Cette femme après s'être agenouillée devant lui, & ayant eu sa benediction, comme ils faisoient bien religieusement de ce tems-là, lui va dire, Monsieur ne vous déplaise sauf votre grace, contre vous ne soit pas dit : j'ai un fils qui a desia vingt ans passez, ô Reverence : & est assez grand Clier : il a desia tenu un an les escolles de nostre paroisse : j'en voudrois bien faire un prêtre, si c'estoit le plaisir de Dieu. Par foi, dit le Cardinal, ce seroit bien fait m'amie, il le faut faire. Voire, mais Monsieur, dit la bonne femme, il y a quelque chose qui l'en garde. Mais on m'a dit que vous l'en pourriez bien recompenser. (La bonne femme vouloit dire dispenser.) Le Cardinal prenant plaisir en la simplicité de cette bonne fem-

me, lui dit. Et qu'eſt-ce m'amie? Monſieur voyez vous bien, il n'a point. Qu'eſt-ce qu'il n'a point? dit-il. Hé Monſieur, dit elle, il n'a point, (je n'oſerois dire) & vous m'entendez bien, ce que les hommes portent. Le Cardinal qui l'entendoit bien, lui dit. Et qu'eſt-ce que les hommes portent? N'a-t'il point de chauſſes longues? hoho ce n'eſt pas ce que je veux dire, Monſieur, il n'a point de chouſes. Le Cardinal fuſt long tems a marchander avec elle, pour voir s'il lui pourroit faire parler François: mais il ne lui fuſt poſſible: car elle lui diſoit, Hé Monſieur vous l'entendez bien, à que faire me faites vous ainſi muſer? toutesfois enfin elle lui dit, agardez mon Monſieur, quand il étoit petit, il étoit petit: il cheut du haut d'une eſchelle, & ſe rompit tant qu'il a fallu le Senner. (Senner en ce païs-là, eſt chaſtrer.) Et ſans cela, je l'euſſions marié: Quer c'eſt

le-

le plus grand de tous mes enfans: Le Cardinal lui dit, Par foi m'amie il ne laissera pas d'être Prêstre pour cela, avec dispense, cela s'entend. Que pleust à Dieu que tous les Prestres de mon diocese n'en eussent non plus que lui. Et Monsieur dit-elle, je vous remercie: il sera bien venu de prier Dieu pour vous & pour vos amis trepassez. Mais Monsieur, il y a encor' un autre cas que je vous voudrois bien dire: mais qu'il ne vous desplaisist. Et qu'est-ce m'amie? Or agardez Monsieur, on m'a dit que les Evêques pouvent bien changer le nom aux gens. J'ai un autre hardeau (ainsi appellent-ils aux champs un garçon: & une garse, une hardelle) ils ne font que se mocquer de ly. Il a nom Philipes (sur vostre grace) il m'est avis quand il aura un autre nom, que j'en serai plus à mon aise, querils crient après ly Philippot Philippot, vous savez bien Monsieur qu'il

qu'il fasche bien aux gens, quand les autres se mocquent d'eux. Je voudrois bien si c'estoit vôtre plaisir qu'il eust un autre nom. Or est-il que le reverendissime s'appelloit en son nom, Philippes. Par foi m'amie, dit-il, c'est mal fait à eux, d'appeller ainsi vostre fils Philippot, il y faut remedier. Mais savez vous bien m'amie? je ne lui osterai point le nom de Philippes: car je veux qu'il le garde pour l'amour de moi, je m'appelle *Philippes*, m'amie, entendez vous? Mais je lui donnerai mon nom, & je prendrai le sien, il aura nom Philippes, & j'aurai nom Philippot, & qui l'appellera autrement que Philippes venez le moi dire, & je vous donnerai congé d'en faire tirer une ceremonie, est-ce pas bien dit m'amie? vous ne serez pas fachée que vostre fils porte mon nom, en bonne foi Monsieur, dit-elle, vous nous faites plus d'honneur qu'à nous n'appartient, je prie

à Dieu

à Dieu par sa grace, qu'il vous donne bonne vie & longue, & Paradis à la fin. La bonne femme s'en alla bien contente d'avoir eu ainsi bonne response de son Evêque, & fit entendre à tous ceux de son village, ce que l'Evêque lui avoit dit. Et depuis ledit Seigneur, qui recitoit volontiers telles manieres de contes, se nommoit Philippot par maniere de passe-tems, & disoit qu'il n'avoit plus nom Philippes. Et y fust depuis souvent appellé: dont il ne se faisoit que rire, à la mode d'Auguste Cæsar, lequel gaudissoit volontiers, & prenoit les gaudisseries en jeu. Tesmoin l'apophtegme tout commun de lui, & d'un jeune fils qui vint à Rome, lequel sembloit si bien à Auguste, qu'on n'y trouvoit quasi rien à dire quand aux traits du visage, & le regardoit-on par toute la ville en grande singularité pour la ressemblance d'entre l'Empereur & lui: de-

dequoi Auguste estant averti, lui dit une fois. Dites moi, mon ami, vostre mere a-elle esté autrefois en cette ville? Le jeune fils, qui entendit ce qu'Auguste vouloit dire, Sire, dit-il, non pas ma mere, elle n'y fut jamais que je sache: mais mon pere assez de fois. Et par là rendit à Auguste, ce qu'Auguste avoit voulu mettre sus lui. Car il n'estoit pas impossible que le pere du jeune fils n'eust connu la mere d'Auguste: non plus qu'Auguste celle du jeune fils. Le même Empereur print encore sans desplaisir, que Virgile l'appellast fils d'un boulenger: parce qu'au commencement qu'il le connut, il ne lui faisoit donner que des pains, pour touts presens: mais depuis il lui fit assez d'autres grands biens.

De l'Enfant de Paris nouvellement marié, & de Beaufort, qui trouva moyen de jouïr de sa femme, nonobstant la soigneuse garde.

UN jeune homme natif de Paris, après avoir hanté les Universitez de ça & de là les monts, se retira en sa ville : où il fust un tems sans se marier, se trouvant bien à son gré, ainsi qu'il estoit: n'ayant point faute de telle sorte de plaisirs qu'il souhaittoit, & mêmes de femmes, encores qu'il ne s'en trouve que peu à Paris de malheur ! desquelles ayant connu les ruses & finesses en tant de païs: & les ayant lui mêmes employées à son profit & usage, il ne se soucioit pas trop d'espouser femme, craignant ce maudit & vulgaire mal de cocuage, & n'eust esté l'envie qu'il avoit se voir pere, & d'avoir un héritier descendant de lui: il fust volontiers demeuré garçon per-

perpetuel, mais lui, qui estoit homme de discours, pensa bien qu'il falloit passer par là (je dis par mariage) & qu'autant valoit y entrer de bonne heure, comme attendre plus tard : se proposant qu'il ne faut pas se garder tant qu'on soit usé, pour prendre femme. Car il n'est rien qui ouvre la porte plus grande à Cocuage, que l'impuissance du mari. Et puis il avoit reduit en memoire & par escrit, les ruses plus singulieres, que les femmes inventent pour avoir leur plaisir. Il savoit les allées & venues que font les vieilles par les maisons, sous ombre de porter du fil, de la toille, des ouvrages, de petits chiens. Il savoit comme les femmes font les malades : comme elles vont en vendanges, comme elle parlent à leurs amis qui viennent en masque : comme elles s'entrefont faveur sous ombre de parentage. Et avec cela, il avoit lû Bocace & Celestine.

ne. Et de tout cela, deliberoit de ſe faire ſage : faiſant les deſſeins en ſoi-même. Je ferai le meilleur devoir que je pourrai, pour ne porter point les cornes. Au demeurant, ce qui doit avenir, viendra. Et de cette empeinte ſe ſeigna de la main droite, en ſe recommandant à Dieu ; Adonc entre les filles de Paris, dont il eſtoit à meſme, il en choiſit une à ſon gré, la mieux conditionnée, du meilleur eſprit, & la plus accomplie. Et n'y faillit de gueres : car il la print jeune, belle, riche & bien apparentée, il l'eſpouſe & la meine en ſa maiſon paternelle. Or il tenoit une femme avec ſoi aſſez âgée qui avoit eſté ſa nourrice, & qui de tout tems demeuroit en la maiſon, appellée dame Perrette, aviſée & accorte femme. Il la preſente à ſa jeune eſpouſe d'entrée de meſnage, lui diſant : M'amie, je ſuis bien tenu à cette femme-ci. C'eſt ma mere nourrice.

Elle

Elle a fait de grands services à mes pere & mere, & à moi après eux: Je la vous baille pour vous faire compagnie, elle sçait bien du bien & de l'honneur: vous vous en trouverez bien. Puis en particulier il enchargea à dame Perrette se tenir près de sa femme & de ne l'abandonner, sur les peines qu'il lui dit, & en quelque lieu qu'elle allast. La vieille lui promit surement qu'elle le feroit. Et si dirai en passant, qu'il y a un meschant Proverbe, je ne sçai qui l'a inventé: mais il est bien commun, * *Casta est quam nemo rogavit.* Je ne dis pas qu'il soit vrai: je m'en rapporte à ce qui en est. Mais je dis bien qu'il n'est point de belle femme, qui n'ait esté priée, ou qui ne la soit tost ou tard, ha, je ne suis donc pas belle, dira cette-ci, ni moi donc aussi dira cette là. Et bien je suis content, je ne veux point de noise. Tant y a que la femme bien apprise se garde bien de

* *Celle là est chaste que personne n'a tentée.*

de dire qu'elle ait esté priée, principalement à son mari : car s'il est fin, il pensera de sa femme, que si elle n'eust donné occasion & audience, elle n'eust pas esté requise. Pour venir à mon conte, il avint qu'entre ceux qui hantoient en la maison de monsieur le marié (n'attendez pas que je vous le nomme) y avoit un jeune Avocat, appellé le sieur de Beaufort : lequel estoit du païs de Berri, hantant le barreau pour visiter & pratiquer ce qu'il avoit vu aux estudes : auquel Monsieur faisoit grande familiarité & bonne chere, parce qu'ils s'entre estoient veuz aux Universitez : & mesmes avoient esté compagnons d'armes en plusieurs factions. Ce Beaufort n'estoit pas mal surnommé, car il estoit beau, adroit & de bonne grace. Et pource la dame lui faisoit bon œil, & lui à elle : tant qu'en moins de rien, par fervens messages des yeux : il s'entre-donnerent signe de leurs mu-

mutuelles volontez. Or le mari, ſçachant que c'eſtoit de vivre, ne ſe monſtroit point avoir froid aux pieds: meſmement à la nouveauté, ne ſe deffiant pas grandement d'une ſi grande jeuneſſe qui eſtoit en ſa femme, ne de l'honneſteté de ſon ami, & ſe contentant de la garde que faiſoit dame Perrette. Beaufort, qui de ſon coſté entendoit le tour du baſton, voyant la grande privauté que lui faiſoit le mari & le gracieux accueuil, que lui faiſoit la jeune femme, avec une affection (celui ſembloit) bien plus ouverte qu'à nul autre, comme il eſtoit vrai, trouve l'occaſion en deviſant avec elle, de la conduire au propos d'aimer: d'autant qu'elle avoit eſté nourrie en ſa maiſon d'apport, & qu'elle ſçavoit ſuivre & entretenir toutes ſortes de bons propos. Paſſant de fil en eſguille, Beaufort ſe print à lui dire telles paroles: Madame, il eſt aſſez aiſé aux Dames d'eſprit

&

& de vertu, à connoître le bon vouloir d'un ſerviteur : Car elles ont toûjours le cœur des hommes encores qu'elles ne veuillent. Pource n'eſt beſoin de vous faire entendre plus expreſſement l'affection & l'honneur que je porte à l'infinité de vos graces, leſquelles ſont accompagnées d'une telle gentilleſſe d'eſprit, qu'homme n'y ſçauroit aſpirer qui ne ſoit bien nay, & qui n'ait le cœur en bon lieu. Car les choſes precieuſes ne ſe deſirent que des gentils courages, qui m'eſt grande occaſion de louër la fortune, laquelle m'a eſté ſi favorable de me preſenter un ſi digne & ſi vertueux objeſt, pour avoir le moyen de mettre en évidence l'inclination que j'ai aux choſes de prix & de valeur. Et combien que je ſois l'un des moindres de ceux deſquels vous meritez le ſervice, je me tiens pourtant aſſuré que vos grandes perfeſtions leſquelles j'admire,

ſeront cauſe d'augmenter en moi les choſes qui ſont requiſes à bien ſervir. Car quant au cœur, je l'ai ſi bon & ſi affectionné envers vous, qu'il eſt impoſſible de plus, ce que j'eſpere vous faire connoître ſi évidemment, que vous ne ſerez jamais mal contente de m'avoir donné l'occaſion de vous demeurer perpetuellement ſerviteur. La jeune Dame, qui eſtoit honneſte & bien appriſe, oyant ce propos d'affection, euſt bien voulu ſon intention auſſi facile à executer, comme à penſer. Laquelle d'une parole feminine, aſſez aſſurée pourtant, ſelon l'âge d'elle (auquel communement les femmes ont une crainte accompagnée d'une honneſteté) luy va reſpondre ainſi : Monſieur, quand bien j'aurois volonté d'aimer, ſi n'aurois-je encor' eu le loiſir de ſonger à faire un autre ami, que celui que j'ai eſpouſé : lequel m'aime tant, & me traite ſi bien, qu'il

qu'il me garde de penſer en autre qu'en lui. Davantage, quand la fortune devroit venir ſur moi, pour mettre mon cœur en deux parts, j'eſtime tant de voſtre bon cœur, que vous ne voudriez eſtre la premiere cauſe de me faire faire choſe, qui fuſt à mon desavantage. Quant aux graces que vous m'attribuez, je laiſſe cela à part, ne les reconnoiſſant point en moi, & les rends au lieu dont elles viennent: qui eſt à vous. Mais pour mes autres déſenſes, voudriez vous bien faire ce tort, à celui qui ſe fie tant en vous, qui vous fait ſi bonne chere? il me ſemble qu'un cœur ſi noble que le voſtre ne ſçauroit donner lieu à une telle intention que celle-là. Et puis, vous voyez des incommoditez aſſez grandes, pour vous divertir d'une telle entreprinſe, quand vous l'auriez. Car je ſuis toûjours accompagnée d'une garde, laquelle quand je vou-

drois faire mal, tient l'œil ſus moi ſi continuel, que je ne lui ſçaurois rien deſrober. Beaufort ſe tint bien aiſe quand il ouït cette reſponſe : Et principalement, quand il ſentit que la Dame ſe fondoit en raiſons, dont les premieres eſtoient un peu fortes : mais par les dernieres, la jeune Dame les rabbatoit elle meſme. Auſquelles Beaufort reſpondit ſommairement. Les trois poincts que vous m'alleguez, Madame, je les avois bien prévûs & pourpenſez : mais vous ſçavez que les deux, deſpendent de voſtre bonne volonté : & le tiers, giſt en diligence & bon avis. Car quand au premier, puis que l'Amour eſt une vertu, laquelle cherche les eſprits de gentille nature : il vous faut penſer, que quelque jour vous aimerez toſt ou tard : Laquelle choſe devant eſtre, mieux vaut que de bonne heure, vous receviez le ſervice de celui qui vous

aime, comme sa propre vie, que d'attendre plus longuement à obeïr au Seigneur, qui a puissance de vous faire payer l'usure du passé, & de vous rendre entre les mains, de quelque homme dissimulé, qui ne prenne pas vostre honneur en si bonne garde, comme il merite. Quant au second, c'est un poinct qui a esté vuidé long tems à, en l'endroit de ceux qui sçavent que c'est que d'aimer. Car pour l'affection que je vous porte, tant s'en faut que je fasse tort à celui qui vous a espousé, que plustost je lui fais honneur, quand j'aime de si bon cœur, ce qu'il aime. Il n'y a point de plus grand signe, que deux cœurs soient bien d'accord, sinon quand ils aiment une mesme chose. Vous entendez bien, si nous estions ennemis lui & moi, ou si n'avions point de familiarité l'un à l'autre, je n'aurois pas l'opportunité de vous voir, ou de parler si souvent à vous.
 Ainsi

Ainsi le bon vouloir que j'ai à lui, estant cause de la grand amour que je vous porte, ne doit pas estre cause, que vous me laissiez mourir en vous aimant. Quant au tiers, vous sçavez, Madame, qu'à cœur vaillant rien n'est impossible. Avisez donc, que c'est qui pourroit eschapper à deux cœurs sousmis à l'Amour, lequel est un Seigneur qui fait bien valoir ses sujets. Pour abreger, Beaufort lui conta si honnestement son cas, qu'elle ne l'eust sçu refuser. Et demeurerent les affaires en tel poinct, que la jeune Dame fust vaincuë d'une force volontaire, si qu'il ne restoit plus qu'à trouver quelque bonne opportunité de mettre leur entreprise à execution. Ils adviserent les moyens uns & autres: mais quand ce venoit à les faire bons, dame Perrette gastoit tout: car elle avoit deux yeux, qui valoient bien tous ceux du gardien de la fille d'Inache.

che. Et puis d'uſer de fineſſes que Beaufort avoit autres-fois faites, il n'y avoit ordre : car le mari les ſçavoit toutes par cœur. Toutesfois, il s'ingenia tant qu'il en aviſa une qui lui ſembloit aſſez bonne. Ce fuſt, que ſçachant bien qu'en toutes bonnes entreprinſes d'amours il y faut un tiers, il ſe deſcouvre à un ſien ami, jeune marchand de draps de ſoye, encores non marié, demeurant en un ſien logis au bout du pont noſtre Dame. Meſme eſtoit bien cognu du mari. Un jour de Touſſaints, comme il avoit eſté adviſé entre les parties, la jeune femme que le Dieu d'Amour conduiſoit, partit de ſa maiſon ſur l'heure du Sermon, pour aller ouïr un Docteur qui preſchoit à S. Jean en Greve, & qui avoit grand preſſe ; & le mari demeura en ſa maiſon pour quelque ſien affaire. Ainſi que la Dame paſſoit par devant la mai-
 ſon

ſon du ſire Henri, (ainſi s'appelloit le marchand) voici qu'il luy fuſt jetté (ſelon que le myſtere avoit eſté dreſſé) un plein ſeau d'eau, qui luy couvroit toute la perſonne. Et fuſt jetté ſi à poinct, que tous ceux qui le virent, cuiderent bien que ce fuſt par inconvenient. Helas! dit-elle, dame Perrette! je ſuis diffamée: & que ferai-je? Le plus viſte fuſt qu'elle ſe jetta dedans le maiſon du Sire Henri, & dit à dame Perrette: M'amie, courez viſtement me querir ma robbe fourrée d'aigneaux creſpez, je vous attendrai ici chez le Sire Henri. La vieille y va, & la Dame monte en haut, où elle trouva un fort beau feu, que ſon ami lui avoit fait appreſter: lequel ne lui donna pas le loiſir ſe deveſtir, qu'il la jette ſus un lict, qui eſtoit là auprès du feu: là où penſez qu'ils ne perdirent point tems, & ſi eurent aſſez bon loiſir de bien faire, avant que la vieil-

le

le fust allée & venuë & prins robbe, & tous autres accoustremens. Le mari estant en la maison, entendit que dame Perrette estoit en la chambre de devant : laquelle faisoit son affaire sans lui en rien dire, de peur qu'il se fachast d'aventure. Il vient & trouve la bonne Perrette, & commence à luy dire, que faites vous ici ? où est ma femme ? Dame Perrette lui conte ce qui lui estoit avenu : & qu'elle estoit venuë querir des habillemens pour elle. O de par le diable, dit-il, en songeant : voilà un tour de finesse, qui n'étoit point encor' en mon papier : je les sçavois tous fors celui là : je suis bien accoustré ! il ne faut qu'une meschante heure pour faire un homme coqu. Allez vous en à elle, & je lui envoyerai le reste par le garçon. Dame Perrette y va : mais il n'estoit plus tems : car Beaufort avoit fait une partie de ses affaires, & se sauva par

 un

un huis de derriere, selon l'avertissement qu'il eut par celui qui faisoit le guet, pour voir venir dame Perrette : laquelle quand elle fust venuë n'y cogneut rien. Car combien que la jeune Dame fust un petit en couleur, elle pensa que ce fust de la chaleur du feu : aussi estoit-ce, mais c'estoit du feu, qui ne s'esteint pas pour l'eau de la riviere.

De l'Advocat en Parlement, qui fit abbattre sa barbe pour la pareille : & du disner qu'il donna à ses amis.

UN Advocat en Parlement, qui estoit bien au conte de la douzaine, plaidoit une cause devant Monsieur le President Lizet, n'agueres decedé, Abbé de S. Victor, *Propè muros.* Et par ce que c'estoit une cause d'importance, il plaidoit d'affection, esquelles causes est toûjours advis aux Advocats, qu'ils ne

ne sçauroient trop expressément parler pour le profit des parties, & pour leur honneur. Et pource, il redisoit d'aventure quelque point déja allegué, craignant (possible) qu'il n'eust pas esté pris de la Court (ce qu'il ne faut pas craindre à Paris) de sorte que le President se levoit pour aller au Conseil. L'Advocat ayant la matiere à cœur, disoit : *Monsieur le President encor' un mot.* Le President n'oyoit point : mais estoit aux opinions de Messieurs. L'Advocat estant affectionné, va dire, *Monsieur le President, un mot :* Eh *un mot pour la pareille :* Quand le President entendit parler de *pareille* (pour laquelle honnestement ne se doit rien refuser) il demeure à écouter l'Advocat tout à son gré, pour lui faire entendre qu'il vouloit bien faire quelque chose pour lui à la pareille. Dequoi il fust bien ris. Et Dieu sçait s'il eut voulu retenir sa *pareille.* Toutesfois

il dit ce qu'il voulut dire. Et s'il gaigna ou perdit pour la *pareille*, Le conte n'en dit rien: mais bien dit. Que l'Avocat dont est question, portoit longue barbe, chose, encor qu'elle ne fust plus nouvelle: car assez d'autres en portoient & de l'estat mesmes d'Advocat, toutes-fois ne plaisoit pas à Monsieur Lizet; par ce que de son regne, avoit esté fait l'Edit des Barbes: lequel pourtant n'avoit pas tenu longuement: car on suivoit la mode de Court: là où chacun portoit barbe indifferemment. Suivant propos, il advint que de là à quelques jours, l'Advocat mesme plaidoit une autre cause (ledit *Seigneur* Président estant lors en ses bonnes). Lequel, quand ce vint à prononçer l'Arrest, y ajousta une queüe, en disant: *Et quant & quant, & pareillement, Jaquelot, vous ferez cette Barbe.* Et avec une petite pausette dit: *Pour la pareille*, dequoi il fust en-

encores mieux ris, qu'il n'avoit été la premiere fois. Car cette Pareille estoit encores de fresche mémoire. Il fust contraint d'abbatre sa barbe. Autrement il n'eust jamais eu patience à Monsieur le Président, auquel il devoit cette *Pareille*. Environ ce même tems, Jaquelot se trouva en compagnie de gens de bonne chere, faisant le sixiéme en la maison de l'Abbé de *Chatellus*, là où ils desjeunerent, mais assez sommairement: par ce que possible ne se trouverent pas viandes prestes sur l'heure, & qu'il estoient tous familiers: Desquels *Chatellus* se dispersa privément. *Jaquelot* au départir les convia à disner, & appella encores quelques uns de ses amis, qui disnerent tous ensemble familierement. Et y estoit entre autres un personnage, dont le nom est bien cognu en la France, tant pour son tiltre d'honneur, que pour son savoir: lequel avoit été au desjeuner

 de

de *Chatellus*. Et de ſa part, je croi bien qu'il ſe contentoit bien, & chacun des traitemens : car les hommes de reſpect prennent garde à la bonne chere des perſonnes, plus qu'à l'exquiſition des viandes. Toutefois par maniere de paſſetems, il en fit une Epigrame.

Chatellus donne à desjeuner
A ſix pour moins d'un Karolus,
Et Jaquelot, donne à diſner
A dix pour moins que Chatellus.
Après ces repas diſſolus,
Chacun s'en va gay & follot:
Si ne ſuis chez Jaquellot,
Ne me cerche chez Chatellus.

De Gillet le Menuiſier, comment il ſe vengea du Leurier, qui lui venoit manger ſon diſner.

UN Menuiſier de Poictiers, nommé Gillet, qui travailloit pour gagner ſa vie le mieulx qu'il pouvoit, ayant perdu ſa femme,

qui

qui lui avoit laissé une fille, de l'âge de neuf a dix ans, se passoit du service d'elle, & n'avoit autre varlet ni chambriere. Il faisoit sa provision le Samedi, de ce qu'il lui falloit pour la sepmaine, & mettoit de bon matin sa petite potée au feu, que sa fille faisoit cuire. Et se trouvoit aussi bien de son ordinaire, comme un plus riche du sien. Or il se dit en commun langage, qu'il ne fait pas bon avoir voisin trop pauvre ni trop riche. Car s'il est pauvre il sera toûjours a vous demander, sans vous pouvoir secourir de rien. S'il est trop riche, il vous tiendra en sujettion, & vous faudra endurer de lui: & ne l'oserez prier de rien. Ce Menuisier avoit pour voisin, un gentilhomme de ville: lequel estoit un peu trop grand Seigneur pour lui, & tenoit grand train d'allans & venans. Et d'autant qu'il aimoit la chasse, il tenoit des chiens en sa maison, pource qu'il ne falloit pas

ſortir loin de la ville, pour avoir ſon paſſetems du Lievre. Entre ces chiens, y avoit un Levrier fort meſfaiſant, qui entroit par tout: & ne trouvoit rien trop chaud ne trop peſant, pain, chair, fourmage, tout lui eſtoit fourage. Et le pauvre Menuiſier, en eſtoit le plus foullé, car il n'y avoit que la muraille entre le gentilhomme & lui. Au moyen dequoi, ce Levrier ſe fourroit à toute heure chez lui: & emportoit tout ce qu'il trouvoit. Et même ce Levrier avoit cette aſtuce, que de la patte il renverſoit le pot qui bouilloit au feu, & en prenoit la chair, & s'en alloit avec. Dont bien ſouvent le pauvre Gillet eſtoit mal diſné: choſe qui lui faſchoit fort, qu'après avoir travaillé toute la matinée, il fuſt deſſerui avant ſe mettre à table. Et le pis eſtoit, qu'il ne s'en oſoit plaindre: Mais il propoſa de s'en venger, quoi qu'il en deuſt advenir. Un jour qu'il vit entrer

le

le Levrier qui alloit à sa prinse, il s'en va après, sans faire grand bruit, avec une grosse Limande carrée en sa main : & le trouve qu'il estoit environ son pot, à tirer la chair qui estoit dedans. Il ferme la porte bien à point, & vous attrappe ce Levrier. Auquel en moins de rien donna cinq ou six coups de cette Limande sur les reins, & ne s'y faignit point. Et tout incontinent il laisse la Limande & print une houssine en la main, qui n'estoit pas plus grosse que le doigt, longue d'une aulne ou environ : & ouvre l'huis au Levrier, qui crioit à gueulle ouverte, comme errené qu'il estoit. Ce Menuisier courut après avec sa houssine, dont il frappoit toûjours, & le poursuivit jusques en la ruë en disant : Vous n'irez pas Monsieur le Levrier? Si vous y retournez! Vous venez manger ici mon disner? faisant semblant qu'il ne l'avoit frappé que de la verge. Mais ç'a-

ç'avoit été d'une verge soupple, comme un pied de selle, dont il avoit accoustré le Levrier, si que le gentilhomme ne mangea depuis Lievre de sa prinse.

Du Savetier Blondeau, qui ne fust onques en sa vie Melancolic, que deux fois: & comment il y pourveust & de son Epitaphe.

A Paris sur Seine trois Batteaux y a, mais il y avoit aussi un Savetier que l'on appelloit Blondeau. Lequel avoit sa loge près la Croix du Tiroir: là où il refaisoit les souliers, gaignant sa vie joyeusement, & aimant le bon vin sur tout: & l'enseignoit volontiers à ceux qui y alloient. Car s'il y en avoit en tout le quartier, il falloit qu'il en goustast: & étoit content d'en avoir d'avantage & qu'il fust bon. Tout le long du jour il chantoit & resjouïssoit tous les voisins: Il ne fust onc veu en sa vie marri

que

que deux fois, l'une, quand il eut trouvé en une vieille muraille un pot de fer, auquel avoit grand quantité de pieces antiques de monnoye, les unes d'argent, les autres d'aloy, desquelles il ne sçavoit la valeur. Lors il commença a devenir pensif. Il ne chantoit plus. Il ne songeoit plus qu'en ce pot de quinquaille. Il fantasioit en soi-même, disant: *La monnoye n'est pas de mise. Je n'en sçaurois avoir ni pain ni vin: Si je la monstre aux Orfevres, ils me decelleront, ou ils en voudront avoir leur part, & ne bailleront pas la moitié de ce qu'elle vaut.* Tantost il craignoit de n'avoir pas bien caché ce pot & qu'on ne lui desrobast. A toutes heures il partoit de sa tente pour l'aller remuer. Il estoit en la plus grande peine du monde: mais à la fin il se vint à reconnoître, disant en soi-même: *Comment? je ne fais que penser en mon pot! Les gens connoissent bien à ma façon,* *qu'il*

qu'il y a quelque chose de nouveau en mon cas. Baa, le diable y ait part au pot, il me porte malheur. En effet il le va prendre gentiment, & le jette en la riviere: il noya toute sa melancolie avec ce pot. Une autrefois il se trouva fasché d'un Monsieur, qui demeuroit tout vis à vis de sa logette, au moins il avoit sa logette tout vis à vis de Monsieur; lequel quidam Monsieur avoit un Singe qui faisoit mille maux au pauvre Blondeau: car il l'espioit d'une fenestre haute, quand il tailloit son cuir, & regardoit comme il faisoit. Et aussi-tost que Blondeau estoit allé disner, ou en quelque part à son affaire: ce Singe descendoit & venoit en la loge de Blondeau, & prenoit son trenchet, & decouppoit le cuir de Blondeau comme il l'avoit veu faire. Et de cela faisoit coustume toutes les fois que Blondeau s'escartoit. De sorte que le pauvre homme fust tout un

tems

tems qu'il n'osoit ne boire ne manger hors de sa boutique, sans enfermer son cuir. Et si quelquefois il oublioit a le serrer, le Singe n'oublioit pas à le lui tailler en lopins. Chose qui lui faschoit fort & si n'osoit pas faire mal à ce Singe, pour crainte de son maistre. Quant il en fust bien ennuyé, il délibera de s'en venger: s'estant bien apperçeu de la maniere qu'avoit ce Singe, qui estoit de faire en la propre sorte qu'il voyoit faire. Car si Blondeau avoit aguisé son trenchet, ce Singe l'aguisoit après lui. S'il avoit poissé du ligneul, aussi faisoit ce Singe: & s'il avoit cousu quelque carreleure, ce Singe s'en venoit jouër des coudes, comme il luy avoit veu faire. A l'une des fois Blondeau aguisa un trenchet, & le fit coupper comme un rasoir. Et puis à l'heure qu'il vid ce Singe en aguet, il commença a se mettre ce trenchet contre la gorge, & le mener & rame-
ner,

ner, comme s'il se fust voulu esgorger. Et quand il eut fait cela assez longuement pour le faire advíser à ce Singe, il s'en part de sa boutique, & s'en va disner. Ce Singe ne fallit pas incontinent a descendre. Car il vouloit s'esbatre à ce nouveau passetemps qu'il n'avoit point encor' veu faire. Il vint prendre ce trenchet, & tout incontinent se le met contre la gorge, en le menant & ramenant comme il avoit veu faire à Blondeau. Mais il l'approcha trop près: & ne se print garde qu'en le frayant contre sa gorge, il se couppe le gosier de ce tranchet, qui estoit bien affilé : dont il mourut avant qu'il fust une heure delà. Ainsi Blondeau fust vengé de son Singe sans danger, & se remist à sa coustume premiere de chanter & faire bonne chere, laquelle lui dura jusqu'à la mort : Et en la souvenance de la joyeuse vie, qu'il avoit menée, fust fait

une

une Epitaphe de lui, tel que s'ensuit.

Ci-dessous gist en ce tombeau
Un Savetier nommé Blondeau,
Qui en son tems rien n'amassa,
Et puis après il trespassa,
Marriz en furent les voisins,
Car il enseignoit les bons vins.

De trois Freres, qui cuiderent estre pendus pour leur Latin.

TRois freres de maison avoient longuement demeuré à Paris, mais ils avoient perdu tout leur tems à courir, a jouër, & a folastrer, ainsi que bien plus souvent plusieurs autres font. Advint que leur pere les manda tous trois, pour s'en venir: dont il furent fort surpris: Car ils ne sçavoient un seul mot de Latin. Mais ils prindrent complot d'en apprendre chacun un mot pour leur provision. Sçavoir est, le plus grand apprint a dire, [1] *Nos tres Clerici.*

[1] *Nous trois Clercs.*

Le second print son Theme sur l'argent, & apprint: [2] *Pro bursa & pecunia.* Le tiers, en passant par l'Eglise, retint le mot de la grand Messe, [3] *Dignum & justum est.* Et là-dessus partirent de Paris, ainsi bien pourveuz, pour aller voir leur pere & conclurent ensemble, que par tout où ils se trouveroient, & à toutes sortes de gens ils ne parleroient autre chose que leur Latin: se voulans faire estimer par-là, les plus grands Clercs de tout le païs. Or comme ils passoient par un bois, il se trouva que les Brigans avoient couppé la gorge à un homme, & l'avoient laissé là après l'avoir destroussé. Le Prevost des Mareschaux estoit après avec ses gens, qui trouva ces trois compagnons près delà où le meurtre s'estoit fait, & où gisoit le corps mort. Venez ça, dit-il: Qui a tué cet homme? incontinent le

2 *Pour la bourse & pour a'argent.*
3 *Il est digne & juste.*

le plus grand, à qui l'honneur appartenoit de parler premier, va dire, *Nos tres Clerici.* O ho, dit le Prevost. Et pourquoi l'avez vous fait? *Pro bursa & pecunia*, dit le second. Et bien, dit le Prevost, vous en serez pendus. *Dignum est justum est*, dit le tiers. Ainsi les pauvres gens eussent été pendus à credit, n'eust été quand ils virent que c'estoit à bon escient, qu'ils commencerent à parler le Latin de leur mere, & a dire qu'ils étoient. Le Prevost qui les vid jeunes & peu fins, connut bien que ce n'avoit pas été eux, & les laissa aller, & fit la poursuite des voleurs qui avoient fait le meurdre. Mais les trouva-ils? Et qu'en sçai-je mon ami, je n'y estoit pas.

Du jeune fils, qui fit valoir le beau Latin que son Curé lui avoit monstré.

UN Laboureur riche, aprés avoir tenu son fils quelques

années à Paris, le manda querir par le conseil de son Curé. Quand il fust venu, le pere qui estoit jà vieux fust joyeux de le voir. Et ne faillit a envoyer incontinent querir Monsieur le Curé à disner, pour lui faire feste de son fils. Le Curé vint qui veit le jeune enfant, & lui dit: Vous soyez le bien venu mon ami: je suis bien aise de vous voir: Or ça disnons, & puis nous parlerons à vous. Ils disnerent très-bien. Après disner, le pere dit au Curé. Monsieur le Curé, vous voyez ce garson, je l'ai fait venir de Paris, comme vous m'aviez conseillé: il y aura trois ans à cette Chandeleur qu'il y alla: Je vouldrois bien savoir s'il a profité: Mais j'ai grand peur qu'il ne vueille rien valoir, j'en voulois faire un Prestre, je vous prie, Monsieur le Curé, de l'interroger un petit pour savoir comment il a employé son tems. Ouy dea mon Compere, dit le Curé: je le ferai pour

pour l'amour de vous. Et sur le champ & en la présence du bon homme, fit approcher le jeune fils: Or ça dit-il, vos Regens de Paris sont grands Latins. Que je voye comme il vous ont appris, puis que vostre Pere vous veult faire Prestre, j'en suis bien aise, mais dites moi un peu en Latin un Prestre: vous le devez bien savoir. Le jeune fils lui respondit *Sacerdos*. Et bien dit le Curé: ce n'est trop mal dit, car il est escrit: *Ecce Sacerdos magnus:* Mais *Prestolus* est bien plus élegant & plus propre: Car vous savez bien qu'un Prestre porte l'estolle. Or ça dites moi en Latin un Chat (le Curé voyoit le Chat au long du feu) l'enfant respond *Catus*, *Felix*, *Murilegus*. Le Curé pour donner a entendre au pere, qu'il sçavoit bien plus, qu'ils ne sçavoient pas à Paris, dit au jeune fils: Mon ami je pense bien que vos Regens vous ont ainsi monstré: Mais il y a bien un meilleur mot:

 c'est

c'est *Mitis*. Car vous sçavez bien, qu'il n'est rien tant, privé qu'un Chat: & même la queüe qui est souëve, quand on la manie, s'appelle *Suavis*. Or ça comment est-ce en Latin du feu? l'enfant respond: *Ignis*. Non, non, dit le Curé, c'est *Gaudium*. Car le feu réjouït. Ne voyez vous pas comme nous sommes ici à nostre aise auprès du feu? Or ça de l'eau, comme s'appelle-elle en Latin? l'enfant lui dit *Aqua*. C'est mieux dit, *Abundantia*, dit le Curé. Car vous savez qu'il n'y à chose plus abondante que l'eau. Or ça un Lict? l'enfant dit *Lectus*. *Lectus?* dit le Curé: Vous ne parlez que le Latin tout vulgaire. Il n'y a enfant qui n'en dit bien autant. N'en savez vous point d'autre? l'enfant respond, *Thorus*. Encores n'y êtes vous pas, dit le Curé. N'en savez vous point d'autre? l'enfant dit *Cubile*. Encore n'y estes vous pas. A la fin quand il n'eut plus rien a

lui

lui dire pour le Latin d'un Lict. Jean je vous le vois dire, dit le Curé, c'est *Requies*, mon ami: pource qu'on y prend son repos. Cependant que le Curé l'interrogeoit ainsi avec ses orça: le bon homme de pere, ne faisoit pas gueres bonne chere: & eust volontiers batu son fils: & pensoit qu'il avoit perdu son argent. Mais le Curé le voyant fasché lui dit, non non compere, il n'a pas mal profité: Je sçai bien qu'on lui a ainsi monstré comme il dit. Il ne respond pas trop mal. Mais il y a Latin & Latin dea: Je sçai des mots de Latin, dont ils n'ouïrent jamais parler à Paris. Envoyez le moi souvent, je lui apprendrai chose qu'il ne sçait pas encores: Et vous verrez que devant qu'il soit trois mois, je l'aurai rendu bien autre qu'il n'est. Le jeune enfant cependant, n'osoit pas repliquer, par ce qu'il estoit craintif & honteux: Mais il n'en pensoit pas moins pourtant. De là

quelques jours, le Curé fit tuer un pourceau gras : & envoya querir à disner le bon homme de pere, pour lui donner des boudins : & lui manda qu'il ne faillist à mener son fils. Ils vindrent & disnerent. Le jeune fils qui avoit bien retenu le Latin que lui avoit enseigné le Curé, & qui avoit déja songé la maniere de le mettre en execution & pratique, s'estant levé de table de bonne heure, va gentiment prendre le chat, & lui ayant attaché un bouchon de paille à la queüe, met le feu dedans la paille avec une allumette, & vous laisse aller ce chat, qui se print à fuir comme s'il eust eu le feu au cul. Le premier lieu où il se fourre, ce fut sous le lict du Curé, là où le feu fut tantost espris. Quand le jeune fils connut, qu'il estoit tems d'adoperer son Latin : il s'en vint vistement au Curé, & lui dit : *Prestole, Mitis habet Gaudium in Suavi : quòd si Abundantia non est, tu amittis tuam Requiem.*

Ce

Ce fut au Curé a courir: voyant le feu déja grand, & par ce moyen, le jeune fils approfita le Latin que lui avoit appris Monsieur le Curé, pour lui apprendre à ne le faire plus infame devant son pere.

D'un Prestre qui ne disoit autre mot, que Jesus, en son Evangile.

EN une Parroisse du Diocese du Mans, laquelle on appelle Saint George, y avoit un Prestre, qui autrefois avoit été marié, & depuis que sa femme fut morte, pour mieux faire son devoir de prier Dieu pour elle, & aussi pour gaigner une Messe, qu'elle avoit ordonné par son testament estre dite en l'Eglise parrochialle, se voulut faire d'Eglise. Et combien qu'il ne sceut du Latin que pour sa provision, encore pas: toutefois il faisoit comme les autres, & venoit à bout de ses Messes, au moins mal qu'il lui estoit

possible. Un jour de bonne feste, vint à S. George un gentil-homme, pour quelque affaire qu'il y avoit, & arriva entre les deux Messes. Et par ce qu'il n'avoit bonnement loisir d'attendre la grand Messe, voulut en faire dire une basse, & commanda à son homme de lui trouver un Prestre, pour la lui dire. Lequel s'adressa à cetui-ci duquel nous parlons, qui estoit prest comme un chandelier. Et combien qu'il ne sceust que ses messes de *Requiem, de nostre Dame, & du Saint Esprit.* Toutesfois il n'en faisoit jamais semblant de rien, de peur de perdre ses six blancs. Il se vest, il commence sa messe, il se depesche de l'Introite, combien qu'il lui cousta assez: l'Epistre encores plus: Mais le gentilhomme n'y prenoit bonnement garde, estant empesché a dire ses heures, jusques à ce que ce vint à l'Evangile, lequel n'estoit pas bien à l'usage du Prestre: car il

il ne l'avoit jamais dit que trois ou quatre fois. Au moyen dequoi, il eſtoit fort empeſché, ſachant bien qu'on eſcoutoit, qui eſtoit cauſe que la crainte lui faiſoit encores plus fourcher la langue. Il diſoit cet Evangile ſi peſamment, & vous y trouvoit tant de mots nouveaux, & longs à appeller, qu'il eſtoit contraint d'en laîſſer la moitié. Et vous diſoit à tous coups *Jeſus*, encores qu'il n'y fuſt point. A la fin il s'en tira à bien grand peine, & acheva ſa meſſe comme il peuſt. Le gentilhomme ayant notté la ſuffiſance de ce bon chapelain, le fit payer de ſa Meſſe, & dit à ſon homme, qu'il le fit venir chez le Curé, pour diſner avec lui, quand la grand Meſſe ſeroit dite. Ce qu'il fit volontiers: Car qui baille ſix blancs à un homme, & lui donne bien à diſner, il lui donne la valeur de cinq ſols à profit de meſnage. En diſnant, le gentilhomme vint à propos de la

Messe, & du jour. Et se print à dire Messire Jean, l'Evangile du jourd'hui estoit fort dévotieux. Il y avoit beaucoup de fois Jesus. Lors Messire Jean, qui estoit un peu regaillardi, tant pour la familiaté du gentilhomme, que pour la bonne chere qu'il avoit faite, lui dit: J'entens déja bien là où *vous* voulez venir, Monsieur, mais je vous dirai Monsieur, il n'y à encores que trois ans que je suis Prêtre, je ne suis pas encores si bien stilé, Monsieur, comme ceux qui l'ont été vingt ou trente ans, Monsieur: l'Evangile du jourd'hui, Monsieur, pour dire verité, je ne l'avois point encores veuë, Monsieur, que trois ou quatre fois: comme il y en a beaucoup d'autres au messel Monsieur: qui sont un peu mal-aisées Monsieur, mais quand je dis la Messe, Monsieur, devant les gens de bien Monsieur, & qu'en l'Evangile il y a de ces mots difficiles a lire Monsieur: je les

lès saute Monsieur, de peur de faire la Messe trop longue Monsieur, mais je dis Jesus au lieu qui vaut mieux Monsieur. Vraiment dit le gentil-homme : Messire Jean vous avez cause d'avoir raison : quand je viendrai ici, je veulx tousjours ouïr vostre Messe : j'en vai boire à vous. Grand merci, dit Messire Jean : *Et ego cum vos.* Prou vous face Monsieur, quand vous aurez affaire de moi Monsieur, je vous servirai aussi bien que Prestre Monsieur de cette parroisse. Et ainsi print congé, gay comme Perrot.

De Maistre Pierre Fai-feu, qui eut des Bottes qui ne lui cousterent rien, & des copieux de la flesche d'Anjou.

N'A pas encores long-tems que regnoit en la ville d'Angiers un bon affieux de chiendaus, nommé maistre Pierre Fai-feu, homme

plein de bons mots & de bonnes inventions, & qui ne faisoit pas grand mal, fors que quelquefois il usoit des tours de Villon: Car pour mettre (comme un homme habile) le bien d'autrui avec le sien, Et vous laisser sans croix ne pile, maistre Pierre le faisoit bien. Et trouvoit fort bon le Proverbe qui dit: *Tous biens sont communs, il n'y a maniere que de les avoir.* Il est vrai qu'il le faisoit si dextrement & d'une si gentille façon, qu'on ne lui en pouvoit savoir mauvais gré: & ne s'en faisoit-on que rire: (en s'en donnant garde pourtant qui pouvoit.) Il seroit long a raconter les bons tours qu'il a faits en sa vie. Mais j'en dirai un, qui n'est pas des pires, afin que vous puissiez juger, que les autres devoient valoir quelque chose. Il se trouva une fois entre toutes, si pressé de partir de la ville d'Angiers, qu'il n'eut pas loisir de prendre des bottes: Comment des bottes?

Il n'eut pas le loisir de faire seller son cheval : car on le suivoit un peu de près. Mais il estoit si accort & si inventif, qu'incontinent qu'il fust à deux jets d'Arc de la ville, trouva façon d'avoir une jument d'un pauvre homme, qui s'en retournoit dessus en son village, lui disant qu'ils s'en alloit par là, & qu'il la laisseroit à sa femme en passant. Et parce qu'il faisoit un peu mauvais tems, il entra en une grange, & en grande diligence fit de belles bottes de foin, toutes neuves, & monte sus sa Jument, & picque, au moins talonne tant, qu'il arriva à la Flesche tout mouillé & tout mal en point : qui n'estoit pas ce qu'il aimoit : dont il se trouvoit tout peneux. Encores pour amender son marché, en passant tout le long de la ville, où il estoit connu, comme un Loup gris & ailleurs avec : Les Copieux (ainsi ont ils été nommez pour leurs gaudisseries) com-

mencerent à le vous railler de bonne sorte : Maître Pierre disoient ils, il seroit bon à cette heure parler à vous : vous estes bien attrempé. L'autre lui disoit : Maître Pierre, ton espée vous chet. L'autre, vous estes monté comme un saint George. Mais par dessus tous, les Cordonniers qui se moquoient de ses bottes. Ha vraiment, disoient-ils, il fera bon tems pour nous, les chevaux mangeront les bottes de leurs maîtres. Mon maître Pierre estoit mené, qu'il ne touchoit de pied en terre. Et d'autant plus volontiers se prenoient à lui, parce qu'il éstoit celui qui gaudissoit les autres. Il print patience, & se sauve en l'hostellerie pour se faire traitter. Quand il fust un petit revenu auprès du feu, il commence a songer, comment il auroit sa revenche de ses Copieux, qui lui avoient ainsi fait la bien venuë. Si lui souvint d'un bon moyen que

le

le tems & la necessité lui presentoient, pour se venger des Cordonniers, en attendant que Dieu lui donnast son recours contre les autres. Ce fust, qu'ayant faute de bottes de cuir, il imagina une invention de se faire botter par les Cordonniers à leurs dépens. Il demanda à l'hoste (comme s'il n'eust gueres bien connu la ville) s'il n'y avoit Cordonniers là auprès, faisant semblant d'estre parti d'Angers en diligence, pour quelque affaire qu'il lui dit, & qu'il n'avoit eu le loisir de se houser, ni esperonner. L'hoste lui respondit, qu'il y avoit des Cordonniers à choisir. Pour Dieu ce dit maître Pierre, envoyez m'en querir un, mon hoste: ce qu'il fit. Il en vient un: lequel de bonne aventure estoit l'un de ceux, qui l'avoient ainsi bien lardé à sa venuë. *Mon ami*, dit maître Pierre, ne me feras-tu pas bien une paire de bonnes bottes pour demain le matin?

tin ? Ouï dea Monſieur, dit le Cordonnier. Mais je les voudrois avoir une heure devant le jour. Monſieur vous les aurez à telle heure & ſi bon matin que vous voudrez. Hé mon ami je t'en prie: dépeche les moi, je te payerai à tes mots. Le Cordonnier lui prend ſa meſure & s'en va. Incontinent qu'il fuſt departi, maître Pierre envoye par un autre valet querir un autre Cordonnier, faiſant ſemblant qu'il n'avoit pas peu accorder avec celui qui eſtoit venu. Le Cordonnier vint, auquel il dit tout ainſi qu'à l'autre, qu'il lui fit venir une paire de bottes pour le lendemain une heure devant le jour, & qu'il ne lui challoit qui couſtaſſent, pourvû, qu'il ne lui faillit point, & qu'elles fuſſent de *bonne Vache de cuir*. Et lui dit la même façon dont il les vouloit, qu'il avoit dit à l'autre. Après lui avoir prins la meſure, le Cordonnier s'en va. Et mes deux Cor-

don-

donniers travaillent toute la nuit environ ces bottes, ne sachant rien l'un de l'autre. Le lendemain matin à heure dite, il envoya querir le premier Cordonnier, qui lui apporta ses bottes. Maître Pierre se fait chausser celle de la jambe droite, qui lui estoit faite comme un gand ou comme de cire, ou comme vous voudrez : Car les bottes ne seroient pas bonnes de cire. Contentez vous qu'elle lui estoit moult bien faite. Mais quand ce vint à chausser celle de la jambe gauche, il fait semblant d'avoir mal à la jambe. Ho mon ami tu me blesses : j'ai cette jambe un petit enflée, d'une humeur qui m'est descenduë dessus : j'avois oublié à te le dire, la botte est trop estroite : mais il y a bon remede. Mon ami va la remettre à l'embouchoir, je l'attendrai plustost une heure. Quand le Cordonnier fut sorti, maître Pierre se deschausse vîtement la botte droi-

droite, & mande querir l'autre Cordonnier. Et cependant fit tenir sa monture toute preste, & conta & paya. Voici venir le second Cordonnier avec les bottes. Maître Pierre se fait chausser celle de la jambe gauche, laquelle se trouva merveilleusement bien faite. Mais à celle de la jambe droite, il fit telle fourbe, comme il avoit fait à l'autre: & renvoye cette botte droite, pour estre eslargie. Incontinent que le Cordonnier s'en fut allé, maître Pierre reprend sa botte de la jambe droite, & monte à cheval sus sa jument. Et va vite, avec ses bottes & des esperons: lesquels il avoit achaptez: car il n'avoit pas loisir de tromper tant de gens à un coup. Et de picquer: Il estoit déja une lieuë loin quand mes deux Cordonniers se trouverent à l'hostellerie avec chacun une botte en la main, qui s'entredemanderent pour qui estoit la botte: Ce dit

l'un,

l'un, pour maître Pierre Fai-feu, qui me l'a faite élargir pource qu'elle le blessoit. Comment dit l'autre, je lui ai élargi cette-ci. Tu te trompes : ce n'est pas pour lui que tu as besoigné. Si est, si est, dit-il: N'ai-je pas parlé à lui? Ne le connois-je pas bien? Tandis qu'ils estoient à ce debat, l'hoste vint, qui leur demande que c'estoit qu'ils attendoient. C'est une botte pour maistre Pierre Fai-feu, que je lui rapporte, dit l'un. Et l'autre en disoit autant. Vous attendrez donc qu'il repasse par ici, dist l'hoste: car il est bien loin s'il va toûjours. Dieu scait si les deux Cordonnïers se trouverent camus. Et que ferons nous de nos bottes, disoient-ils l'un à l'autre. Ils s'adviserent de les joüer à belle condemnade, parce qu'elles estoient toutes deux d'une mesme façon. Et maistre Pierre eschappe de hait, qui estoit un peu mieux en équipage, que le jour de devant.

De

De maistre Arnaud, qui emmena la Hacquenée d'un Italien en Lorraine : & la rendit au bout de neuf mois.

EN Avignon, un tel Averlan, que maistre Pierre Fai-feu (je ne sçai pas s'ils avoient esté ensemble à mesme escole) mais tant y a, qu'ils faisoient d'aussi bons tours l'un comme l'autre: & si ils n'estoient pas loin d'un mesme tems. Cestui-ci s'appelloit maistre Arnaud, lequel mesme usa en Avignon, de la propre pratique d'avoir des bottes, que nous avons dit, (& si n'estoit point si pressé de partir comme maistre Pierre:) mais un jour, voulant faire un voyage en Lorraine, le disoit à tout le monde. Et par ce qu'il ne se tenoit jamais garny de rien, s'assurant en ses inventions, on pensoit qu'il se mocquast. Quand il avoit un manteau, on lui deman-

mandoit où il prendroit des bottes. S'il avoit des bottes, on lui demandoit où il prendroit un chapeau. Et puis de l'argent, qui estoit la clef du mestier. Mais cependant il trouvoit de tout : tellement que pour son voyage de Lorraine, il se trouva prest petit à petit de tout ce qu'il lui falloit, fors qu'il n'avoit point de cheval. Mais se fiant bien que Dieu ne l'oubliroit au besoin, il se tenoit toûjours botté comme un Messager, se pourmenant par ci, par là, faisant semblant de dire adieu à ses amis. Mais il espioit sa proye, qui estoit à avoir un cheval par quelque bonne fortune. Ceux qui le connoissoient, lui disoient en riant : Or ça maistre Arnaud, vous irez en Lorraine quand vous aurez un cheval, vous estes botté pour coucher en cette ville. Et bien, bien, disoit-il, laissez faire : je partirai quand il sera temps. Mon homme pensoit tout au contrai-

traire des gens : Car ce qu'on cuidoit qui lui fust le plus malaisé à recouvrer, il l'estimoit le plus facile. Ce qu'il monstra bien : car quand il vid son appoinct, il s'en vint environ les neuf heures du matin devant le Palais : là où quelques Messieurs estoient entrez le matin pour les affaires de la legation : lesquels sont quasi tous Italiens, qui vont sur une hacquenée ou sur une mule. Principalement les vieilles personnes, car les jeunes s'en peuvent bien passer. Or il y en a toûjours quelqu'une mal gardée : car les lacquais les attachent à quelque boucle contre la muraille, & s'en vont joüer ou yvrogner, en attendant qu'il soit heure de venir querir les maistres. A l'heure susdite, Maistre Arnaud vid là quelques montures, parmi lesquelles y avoit une hacquenée bien jolie, qui lui pleust sur tous les autres, laquelle estoit à un Italien qu'il connoissoit estre bonne per-

personne: Et voyant que le varlet n'y estoit pas, il s'approche de cette Hacquenée: & en la destachant, lui demanda si elle vouloit venir en Lorraine. Cette Hacquenée ne dit mot, & se laisse destacher. Et mon homme qui estoit legiste, print à son profit le Brocard de droit: *Qui tacet, consentire videtur*. Et commença à mener cette Hacquenée par la bride hors de la place du Palais, en tirant sur le pont, *où j'ouy chanter la Belle*. Quand il se vid hors des yeux de ceux, qui la lui avoient vû prendre, il monte habilement dessus, & devant à Villeneufve, qui est hors de la jurisdiction du Pape. Et de là picque le plus droit qu'il peust le chemin de Lorraine, là où il arriva par ses journées à joye & santé: & y demeura huit ou neuf mois, sans envoyer de ses nouvelles à *Messer Juliano*, qui fust bien esbahi à l'issuë du Palais, quand il ne trouva point sa Hacque-

quenée: & encore plus, quand il n'en oyoit point de nouvelles, un jour, deux jours, un mois, deux mois, trois mois. Tellement qu'à la fin il fust contraint d'achapter une mule, car il estoit vieux & mal-aisé de sa personne. Et cependant, maistre Arnaud lui entretenoit sa Hacquenée, & lui faisoit gaigner son avoine. Au bout du terme des femmes grosses, maistre Arnaud ayant depesché ses affaires en Lorraine, s'en retourna en Avignon sus ladite Hacquenée. Et pour faire son entrée en la ville, il espia justement l'heure qu'il estoit quand il la print: en sejournant quelque peu à Villeneufve pour boire un doigt. Sus le poinct de neuf heures, il se trouva devant le Palais, & vint attacher gentiment sa Hacquenée à la propre boucle, là où il l'avoit prise, & s'en va par ville. Et par fortune, *il Magnifico messer* estoit cette matinée au Palais, qui descendit

dit tantost après. Et quand ce fust à monter dessus sa mulle, il jetta l'œil sus cette Hacquenence, qui estoit assez bonne à reconnoistre. Si se pensa en lui-même, qu'elle ressembloit fort à celle qu'il avoit perduë l'année passée, de poil, de taille, & encores au harnois: lequel quidam harnois, maistre Arnaud n'avoit point changé. Vrai est, qu'il n'estoit pas si neuf comme il l'avoit pris: Car il l'avoit fait servir ses trois quartiers. Mais l'Italien ne s'en osoit asseurer du premier coup, veu le long-tems qu'il avoit adire. Il appelle son garçon, qui avoit nom *Torneto: ven qua; vedi questo mi par esser il Cavallo, ch'io perdi l'an passato.* Le varlet regarde cette hacquenée, qui la trouvoit toute telle, excepté qu'elle n'estoit pas en si bon point. Mais il ne savoit bonnement que respondre. Car ils songerent tous deux, qu'elle deust appartenir a quelque autre Monsieur.

Toutesfois, tant plus ils la regardoient, & plus ils trouvoient certain, que c'estoit elle. Et demeurerent là tous deux, jusques à onze heures & plus: là où en raisonnant toûjours ensemble sus cette hacquenée, & voyant que personne ne la prenoit: ils s'asseurerent pour vrai que c'estoit-elle. *Messer Juliano* commanda à *Torneto* de la prendre & de la mener chez lui en l'estable, là où elle se rengea aussi proprement, comme si elle n'en eust jamais bougé. Il la fit ramener le lendemain en la mesme place, pour voir si quelqu'un se la vendiqueroit, mais il ne venoit personne, dont il fust fort esbahy, & pensoit que ce fut quelque esprit qui l'eut ramenée. De là à quelque temps, maistre Arnaud s'addresse à *Messer Juliano*, lequel il trouva monté sus sa hacquenée, & lui dit. Monsieur je suis fort aise de savoir que cette hacquenée soit à vous, car asseu-

rez

rez vous qu'elle est bonne, je l'ai essayée: il y a environ un an, que je la trouvai près du pont du Rosne, qu'elle s'en alloit toute seule, & qu'un garson la vouloit prendre. Mais connoissant à sa façon qu'elle n'estoit pas sienne, je lui ostai, & la gardai un jour ou deux, sans pouvoir savoir à qui elle estoit. Le troisiéme jour, je la menai jusques à Ville-neufve, où j'ouy dire qu'un gentilhomme François la cherchoit, & qu'il lui avoit été dit qu'on l'avoit veuë emmener par un garson sur le chemin de Paris. Le gentilhomme alloit après, & moi sachant cela, je picque après lui, pour la lui rendre: mais je ne le peus jamais attaindre, car il alloit grand train pour attaindre son larron. Et allai tant en cherchant, que je me trouvai en Lorraine. Là où voyant que je n'oyois point de nouvelles de ce gentilhomme je la gardai longtemps. Et à la fin m'en suis revenu

en cette ville, où je l'avois prise, & y ai trouvé par quelqu'un de mes amis, qu'il se souvenoit l'avoir veuë en cette ville : mais ne savoit à qui, sinon que ce fust quelqu'un des Messieurs de la legation. Sachant cela, je l'ai faite mener en place du Palais, afin que celui à qui elle estoit, la peust appercevoir. Et cependant, je m'en estois allé d'ici à Nismes, d'où je suis retourné depuis deux jours. Mais Dieu soit loüé qu'elle a retrouvé son maistre : Car j'en estois en grand peine. L'Italien escouta toute la belle Harangue de maistre Arnaud : & en fin le remercie, en lui disant : *O Valente homo, io vi ringratio : io faceva comto de l'haver persa, ma Iddio ha voluto che sia casca en buona man, si voi avete bisogno di cosa che sia nella Possa mia. Io son tutto vostro.* Messire Arnaud le remercie de son costé, & depuis alla souvent voir l'Italien. Et pensez que ce ne fust pas sans lui

joüer

joüer toûjours quelque tour de ſon meſtier, leſquels je vous raconterois volontiers ſi je les ſavois, pour vous faire plaiſir, mais je vous en dirai d'autres en récompenſe.

Du Conſeiller & de ſon Palefrenier, qui lui rendit ſa Mule vieille, en guiſe d'une jeune.

UN Conſeiller du Palais, avoit gardé une mule vingt cinq ans ou environ: & avoit eu entre autres un Palefrenier, nommé Didier, qui avoit penſé cette Mule dix ou douze ans, & l'ayant aſſez longuement ſervi, lui demanda congé: & avec ſa bonne grace, ſe fit maquignon de chevaux, hantant neantmoins ordinairement en la maiſon de ſon maiſtre, en ſe préſentant a lui faire ſervice, tout ainſi que s'il euſt toûjours été ſon domeſtique. Au bout de quelque temps, le Conſeiller voyant que

sa mule devenoit vieille, il dit à Didier, Viença tu connois bien ma mule, elle m'a merveilleusement bien porté : il me fasche bien qu'elle devienne si vieille, car à grand peine en trouverai-je une telle, mais regarde je te prie m'en trouver quelqu'une. Il ne te faut rien dire, tu sais bien quelle il me la faut. Didier lui dit, Monsieur, j'en ai une en l'estable, qui me semble bien bonne, je la vous baillerai pour quelque temps : si vous la trouvez à vostre gré, nous accorderons bien vous & moi. Sinon je la reprendrai. C'est bien parlé à toi, dit le Conseiller, & suivant cet offre il se fait amener cette mule, & par mesme moyen, il baille la sienne vieille à Didier pour en trouver la deffaite, lequel lui lime incontinent les dents, il la bouchonne, il la vous estrille, il la traitte si bien qu'il sembloit qu'elle fust encores bonne beste. Tandis son maistre se servoit de

celle

celle qu'il lui avoit baillée: mais il ne la trouva pas à ſon plaiſir, & dit à Didier. La mule que tu m'as baillée, ne m'eſt pas bonne: elle eſt par trop fantaſtique, ne veux tu point m'en trouver une autre? Monſieur dit le maquignon, il vient à point: Car depuis deux ou trois jours en ça, j'en ai trouvé une que je cognois de longue main: Ce ſera bien voſtre cas. Et quand vous aurez monté deſſus, ſi elle ne vous eſt bonne, reprochez le moi. Le maquignon lui ameine cette belle mule au frain doré, qu'il faiſoit bon voir. Ce Conſeiller la prend, il monte deſſus, il la trouve traittable au poſſible, il s'en loüoit grandement, s'esbahiſſant comme elle eſtoit ſi bien faite à ſa main, elle venoit au montoir le mieux du monde: Somme, il y trouvoit toutes les complexions de la ſienne premiere, & eſtoit de ſa taille, du même poil. Il appelle ce maquignon. Viença

Didier, où as tu prins cette mulle? Elle ressemble toute faite à celle que que je t'ai baillée, & en a toute la façon. Je vous promets, dit-il Monsieur que quand je la vis du poil de la vostre, & de la taille, il me sembla qu'elle en pouvoit avoir les conditions, ou que bien aisement on les lui *pourroit* apprendre. Et pour cette cause je l'ai achaptée, esperant que vous vous en trouveriez bien. Vraiment, dit le Conseiller, je t'*en* sçai bon gré: mais combien me la vendras-tu? Monsieur, dit-il, vous sçavez que je suis vostre, & tout ce que j'ai. Si c'estoit un autre il ne l'auroit pas pour quarante escus: Je la vous laisserai pour trente. Le Conseiller s'y accorde, & donne trente escus, de ce qui estoit sien & qui ne valoit pas dix'

Des

Des Copieux de la Fleche en Anjou: comme ils furent trompez par Piquet, au moyen d'une Lamproye.

NOus avons ci-dessus parlé des Copieux de la Flèche: lesquels on dit avoir été si terribles gaudisseurs, que jamais homme n'y passoit qui n'eut son lardon: Je ne sçai pas si cela leur dure encores: Je vous dirai d'un grand Seigneur qui entreprint d'y passer sans estre copié, & pensa d'y arriver si tard, & en partir de si bon matin, qu'il n'y auroit personne qui se peust gaudir de lui. Et à la verité, pour son entrée, il mesura tellement son chemin, qu'il estoit toute nuict quand il y arriva. Par quoi estant le monde retiré, il ne trouva homme ne femme qui lui dit pis que son nom. Et quand il fust descendu à l'hostellerie, il fit semblant d'estre un peu mal disposé, & se retira en sa chambre, où il se fit servir par

 ses

ses gens : si bien que la nuict, se passe sans inconvenient. Mais il commanda au soir au maistre d'hostel, que tout le monde fust prest a partir le lendemain deux heures devant Soleil levant. Ce qui fust fait. Et lui mesmes le premier levé : car il n'avoit aucune envie de dormir, de grand desir qu'il avoit de partir sans estre copié. Il monte à cheval sus l'heure que l'Aube commençoit a paroistre, & qu'il n'y avoit encores personne debout par la ville. Il marche jusques aux dernieres maisons de la Flesche, & pensoit bien avoir évité tous les dangers, dont il estoit déja bien fier : mais voici qu'il y avoit une vieille estant accroupie au coin d'une muraille, qui lui vint donner sa copie en lui disant en son villageois. *Matin, matin, de peur des mouches.* Jamais homme ne fust plus marri, d'estre ainsi copié au despourveu, & encores d'une vieille. Et si ç'eust esté un Roi,

Roi, comme on dit que c'estoit: je croi qu'il eust fait mauvais parti à la vieille damnée. Mais la plus saine partie croid qu'il n'estoit pas Roi, encore que ceux de la Fleche se vantent que si. Or quel qu'il fust, il eut son lardon comme les autres. Mais comme on dit en commun Proverbe, *Les mocqueurs sont souvent mocquez.* Ceux de la Fleche en recevoient quelquesfois de bonnes, comme celle que nous avons dit de maistre Pierre Faifeu: & encores leur en fust donné une autre bonne, par un qui s'appelloit Picquet. Ce fust qu'il achapta une Lamproye à Durtal, & la mist en un certain bissac de toille, qu'il portoit derriere soi à l'arçon de sa selle: laquelle Lamproye il attacha fort bien par un des trous d'auprès de la teste, avec une ficelle, tellement qu'elle ne pouvoit eschapper de dedans le bissac: mais il lui fit seulement paroistre la queüe par dehors. Quand

il fust auprès de la Fleche, cette Lamproye qui estoit bien vive, demenoit toûjours la queüe, tant qu'en passant par la ville, les Copieux adviserent, qu'en se demenant, elle paroissoit toûjours un peu d'avantage hors du bissac. Et mes gens de se tenir près, attendans qu'elle deust choir. Et Picquet passoit tout à son aise par la ville, comme s'il n'eust pas eu grand haste, pour toûjours amasser des Copieux d'avantage: lesquels sortoient des maisons, & le suivoient, pour avoir cette Lamproye quand elle tomberoit. D'entre ceux qui sortirent y en eut quatre ou cinq des plus frais, qui s'y attendoient comme à leurs œufs de Pasques, disant l'un à l'autre, *J'en disnerons, j'en disnerons*. Et Picquet ne faisoit pas semblant de les adviser, fors quelquesfois comme si son cheval ne fust pas bien senglé, il regardoit de costé ses laquais, qui le suivoient. Quand il fust hors

de la ville, il commença à picquer un peu plus fort. Et mes Copieux après, cuidant qu'elle ne deust plus demeurer à tomber: car elle paroissoit toute dehors. Il les vous meine un petit quart de lieuë tousjours après cette Lamproye. Mais il y en eut deux, qui se lasserent à trotter, parce qu'ils estoient un peu chargez de cuisine. Les deux autres tindrent bon, & furent bien aises que les deux s'en allassent: & dirent l'un à l'autre: *Tais toi, nous en aurons meilleure part.* Quand Picquet eut connu qu'il n'avoit plus que deux Laquais, lesquels estoient assez dispos de leurs personnes, il commence à picquer un peu plus fort: & encores un peu plus fort. Et mes deux Copieux après: tellement qu'ils le suivirent plus d'une grand demie lieuë, toûjours courans aprés, qui pensoient bien se venger sus la Lamproye. Et Picquet toûjours picquoit: mais cette

Lamproye ne tomboit point: dont ils commencerent à se fascher, joint que Picquet qui en avoit son passe-tems, se prenoit à rire par les fois, si fort qu'ils s'en apperceurent, & virent bien qu'ils en avoient d'une. Toutesfois, l'un d'eux pour faire bonne mine, dit de loin à Picquet: Hau Monsieur, vostre Lamproye vous cherra. Picquet se retourne vers eux, en leur disant: Ha ha, il la vous faut la Lamproye: Venez venez vous l'aurez, elle cherra tantost. Ces gens furent tout camus, & dirent: A tous les diables la Lamproye. Puis quand ils furent de retour, Dieu scait comment ils furent copiez de ceux de la ville, qui entendirent la fourbe; en leur demandant: A quelle sausse ils la vouloient. Ainsi les gaudisseries retournoient quelquesfois sur les gaudisseurs.

De l'Asne umbrageux, qui avoit peur quand on ostoit le bonnet : & de saint Chelaut, & Croisé, qui chaufferent les chausses l'un de l'autre.

PLusieurs ont ouy le nom de messire René du Bellay, dernierement decedé, Evesque du Mans : lequel se tenoit sus son Evesché, studieux des choses de la Nature, & singulierement de l'Agriculture des herbes, & du Jardinage. Il avoit en sa maison de Tonnoye, un haras de Jumens, & prenoit plaisir à avoir des poulains de belle race. Il avoit un maistre d'hostel, qui mettoit peine de lui entretenir ce qu'il aimoit : Et à celui mesme fust donné par quelqu'un de ses amis un Asne par grande singularité, qui estoit si beau & si grand, qu'on l'eust pris à tous coups pour un mulet. Et mesmes en avoit le poil : Avec cela il alloit l'amble aussi

aussi bien qu'un mulet. Pource le maistre d'hostel voyant la bonté de cest asne, bien souvent le bailloit à l'un des Officiers, sus lequel il suivoit aussi bien le train (encores que ledit Seigneur picquast aussi bien, comme pas un des autres.) Et à la fin, ledit asne demeura pour l'un des aumosniers, lequel on appelloit saint Chelaut, (Je ne scai si c'estoit son nom, ou si on lui avoit donné ce soubriquet, ou si c'estoit quelque benefice, qu'il eust eu de son maistre.) Or pource qu'il n'y a chose si excellente qui n'ait quelque imperfection, cet asne, estoit un peu umbrageux (Que dy-je un peu?) J'entens un peu beaucoup. Car au moindre remuement qu'il eut senti faire, il gambadoit, il sautoit. Et qui failloit à se tenir bien, il vous terrassoit son homme. Au moyen dequoi saint Chelaut, qui n'estoit pas des plus habiles escuyers du monde, à tous les coups estoit passé

passé chevalier dessus cet asne. Quand à quelque destour il voyoit une souche couchée le long du chemin, ou quand quelque homme se presentoit à la rencontre & au despourveu, ou quand il tomboit à saint Chelant le breviaire de sa manche: le bruit seul faisoit tressaillir cet asne qui ne cessoit de tempester, qu'il n'eust porté mon aumosnier par terre. Mais sur tout, cest asne se faschoit quand il voyoit qu'on ostoit un bonnet, ou quand on saluoit monsieur du Chelaut. Mais par les chemins, comme telles personnes sont saluez de tout chacun, cet asne au maniement des bonnets faisoit rage. Il couroit à travers pays, comme si le dieu d'Amour l'eust porté: & ne failloit point à vous planter le pauvre saint Chelaut en un fossé, ou en quelque tartre bourdonnoise. De sorte qu'il estoit contraint de demeurer derriere, & n'aller point en trouppe, pour éviter les in-

inconveniens des ſalutations. Et d'avanture s'il rencontroit quelqu'un de connoiſſance par les chemins venant au devant de lui, il luï crioit tout de loin: Monſieur, je vous prie ne me ſaluez point, ne me ſaluez point. Mais bien ſouvent pour avoir paſſetems, on lui attiltroit des ſalueurs, qui lui faiſoient de grandes reverences & barretades, pour voir un peu ceſt Aſne en ſon avertin faire ſes gambades. Quelquefois ſaint Chelaut partoit devant, dont il avoit bien meilleur marché: Premierement, pour éviter le danger ſuſdit; Secondement, pour aller prendre un avantage de buvetes: ſpecialement, les apreſdiſnées, qu'il ne lui falloit point attendre Monſieur, pour dire la Meſſe devant lui. Une fois donc de par Dieu, qu'il eſtoit en plein Eſté, faiſoit grand chaleur ſus l'apreſdiſnée & que Monſieur attendoit le chaut à paſſer: ſaint Chelaut partit devant,

rant, avec un qui estoit soliciteur dudit sieur nommé Croisé. Et parce que la traitte n'estoit pas trop longue, ils arriverent de bonne heure au logis, là où ils se rafreschirent en beuvant, & beurent en se rafreschissant : & en attendant le train à venir, donnerent ordre au soupper. Mais quand ils virent que Monsieur ne venoit point si tost, ils se mirent gentiment à soupper, de ce que bon leur sembla. Et mesmes, voyans que rien ne venoit, ils recommanderent tout à l'hoste, & au cuisinier, qui estoit venu quand & eux (& eux aussi avec le cuisinier. Ils se firent bailler une petite chambre Jacobine, où ils coucherent tres-bien & tres-beau, & commencerent à jouër à la ronfle. Tantost voici Monsieur venir. Et quand ses gens sçeurent que mes deux compagnons estoient couchez, ils les laisserent jusques après soupper, que deux ou trois d'entre-eux,

eux, trouverent façon d'entrer en la chambre où ils dormoient, sans faire bruit. Et les trouverent en leur premier somne. Or il faut noter, que saint Chelaut estoit si maigre, que les os lui perçoient la peau: Mais Croisé faisoit bien autant d'honneur à celui qui le nourrissoit, comme saint Chelaut lui faisoit de deshonneur. Car il estoit si gras & si fafelu, qu'on l'eust fendu d'une arreste. Que firent mes gens? Ils prindrent les chausses des deux dormans, les descouserent par moitié, & les mespartirent l'une d'avec l'autre, rattachant la droite de l'un avec la gauche, & la gauche avec la droite, le plus proprement qu'ils peurent, & les remirent en leur place, & vous laisserent dormir mes deux pelerins, jusques au lendemain qu'il fust jour, & que Monsieur fust prest de monter à cheval. Car il vouloit aller à la fraischeur. Et sur ce poinct l'un des

des pages qui ſavoit toute la trafique (car telles gens ne ſe trouvent jamais loin de toutes bonnes entreprinſes) vint frapper en grand haſte à la porte de la chambre, où ils eſtoient couchez, diſant: Monſieur Croiſé, Monſieur de ſaint Chelaut, voilà Monſieur à cheval, voulez vous pas vous lever? Mes deux gens s'éveillent en ſurſaut. Et de prendre leurs veſtemens bien à la haſte, ſaint Chelaut en eut bien meilleur conte que non pas Monſieur Croiſé. Car lui qui eſtoit maigre, entra dedans les chauſſes de Croiſé, comme les mariez de l'année paſſée. Il ſe chauſſe, il s'habille, & fuſt auſſi toſt preſt qu'un chien auroit ſauté un eſchalier. Il monte à cheval ſus ſon aſne, & devant: Mais Croiſé, qui d'aventure avoit chauſſé la bonne chauſſe la premiere, quand ce vint à celle de ſaint Chelaut, le diable y fuſt: Car elle eſtoit ſi eſtroite, qu'à grand peine y euſt mis

mis le bras. Il tiroit, il tiroit: mais il y fust encor'. Et si ne songeoit point que la chausse ne fust à lui. Car il n'eust jamais pensé en tels affaires: Et puis, il n'estoit pas encor' bien esveillé, comme sont gens replets, & qui ont trop beu au soir. A la fin de force de tirer il esclatta tout: qui fust cause de le resveiller, & de le faire entrer en colere. Que diable est ce-ci? disoit-il. Il regarde à son cas de plus près, & cognut que ce n'estoit pas sa chausse: & n'y peust jamais entrer, sinon qu'il passa toute la jambe & la cuisse par la fendasse qu'il avoit faite: afin au moins que le fessier lui demeurast couvert, en attendant qu'il eust moyen de remedier à son cas, & chausse sa botte de ce costé-là tout à nud sus la jambe, & monte à cheval, galopant après Monsieur, qui estoit déja à une lieuë de là. Et Dieu sçait comment il fut ris de leurs jeux. Car quant ils furent à la disnée,

disnée, là où de fortune il n'y avoit point de ravaudeurs, ni de cousturiers (car c'estoit en une maison de gentilhomme un petit à l'escart) on vid tout à clair le fait comme il estoit passé. Il s'entrerendirent chacun sa chausse, & se mirent à rabille-coustrer, tandis qu'on disnoit, qui fut en deduction de ce qu'ils avoient le soir souppé si bien à leur aise. Ce ne fut pas mauvais pour Monsieur Croisé: car la diette ne lui estoit que bonne. Mais le pauvre saint Chelaut eut mauvais parti: Car il n'avoit pas affaire de cela. Et puis Croisé lui avoit rompu toute sa chausse. Ainsi la mauvaise fortune jamais ne vient qu'elle n'en apporte une, ou deux, ou trois avec elle. Sire, oui oui, *Cela est dedans Marot*. Les uns me conseilloient que je disse que ceci estoit advenu en Hyver, pour mieux faire valoir le conte: Mais estant bien informé, que ce fust

en

en Esté, je n'ai point voulu mentir : Car avec ce qu'un conte froid, n'est pas trouvé si bon, je me damnerois, ou pour le moins, il m'en faudroit faire penitence. Toutesfois il sera permis à ceux, qui le feront apres moi, de dire que ce fust en Hyver, pour enrichir la matiere. Je m'en rapporte à vous. Quand à moi, je passe oultre.

Du Prevost Coquilaire, malade des yeux : auquel les Medecins faisoient accroire qu'il voyoit.

AU mesme païs du Maine, y avoit n'agueres un Lieutenant du Prevost des Mareschaux, qu'on appelloit Coquilaire, homme qui faisoit bien un procès, & qui savoit bien la ruse du Lieutenant Maillard. Or un jour ayant entre ses mains un homme qui avoit fait des maux assez : lequel alleguoit qu'il avoit Tonsure, il le vous laissa refroidir quelque tems en

en la prison : Puis à heure choisie, le fait venir devant soi, & commença a faire le familier avecque lui. Vraiment, dit-il, tel (l'appellant par son nom :) c'est bien raison que soyez renvoyé par devant vostre Evesque. Je ne vous veulx pas faire tort de vostre privilege : ains vous en voudrois advertir, quand vous n'y penseriez pas : Mais je vous conseille que d'ici en avant, vous vous retiriez és lieux où se font les actes d'honneur. Vous estes beau personnage & vaillant : Vous devriez aller servir le Roi, vous vous feriez incontinent connoistre : & seriez pour avoir charge, & pour vous faire grand : non pas vous amuser és villes & par les chemins, & vous mettre en danger de vostre vie, & vous deshonorer à jamais. Incontinent le gallant qui se sentoit loüé, Monsieur, dit-il, je ne suis pas maintenant a cognoistre que c'est du service du Roi : J'estois

bien devant Pavie, quand il fut prins, dessous la charge du Capitaine Lorge. Et depuis me trouvai à la suitte de Monsieur de l'Autrec à Milan, & au Royaume de Naples. Alors Maillard vous lui achevoit son procès, & le vous faisoit pendre haut & court avec sa tonsure, & lui apprenoit que c'estoit de servir le Roi. Coquelaire savoit bien faire cela, & semblables choses, & voyoit assez clair dedans un sac des yeux de l'esprit. Mais des yeux de la teste, il n'y voyoit pas la longueur de quatre doigts. Et ne lui falloit point demander lequel il eust mieulx aimé avoir le nez aussi long que la veuë, ou la veuë aussi longue que le nez. Car il n'y avoit pas beaucoup à dire de l'un à l'autre. Advint qu'un jour l'Evesque du Mans allant visiter par son Diocese, le voulut voir en passant, par-ce qu'il le cognoissoit bon justicier, & que son chemin s'addonnoit

par

par là : il le trouva au lict malade, d'une humeur qui lui estoit tombée sur ses pauvres yeux. Et bien Monsieur le Prevost, dit l'Evesque, Comment vous trouvez vous? Monsieur, dit-il, il y a un mois ou d'avantage que je suis ici. Vous avez toûjours mauvais yeux, dit l'Evesque, Comment en estes vous? Monsieur, dit Coquilaire, j'espere que je m'en porterai mieux: le Medecin m'a dit que je voi. Pensez que c'estoit un fin homme, de se rapporter au Medecin, s'il voyoit ou non. Mais il ne se rapportoit pas si volontiers au dire des prisonniers pour leur fait propre : comme il faisoit au Medecin pour le sien.

Des Finesses & Actes memorables d'un Renard, qui estoit au Bailly de Maine la Juhés.

EN la ville de Maine la Juhés, au bas païs du Maine, c'est és li-

limites de bon païs le Nus, y avoit un Bailly, homme de bonne chere, selon le païs: & qui se delectoit de beaucoup de gentillesses: & avoit en sa maison quelques animaux aprivoisez. Entre lesquels, estoit un Renard, qu'il avoit nourri petit: & lui avoit-on couppé la queüe. Et pource, on l'appelloit le here. Ce Renard estoit fin de pere & de mere. Mais il avoit encor' passé la nature, en conversant avec les hommes: & avoit si bon esprit de Renard, que s'il eust peu parler, il eust monstré à beaucoup de gens, qu'ils n'étoient que bestes. Et certainement il sembloit à sa mine, que quelquesfois il s'efforçast de parler en son plaisant renardois qu'il jargonnoit. Et quand il estoit avec le varlet de la maison, ou avec la chambriere, pource qu'ils le traittoient bien à la cuisine, vous eussiez dit, qu'il les vouloit appeller par leur nom. Il savoit aussi bien

quand

quand Monſieur le Bailly devoit faire un banquet, à voir les gens de la dedans tous empeſchez, & principalement le cuiſinier. Il s'en alloit chez les poulailliers, & ne failloit point à apporter connils, chappons, pigeons, perdris, levraux, ſelon les maiſons. Et les prenoit ſi finement, que jamais il n'eſtoit ſurpris ſur le fait. Et vous fourniſſoit la cuiſine de ſon maiſtre merveilleuſement bien. Toutesfois, il alla & retourna ſi ſouvent en meſfait, qu'il commença a ſe faire cognoiſtre des poullailliers, & des autres à qui il deſroboit les gibbiers, mais pour cela il ne s'en ſoucioit gueres. Car il trouvoit toûjours nouvelles fineſſes, les deſrobant toûjours de plus en plus, tant qu'ils conſpirerent de le tuer. Ce qu'ils n'oſoient pas faire apertement, pour la crainte de ſon maiſtre, qui eſtoit le grand Monſieur de la ville. Mais ſe delibererent chacun de leur part

 de

de le surprendre de nuict. Or mon here, quand il vouloit alloit quester, entroit tantost par le souspirail de la cave, tantost par une fenestre basse, tantost par une lucarne, tantost il attendoit que l'on vint ouvrir la porte sans chandelle, & entroit secrettement comme un Rat. Et s'il avoit des inventions d'entrer, il en avoit bien autant pour sortir avec sa proye. O quantes fois le poullailler parloit de lui pour le tuer, qu'il estoit tout auprès a escouter la conspiration, pensant en soi-mesme, *Tu ne me tiens pas:* On lui tendoit quelque gibier en belle prinse; Et là-dessus, le poulaillier veilloit avec une arbaleste bandée, & le garrot dessus pour le tuer. Mais mon Renard sentoit bien cela, comme si c'eust esté fumée de rosty: & ne s'approchoit jamais tandis qu'on veilloit. Mais l'homme n'eust sçeu si-tost avoir les yeux clos pour sommeiller, que mon

mon here ne crocquast son gibier, & devant. Si on lui tendoit quelques trebuchets ou repoussoirs, il s'en savoit garder, comme si lui-mesme les y eust mis. Tellement qu'ils ne savoient jamais estre si vigilans de le pouvoir attrapper. Et ne trouverent autre expedient, sinon tenir leur gibbier serré en lieu, où le here ne peust attaindre: Encores pour cela, il ne laissoit pas d'en trouver toûjours quelque un en voye: Mais c'estoit peu souvent. Dont il commença a se fascher: partie pour n'avoir plus si grands moyens de faire service au cuisinier: partie aussi qu'il n'en estoit point bien de sa personne, comme il souloit. Et pource, tendant déja sur l'aage, il devient soupçonneux: & lui fut advis qu'on ne tenoit plus de conte de lui. Et peut estre aussi qu'on ne lui faisoit pas tant de caresses que de coustume: car c'est grand pitié que de vieil-

lesse. Et pour ces causes, il commença à devenir meschantement fin: & se print a manger les poulailles de la maison de son maistre. Et quand tout estoit couché, il s'en alloit au jouq & vous prenoit tantost un chappon, tantost une poulle: tant qu'on ne se doutoit point de lui. On pensoit *que* ce fust la Belette, ou la Fouyne: Mais à la fin, comme toutes meschancetez se descouvrent, il y alla tant de fois, qu'une petite fille qui couchoit au buscher pour l'honneur de Dieu, s'en apperceut qui declara tout. Et deslors le grand malheur tomba dessus le here: car il fust rapporté à Monsieur le Bailly, que le here mangeoit les poullailles. Or mon Renard se trouvoit par tout, pour escouter ce qu'on disoit de lui: & avoit de coustume de ne perdre gueres le disner & le soupper de son maistre: pource qu'il lui faisoit bonne chere, & l'aimoit: & lui

lui donnoit toûjours quelque morceau de rosty. Mais depuis qu'il eut entendu qu'il mangeoit les poulles de la maison, il lui changa de visage: tant qu'une fois en disnant, que le here estoit là derriere les gens en Tapinois, Monsieur le Bailly va dire. Que dites vous de mon here, qui mange mes poulles? J'en ferai bien la justice avant qu'il soit trois jours. Le here ayant ouy cela cogneut qu'il ne faisoit plus bon à la ville pour lui. Et n'attendit pas les trois jours à passer, qu'il ne se bannist de lui mesmes, Et s'enfuit aux champs avec les autres Renards. Pensez que ce ne fust pas sans faire la meilleure & derniere main qu'il peust: mais le pauvre here eut bien affaire à s'appointer avec eux. Car du temps qu'il estoit à la ville, il avoit appris à parler bon Cagnesque, & les façons des chiens aussi: & alloit à la Chasse avec eux, & sous

umbre de comperage, trompoit les pauvres Renards ſauvages, & les mettoit en la gueulle des chiens. Dont les Renards ſe ſouvenans, ne le vouloient point recevoir avec eux: & ne s'y fioyent point. Mais il uſa de Rhetorique, & s'excuſa en partie, & en partie auſſi leur demanda pardon. Et puis il leur fit entendre qu'il avoit le moyen de les faire vivre aiſes, comme Rois, d'autant qu'il ſavoit les meilleurs poullailliers du païs, & les heures qu'il y falloit aller. Tant qu'à la fin ils creurent en ſes belles paroles & le firent leur Capitaine. Dont ils ſe trouverent bien pour un temps: Car il les mettoit és bons lieux, où ils trouvoient du butin aſſez, mais le mal fuſt, qui les voulut trop accouſtumer à la vie civile & compagnable, leur faiſant tenir les champs, & vivre à diſcretion, de ſorte que les gens du païs les voyans ainſi par bandes, menoient

les

les chiens après. Et y demeuroit tousjours quelqu'un de mes comperes les Renards. Mais cependant le here, se sauvoit tousjours: car il se tenoit à l'arriere-garde, afin que tandis que les chiens estoient après les premiers, il eust loisir de se sauver. Et mesmes il n'entroit jamais dedans le terrier, sinon en compagnie d'autres Renards. Et quand les chiens estoient dedans, il mordoit ses compagnons, & les contraignoit de sortir: afin que les chiens courussent après, & qu'il se sauvast: Mais le pauvre here ne sçeut si bien faire, qu'il ne fust attaqué à la fin: Car d'autant que les paysans savoient bien, qu'il estoit cause de tous les maux, qui se faisoient là autour, ils ne cherchoient que lui, & n'en vouloient qu'à lui. Tant qu'ils jurerent tous une bonne fois qu'ils l'auroient. Et pour ce faire s'assemblerent toutes les parroisses d'alentour qui deputerent chacune

un marguillier pour aller demander secours aux gentilshommes du païs: les prians que pour la communauté, ils voulussent prester chacun quelques chiens, pour depescher le païs de ce meschant garnement de Renard. A quoi volontiers s'accorderent lesdits gentilshommes: & firent bonne response aux Ambassadeurs. Et mesmes la pluspart d'entre-eux, longtemps avoit qu'ils y cherchoient leur passetemps sans y avoir peu rien faire. Et somme on mit tant de chiens après, qu'il y en eut pour lui & pour ses compaignons. Lesquels il eut beau mordre & harrasser: Car quand ils furent pris encor fallut il qu'il y demeurast quelque bon corps qu'il eust. Il fust empoigné tout en vie, & fust trainé, acculé en un coin de terrier, à force de creuser & de bescher: car les chiens ne le peurent jamais faire sortir hors du terrier, ou fust qu'il leur joüast toûjours quel-

quelque finesse, ou qui est mieulx à croire, qu'il leur parloit en bon Cagnesque, & appointoit à eux: Tellement qu'il y fallut aller par autres moyens. Or le pauvre here fust pris & amené, ou apporté tout vif, en la ville du Mans, où fust fait son procez. Et fust sacrifié publiquement pour les volleries, larrecins, pilleries, concussions, trahisons, deceptions, assassinemens, & autres cas enormes & tortionnaires par lui commis & perpetrez. Et fust executé en grande assemblée. Car tout le monde y accouroit comme au feu: parce qu'il estoit cognu à dix lieuës à la ronde pour le plus mauvais garçon de Renard que la terre porta jamais. Si dit-on pourtant que plusieurs gens de bon esprit le plaignoient, parce qu'il avoit tant fait de belles gentillesses & si dextrement. Et disoient, que c'estoit dommage, qu'il mourut un Renard de si bon entendement. Mais

à la fin, ils ne furent pas les maîtres, quoi qu'ils missent la main aux armes pour lui sauver la vie: Car il fust pendu & estranglé au Chasteau du Maine. Voila comment n'y a finesse ne meschanceté, qui ne soit punie en fin de conte.

De maistre Jean du Pontalais, comment il la bailla bonne au barbier d'estuves qui faisoit le brave.

IL y a bien peu de gens de nostre tems, qui n'ayent oui parler de maistre Jan du Pontalais, duquel la memoire n'est pas encor' vieille, ni des rencontres, brocards & sornettes qu'il faisoit & disoit: ni des beaux jeux qu'il joüoit: ni comment il mit sa bosse contre celle d'un Cardinal, en lui monstrant que deux montaignes s'entrerencontroient bien, en despit du commun dire. Mais pourquoi dy-je cette-là: quand il en faisoit un milion de meilleures? Mais j'en puis

bien

bien dire encor' un ou deux. Il y avoit un Barbier d'estuves, qui estoit fort brave : & ne lui sembloit point qu'il y eust homme dans Paris qui le surpassast en esprit & habileté. Mesmes estant tout nud en ses estuves, pauvre comme frere Croiset, qui disoit la Messe en pourpoint, n'ayant que le rosoüer en la main, disoit à ceux qu'il estuvoit : Voyez vous Monsieur, que c'est que d'esprit. Que pensez vous, que ce soit de moi ? Tel que vous me voyez, je me suis avancé moi-mesmes. Jamais parent ny ami que j'eusse, ne m'ayda de rien. Si j'eusse esté un sot, je ne fusse pas où je suis. Et s'il estoit bien content de sa personne, il vouloit que l'on tint encor' plus grand conte de lui. Ce que cognoissant maistre Jan de Pontalais, en faisoit bien son profit, l'employant à toutes heures à ses farces & jeux, & fournissoit de lui, quand il vouloit : car il lui disoit qu'il

qu'il n'y avoit homme dedans Paris, qui ſçeuſt mieux joüer ſon perſonnage que lui. Et n'ai jamais honneur, diſoit Pontalais, ſinon quand vous eſtes en jeu. Et puis on me demande, qui eſtoit ceſtuilà qui joüoit un tel perſonnage: ô qu'il joüoit bien: Lors je dis voſtre nom à tout le monde, pour vous faire cognoître. Mon ami, vous ſerez tout esbahy, que le Roi vous vouldra voir. Il ne faut qu'une bonne heure. Ne demandez pas ſi mon barbier eſtoit glorieux. Et de fait, il devint ſi fier, qu'homme n'en pouvoit plus jouyr. Et meſmes il dit un jour à maiſtre Jan du Pontalais: Sçavez vous qu'il y a Pontalais: Je n'entens pas que d'ici en avant vous me mettiez à tous les jours. Et ne veulx plus joüer ſi ce n'eſt en quelque belle moralité, où il y ait quelques grands perſonnages: comme Rois, Princes, Seigneurs. Et ſi veux avoir toûjours le plus ap-

apparent lieu qui ſoit. Vrayment, dit maiſtre Jan du Pontalais. Vous avez raiſon, & le meritez: Mais que ne m'en adviſiez vous pluſtoſt? J'ai bien faute d'advis, que je n'y ai penſé de moi-meſmes: mais j'ai bien dequoi vous en contenter d'ici en avant: Car j'ai des plus belles matieres du monde, où je vous ferai tenir la plus belle place de l'eſchauffaut. Et pour commencement, Je vous prie ne faillir Dimanche prochain, que je dois joüer un fort beau myſtere; auquel je fais parler un Roi d'Inde le Majeur: Vous le joüerez: n'eſt-ce pas bien dit? Oui, oui, dit le Barbier, & qui le joüeroit ſi je ne le joüois? Baillez moi ſeulement mon roolle. Pontalais le lui bailla dès le lendemain. Quant ce vint le jour des jeux, mon Barbier ſe repreſenta en ſon troſne avec ſon ſceptre, tenant la meilleure majeſté Royale que fit oncques Barbier. Maiſtre Jan du Ponta-

ta-

talais cependant avoit fait ses aprests, pour la donner bonne à Monsieur le Barbier. Et pource que lui-mesme faisoit volontiers l'entrée des jeux qu'il joüoit, Quand le monde fust amassé, il vint tout le dernier sus l'eschaufaut, & commença à parler tout le premier, & va dire:

Je suis des moindres le Mineur,
Et si n'ai targe ni escu:
Mais le Roi d'Inde le majeur
M'a souvent ratissé le cul.

Et disoit cela de telle grace, qu'il estoit besoin, pour faire entendre la braveté dudit ratisseur. Et si avoit fait son jeu de telle sorte, que le Roi d'Inde ne devoit quasi point parler, seulement tenir bonne mine: afin que si le Barbier se fust despité, que le jeu n'en eust pas moins valu. Et Dieu sçait, s'il n'apprint pas bien á monsieur l'Estuvier à joüer le Roi, & s'il n'eust pas bien voulu estre à chauffer

ſer ſes eſtuves. On dit du meſme Pontalais un conte que d'autres attribuent à un autre, mais quiconque en ſoit l'Auteur, il eſt aſſez joly. C'eſtoit un Monſieur le Curé, lequel un jour de bonne feſte, eſtoit monté en chaire, pour ſermonner, là où il eſtoit fort empeſché à ne dire gueres bien: car quand il ſe trouvoit hors propos (qui eſtoit aſſez ſouvent) il faiſoit des plus belles digreſſions du monde. Et que penſez vous, diſoit-il, que ce ſoit de moi? On en trouve peu qui ſoient dignes de monter en chaire, car encor' qu'ils ſoient ſavans, ſi n'ont-ils pas la maniere de preſcher, mais à moi, Dieu m'a fait la grace d'avoir tous les deux, & ſçai de toutes ſciences, ce qu'il en eſt. Et en portant le doigt au front, il diſoit: Mon ami, ſi tu veux de la Grammaire, il y en a ici dedans: Si tu veux de la Rethorique, il y en a ici dedans: Si tu veux de la Philoſo-

losophie, je n'en crains Docteur, qui soit en la Sorbonne: Et si n'y a que trois ans que je n'y savois rien: Et toutesfois vous voyez comment je presche: mais Dieu espand ses graces à qui il lui plaist. Or est-il, que maistre Jean du Pontalais, qui avoit à joüer cest' après-disnée là quelque chose de bon, & qui cognoissoit assez ce Prescheur pour tel qu'il estoit, faisoit ses monstres par la ville. Et de fortune lui falloit passer par devant l'Eglise où estoit ce Prescheur. Maistre Jean du Pontalais, selon sa coustume, fist sonner le Tabourin au carrefour, qui estoit tout vis à vis de l'Eglise: & le faisoit sonner bien fort & longuement tout expres, pour faire taire ce Prescheur: afin que le monde vint à ses yeux. Mais c'estoit bien au rebours: Car tant plus il faisoit de bruit, & plus le Prescheur crioit haut. Et se battoient maistre Jean du Pontalais

&

& lui : ou lui & Pontalais (pour ne faillir pas) à qui auroit le dernier. Le Prescheur se mit en colere, & va dire tout haut par une autorité de prescher : *Qu'on aille faire taire ce tabourin.* Mais pour cela personne n'y alloit : sinon, s'il sortoit quelqu'un, c'estoit pour aller voir maistre Jean du Pontalais, qui faisoit toûjours battre plus fort son tabourin. Quand le Prescheur veit qu'il ne se taisoit point, & que personne ne lui en venoit rendre response : Vrayment, dit-il, j'irai moi-mesme. Que personne ne se bouge : je reviendrai à cette heure. Quant il fust au carre-four tout eschauffé, il va dire à Pontalais : Hé : Qui vous fait si hardy, de joüer du tabourin tandis que je presche ? Pontalais le regarde, & lui dit : Hé qui vous fait si hardy de prescher tandis que je joüe du tabourin ? Alors le Prescheur, plus fasché que devant, print le cousteau de son Famulus

qui

qui eſtoit auprès de lui, & fit une grande balaffre à ce tabourin, avec le couſteau: & s'en retournoit à l'Egliſe pour achever ſon ſermon. Pontalais print ſon tabourin, & courut après ce Preſcheur & s'en va le coiffer comme d'un chappeau d'Albanois, le lui affublant du coſté qu'il eſtoit rompu. Et lors le Preſcheur, tout en l'eſtat qu'il eſtoit, vouloit remonter en chaire, pour remonſtrer l'injure qui lui avoit eſté faite, & comment la parole de Dieu eſtoit vilipendée. Mais le monde rioit ſi fort, lui voyant ce tabourin ſus la teſte, qu'il ne peuſt avoir audience: & fuſt contraint de ſe retirer, & ſoi taire. Car il lui fuſt remonſtré que ce n'eſtoit pas l'acte d'un ſage homme de ſe prendre à un fol.

De Madame la Fourriere, qui logea le Gentilhomme au large.

IL n'y a pas long tems, qu'il y avoit une Dame de bonne vo-

lon-

lonté, qu'on appelloit la Fourriere : laquelle ſuivoit quelquesfois la cour, qui eſtoit quand ſon mari eſtoit en quartier. Mais le plus du tems elle eſtoit à Paris : car elle s'y trouvoit bien, d'autant que c'eſt le Paradis des femmes : l'Enfer des mules : & le Purgatoire des ſoliciteurs. Un jour elle eſtant audit lieu, à la porte du logis où elle ſe retiroit ; va paſſer un Gentilhomme par là devant, accompagné d'un ſien ami : auquel il dit tout haut, en paſſant auprès de ladite Dame, afin qu'elle l'entendiſt : Par Dieu, dit-il, ſi j'avois une telle monture pour cette nuict, je ferois un grand pays, d'ici à demain matin. La Dame Fourriere, ayant entendu cette parole du Gentilhomme, qu'elle trouvoit à ſon gré, car il eſtoit diſpos, dit à un petit poiſſon d'Avril qu'elle avoit près de ſoi : Va t'en ſuivre ce Gentilhomme que tu vois ainſi habillé, & ne le perds point que

tu ne ſache où il entrera : & fais tant que tu parles à lui, & lui dis, que la Dame, qu'il a tantoſt veuë à la porte d'un tel logis, ſe recommande à ſa bonne grace, & que s'il la veut venir voir à ce ſoir, elle lui donnera la collation entre huit & neuf heures. Le Gentilhomme accepta le meſſage : & renvoyant ſes recommandations, manda à la Dame, qu'il s'y trouveroit à l'heure. Et faut entendre, que les deux logis n'eſtoient pas loin l'un de l'autre. Le Gentilhomme ne faillit pas à l'aſſignation, & trouva Madame la Fourriere qui l'attendoit. Elle le receut gracieuſement, & le feſtoya de confitures. Ils deviſerent enſemble un tems : il ſe fait tard, & cependant la chambriere appreſtoit le lict proprement comme elle ſçavoit faire. Là le Gentilhomme s'alla coucher ſelon l'accord fait entre les parties, & Madame la Fourriere auprès de lui. Le Gen-

tilhomme monta à cheval, & commença à picquer, & puis repicquer. Mais il ne sceut oncq en tout faire que trois courses, depuis le soir jusques au matin, qu'il se leva d'assez bonne heure pour s'en aller: & laissa sa monture en l'estable. Le lendemain, ou quelque peu de jours après, la fourriere qui avoit toûjours quelque commission par la ville, vint rencontrer le Gentilhomme, & le salua en lui disant: Bon jour Monsieur de Deux & Az. Le Gentilhomme s'arresta en la regardant: & lui va dire. Par le corps bieu Madame, si le tablier eust esté bon, j'eusse bien fait ternes. Et ayant sceu le nom d'elle, le jour de devant (car elle estoit femme bien cognue) lui dit: Madame la fourriere, vous me logeastes l'autre nuict bien au large. Il est vrai (dit-elle) Monsieur, mais je ne pensois pas qu'eussiez si petit train.

Du gentilhomme, qui avoit couru la poste, & du coq qui ne pouvoit chevaucher.

UN gentilhomme, grand Seigneur, ayant esté absent de sa maison pour quelque temps, print le loisir de venir voir sa femme, laquelle estoit jeune, belle, & en bon poinct. Et pour y estre plustost, print la poste environ deux journées de sa maison: là où il arriva sus le tard, & lors que sa femme estoit couchée, se met auprès d'elle. Incontinent elle fust esveillée, bien joyeuse d'avoir compagnie, s'attendant qu'elle auroit son petit picotin pour le fin moins: Mais sa joye fust courte. Car Monsieur se trouva si las, & si rompu de la course, que quelque caresse qu'elle lui fit, il ne se peut mettre en devoir: & s'endormit sans lui rien faire: dont il s'excusa vers elle, lui disant: Mamie,

mie, dit-il, le grand amour que je vous porte, m'a fait haster de vous venir voir : & suis venu en poste tout le long du chemin ; vous m'excuserez pour cette fois. La Dame ne trouva pas cela à son gré : car on dit, Qu'il n'est rien, qu'une femme trouve plus mauvais, (& non sans cause) que quand l'homme la met en appetit, sans la contenter. Et a été souvent veu par experience, qu'un amoureux, après avoir long-temps poursuivi une Dame : s'il advient qu'elle prenne quelque soudaine disposition de l'accepter, & que lui se trouve surprins de telle sorte, qu'il soit impuissant, ou par trop grande affection, ou par crainte, ou par quelque autre inconvenient, jamais n'y recouvrera, si ce n'est par grande adventure. Toutesfois la Dame print patience, moitié par force, & moitié par cizeaux : & n'en eut autre chose pour celle nuict. Elle

ſe leva le matin d'auprès Monſieur, & le laiſſa repoſer. Au bout d'une heure ou deux, qu'il ſe voulut lever, en s'habillant, il ſe met à une feneſtre, qui regardoit ſus la baſſe court : & Madame à coſté de lui. Il adviſa un coq, qui muguettoit une poule : puis la laiſſoit : puis refaiſoit ſes careſſes aſſez de fois, mais il ne faiſoit autre choſe. Monſieur qui le regardoit faire, s'en faſcha, & va dire : Voyez ce meſchant Coq qu'il eſt laſche : il y a une heure qu'il eſt à muguetter cette poule, & ne lui peut rien faire : il ne vaut rien qu'on me l'oſte : & qu'on en ait un autre. La Dame lui reſpond : Hé Monſieur pardonnez lui : peut eſtre qu'il a couru la poſte toute la nuict : Monſieur ſe teuſt à cela, & n'en parla plus, ſachant bien que c'eſtoit à lui à qui ces lettres s'addreſſoient.

Du Curé de Brou, & des bons tours qu'il faiſoit en ſon vivant.

LE Curé de Brou, lequel en d'autres endroits a été nommé Curé de Brioſne, a fait tant d'actes memorables en ſa vie, que qui les voudroit mettre par eſcrit, il en feroit une legende plus grande que d'un Lancelot ou d'un Triſtan. Et a été ſi grand bruit de lui, que quand un Curé a fait quelque choſe digne de memoire, on l'attribuë au Curé de Brou. Les Limoſins ont voulu uſurper ſon honneur, pour leur Curé de Pierre Bufferre, mais le Curé de Brou, l'a emporté à plus de voix, & duquel je reciterai ici quelques faits heroïques, laiſſant le reſte pour ceux qui voudront un jour exercer leur ſtile, à les d'eſcrire tout au long. Il faut ſavoir que ledit Curé faiſoit choſes & autres d'un jugement particulier qu'il avoit, &

ne trouvoit pas bon tout ce qui avoit été introduit par ses predecesseurs : comme les *Antiennes*, les *Respons*, *Kyrie*, *Sanctus*, & les *Agnus Dei*. Il les chantoit souvent à sa mode, mais sur tout, ne lui plaisoit point la façon de dire la passion, à la mode qu'on la dit ordinairement par les Eglises, & la chantoit tout au contraire. Car quant nostre Seigneur disoit quelque chose aux Juifs, ou à Pilate: il faisoit parler haut & clair, afin qu'on l'entendist. Et quant c'étoient les Juifs, ou quelque autre : il parloit si bas, qu'à grand peine le pouvoit-on ouyr. Advint qu'une Dame de nom & authorité, tenant son chemin à Chasteau-Dun pour y aller faire ces festes de Pasques, passa par Brou, le jour du Vendredy saint, environ les dix heures de matin : & voulant ouyr le service, s'en alla à l'Eglise, là où estoit le Curé qui le faisoit. Quant ce vint à la

Paf-

Passion, il la dit à sa mode, & vous faisoit retentir l'Eglise, quant il disoit : *Quem quæritis?* Mais quant c'estoit a dire, JESUM NAZARENUM : il parloit le plus bas qu'il pouvoit. Et en cette façon continua sa Passion. Cette Dame qui estoit devotieuse, & pour une femme, bien entenduë en la sainte escriture, & notoit bien les ceremonies Ecclesiastiques, se trouva scandalisée de cette maniere de chanter. Et eust voulu ne s'y point estre trouvée. Elle en voulut parler au Curé, & lui en dire ce qu'il lui en sembloit. Elle l'envoya querir après le service fait, pour venir parler à elle. Quant il fust venu, elle lui dit. Monsieur le Curé, je ne sçai pas où vous avez apprins à officier à un tel jour, qu'il est aujourd'hui, que le peuple doit estre en humilité. Mais à vous ouyr faire le service, il n'y a devotion qui ne se perdist. Comment cela,

Madame? dit le Curé. Comment? dit-elle: Vous avez dit une Passion tout au contraire de bien. Quand nostre Seigneur parle, vous criez comme si vous estiez en une halle: & quant c'est un Cayphe, ou un Pilate, ou les Juifs: vous parlez doux comme une espousée. Est-ce bien dit à vous? Est-ce à vous à estre Curé? Qui vous feroit droit, on vous priveroit de vostre Benefice, & vous feroit-on cognoistre vostre santé. Quand le Curé l'eut bien escoutée. Est-ce cela que me voulez dire? Madame, celui dit-il. Par mon ame, il est bien vrai, ce qu'on dit: c'est qu'il y a beaucoup de gens, qui parlent des choses qu'ils n'entendent pas. Madame, je pense aussi bien savoir mon office qu'un autre: & veulx que tout le monde sache, que Dieu est aussi bien servi en cette Parroisse selon son estat, qu'en lieu où vous puissiez aller, & qui soit d'ici a cent lieuës. Je sai bien que

les

les autres Curez chantent la passion tout autrement : je la chanterois bien comme eux, si je voulois : mais il n'y entendent rien. Car appartient-il à ces coquins Juifs, parler aussi haut que nôtre Seigneur ? non, non, Madame, asseurez vous qu'en ma parroisse je veulx que Dieu soit le maistre : & le sera tant que je vivrai : & fassent les autres en leur parroisse, comme ils entendront. Quant cette bonne Dame eust cogneu l'humeur de l'homme, elle le laissa avec ses opinions bigarrées, & lui dit seulement. Vraiment Monsieur le Curé, vous estes homme d'esprit on le m'avoit bien dit, mais je ne l'eusse pas creu, si je ne l'eusse veu.

Du mesme Curé, & de sa chambriere : & de sa lexive qu'il avoit : & comment il traicta son Evesque, ses Chevaux, & tout son train.

Le dit Curé avoit une chambriere, de l'âge de vingt & cinq

ans, laquelle lui servoit jour & nuict (la pauvre fille!) dont il estoit souvent mis à l'office, & en payoit l'amende. Mais pour cela, son Evesque n'en pouvoit venir à bout. Il lui deffendit une fois d'avoir chambrieres, qu'elles n'eussent cinquante ans pour le moins. Le Curé en print une de vingt ans, & l'autre de trente. L'Evesque voyant bien que c'estoit *Error peior priore*, lui deffendit qu'il n'en eust point du tout. A quoi le Curé fust contraint obéïr, au moins il en fit semblant. Et parce qu'il estoit bon compagnon & de bonne chere, il trouvoit toûjours des moyens assez, pour appaiser son Evesque: lequel mesme passoit par chez lui: (car il lui donnoit de bon vin, & le fournissoit quelquefois de compagnie Françoise.) Un jour l'Evesque lui manda qu'il vouloit aller soupper le lendemain avec lui: mais qu'il ne vouloit que viandes legeres: parce qu'il s'estoit trou-

trouvé mal les jours passez, & que les Medecins les lui avoient ordonnées, pour lui refaire son estomac. Le Curé lui manda, qu'il seroit le bien venu : & incontinent s'en va achapter force courées de veau, & de mouton, & les mit toutes cuire dedans une grande marmitte, deliberé d'en festoyer son Evesque. Or il n'avoit point lors de chambriere, pour la deffence qu'il lui en avoit esté faite. Que fit-il? Tandis que le soupper de son Evesque s'apprestoit, & environ l'heure qu'il savoit que ledit Seigneur devoit venir, il oste ses chausses & ses souliers, & s'en va porter un faix de drappeaux à un endroit qui estoit sur le chemin, par où devoit passer l'Evesque : & se mit en l'eau jusqu'aux genoux, avec une selle, tenant un battoir en la main, & lave ses drapeaux bien & beau : & si faisoit de cul, & de pointe comme une corneille qui abat noix. Voici l'Evesque

venir : ceux de ſon train qui alloient devant, vindrent a deſcouvrir de loin mon Curé de Brou, qui lavoit ſa buée : & en hauſſant le cul monſtroit par fois tout ce qu'il portoit. Ils le monſtrerent à l'Eveſque : Monſieur voulez vous voir le Curé de Brou, qui lave des drapeaux ? l'Eveſque, quand il le vid, il fuſt le plus esbahy du monde : & ne ſavoit s'il en devoit rire, ou s'il s'en devoit faſcher. Il s'approcha de ce Curé, qui batoit tousjours à tour de bras, faiſant ſemblant de ne voir rien. Et viença gentil Curé, que fais tu ici ? Le Curé, comme il fuſt ſurprins, lui dit, Monſieur vous voyez, je lave ma lexive. Tu laves ta lexive ? dit l'Eveſque, es-tu devenu buandier ? eſt-ce l'eſtat d'un Preſtre ? Ha je te ferai boire une pippe d'eau en mes priſons, & t'oſterai ton benefice. Et pourquoi, Monſieur ? dit le Curé : vous m'avez deffendu que je n'euſſe point de chambriere :

il faut bien que je me ſerve moi-meſme, car je n'ai plus de linge blanc. O le meſchant Curé, dit l'Eveſque: va, va, tu en auras une: mais que ſoupperons nous? Monſieur, vous ſoupperez bien, ſi Dieu plaiſt: ne vous ſouciez point: vous aurez des viandes legeres. Quand ce fuſt à ſoupper, le Curé ſervit l'Eveſque: & ne lui preſenta d'entrée que ces courées bouillies. Auquel l'Eveſque dit: Qu'eſt-ce que tu me bailles ici? Tu te mocques de moi. Monſieur, dit-il, vous me mandaſtes hier que je ne vous appreſtaſſes que viande legeres: j'ai eſſayé de toutes ſortes de viandes: mais quand c'a eſté à les appreſter, elles alloient toutes au fonds du pot, fors qu'à la fin j'ai trouvé ces courées, qui ſont demeurées ſus l'eau, ce ſont les plus legeres de toutes. Tu ne valus de ta vie rien, dit l'Eveſque, ni ne vaudras. Tu ſais bien les tours que tu m'as fait. Et bien, bien,

je t'apprendrai à qui tu te dois addresser. Le Curé pourtant avoit fort bien fait apprester le soupper, & de viandes d'autre digestion, lesquelles il fit apporter: & traitta si bien son Evesque, qu'il s'en trouva bien. Après soupper, il fust question de joüer une heure au flux, puis l'Evesque se voulut retirer. Le Curé, qui cognoissoit sa complexion, avoit apresté un petit tendron pour son vin de coucher: & d'autre costé aussi à tous ses gens chacun une commere, car c'estoit leur ordinaire quand ils venoient chez lui. L'Evesque en se couchant, lui dit, va retire-toi Curé: je me contente assez bien de toi pour cette fois. Mais sçais tu qu'il y à? J'ai un palefrenier qui n'est qu'un yvrongne: je veulx que mes chevaux soient bien traittez comme moi-mesmes, prens y bien garde. Le Curé n'oublie pas ce mot, il prend congé de son Evesque jusques au lendemain, &
in-

incontinent envoye par toute sa paroiſſe emprunter force jumens, & en peu de temps il en trouva autant qu'il lui en falloit: leſquelles il va mettre à l'eſtable près des chevaux de l'Eveſque. Et chevaux de hennir, de ruer, de tempeſter euviron ces jumens, c'eſtoit un triomphe de les ouyr. Le Palefrenier qui s'en eſtoit allé eſtriller ſa monture à deux jambes, ſe fiant au Curé de ſes chevaux, entend ce beau tintamarre, qui ſe faiſoit à l'eſtable, & s'y en va le plus ſoudainement qu'il peut pour y donner ordre. Mais ce ne peut jamais eſtre ſi toſt, que l'Eveſque n'en euſt ouï le bruit. Le lendemain matin l'Eveſque voulut ſçavoir qu'avoient eu ſes chevaux toute la nuict, à ſe tourmenter ainſi. Le palefrenier le vouloit faire paſſer pour rien, mais il fallut que l'Eveſque le ſçeuſt: Monſieur, dit le palefrenier, c'eſtoient des jumens qui eſtoient avec les chevaux.

L'E-

L'Evesque songeant bien que c'estoient des tours du Curé, le fit venir, & lui dit mille injures. Malheureux que tu es, te joüeras-tu toûjours de moi? tu m'as gasté mes chevaux, ne te chaille, je te. Mon Curé lui respond: Monsieur, ne me dites vous pas au soir, que vos chevaux fussent traitez comme vous mesme? Je leur ay fait du mieux que j'ay peu. Ils ont eu foin & avoine, ils ont esté en la paille jusques au ventre, il ne leur falloit plus qu'à chacun leur femelle: je la leur ai envoyé querir: vous & vos gens n'en aviez vous pas chacun la vostre? Au diable le meschant Curé, dit l'Evesque, tu m'en donnes de bonnes: Taistoi, nous conterons, & je te payerai des bons traittemens que tu me fais. Mais à la fin il n'y sçeut autre remede, sinon que de s'en aller jusques à une autrefois. Je ne sçai si c'estoit point l'Evesque Milo, lequel avoit des procez un

mil-

million, & disoit que c'estoit son exercice, & prenoit plaisir à les voir multiplier, tout ainsi que les marchands sont aises de voir croistre leurs denrées, & dit-on qu'un jour le Roi les lui vouloit appointer: mais l'Evesque ne prenoit point cela en gré, & n'y voulut point entendre, disant au Roi que qui luy ostoit ses procès, il luy ostoit la vie. Toutesfois à force de remonstrances, & de belles paroles, il y fallut aller de sorte, qu'il consentit à ses appointemens. De mode qu'en moins de rien, lui en furent que vuidez, que accordez, que amortis, deux ou trois cens. Quand l'Evesque vid que ces procès s'en alloient ainsi à neant, il s'en vint au Roi, le suppliant à jointes mains, qu'il ne les lui ostast pas tous, & qu'il lui pleust au moins, lui en laisser une douzaine des plus beaux, & des meilleurs, pour s'esbatre.

Du

Du mesme Curé, & de la Carpe qu'il achapta pour son disner.

POur revenir à nostre Curé de Brou, un Dimanche matin qu'il estoit feste, se promenant au tour de ses courtils, il vid venir un homme qui portoit une belle carpe. Si se pensa que le lendemain estoit jour de poisson, (c'estoient possible les Rogations) il marchanda cette carpe, & la paya. Et parce qu'il estoit seul, il print cette carpe, & l'attacha à l'esguillette de son sayon, & la couvre de sa robbe. En ce poinct s'en va à l'Eglise, où ses paroissiens l'attendoient pour dire la Messe. Quand ce fust à l'offerte, ledit Curé se tourne devers le peuple avec sa platine, pour recevoir les offrandes. La carpe, qui estoit toute vive, demenoit la queüe fois à fois, & faisoit lever l'amict de Monsieur le Curé, dequoy il ne s'appercevoit point;

point ; mais si faisoient bien les femmes, qui s'entre-regardoient, & se cachoient les yeux à doigts entr'ouverts. Elles rioient, elles faisoient mille contenances nouvelles. Et cependant le Curé estoit là à les attendre, mais n'y avoit celle qui osast venir la premiere, car elles pensoient de cette carpe, que ce fust la très-douce chose que Dieu fist croistre. Le Curé & son Assistant avoient beau crier à l'offrande, femmes, qui aura devotion : elles ne venoient point. Quand il vid qu'elles rioient ainsi, & qu'elles faisoient tant de mines : il cogneut bien qu'il y avoit quelque chose : tant qu'à la fin il se va adviser de ceste carpe qui remuoit ainsi la queüe. Ha ha, dit-il, mes paroissiennes, j'estois bien esbahy que c'estoit qui vous faisoit ainsi rire : non, non, ce n'est pas ce que vous pensez, c'est une carpe que j'ai au matin achapté pour demain à disner. Et en disant cela,

la, il rebourſa ſa chaſuble & amiɗ, & ſa robbe, pour leur monſtrer cette carpe : autrement elles ne fuſſent jamais venuës à l'offrande. Il ſe ſoucioit du lendemain le bon Curé, nonobſtant le mot de l'Evangile: *Nolite ſolliciti eſſe de craſtino.* Lequel pourtant l'interpretoit gentiment à ſon advantage. Car quand quelqu'un lui dit: comment Monſieur le Curé ? Dieu vous a deffendu de vous ſoucier du lendemain, & toutesfois vous achatez une carpe pour voſtre proviſion. C'eſt, dit-il, pour accomplir le precepte de l'Evangile. Car quand je ſuis bien pourveu, je ne me ſoucie pas du lendemain. Les uns veulent dire, que ce fuſt un Moine, qui avoit caché un Paſté en ſa manche, eſtant à diſner à certain banquet: mais tout revient à un. On dit encore tout plein d'autres choſes de ce Curé de Brou, qui ne ſont point de mauvaiſe grace : comme entre autres;

celle

celle qui s'ensuit. Un jour de feste solemnelle, & à l'heure du prosne, un quidam lui apporta quelque querimonie pour publier. Le Curé prend ces memoires, & les met en un trou qui estoit près sa chaire : quand ce fust en fin de son presche, il voulut ravoir ces memoires, & met le doigt au trou: mais il les poussoit plus avant, ce que voyant, va dire, mes paroissiens, dit-il, j'avois mis des papiers là dedans, que je ne saurois ravoir, mais j'excommunie tous ceux qui sont en ce trou là. Voila pas un homme d'un bon esprit & de bon sens, assez pour gouverner une Republique?

Du Docteur qui blasmoit les danses: & de la Dame, qui les soustenoit, & des raisons alleguées d'une part & d'autre.

EN la ville du Mans, y avoit n'agueres un Docteur en Theolo-

logie, appellé nostre maistre d'Argentré, qui tenoit la prebende Doctorale; homme de grand savoir, & bonne vie. Et n'estoit point si Docteur, qu'il n'entendist bien la civilité & l'entregent qui le faisoit estre bien venu en toutes compagnies honnestes. Un jour en une assemblée des principaux de la ville, qui avoient souppé ensemble, lui estant du nombre, il y eut d'avanture des danses après soupper, lesquelles il regarda pour un tems, pendant lequel il se print à parler avec une Dame de bien bonne grace, appellée la Baillive de Sillé, femme pour sa vertu, bonne grace & bon esprit, très-bien venuë entre les gens d'honneur, avenante en tout ce qu'elle faisoit, & entre autres choses à baller: là où elle prenoit un grandissime plaisir. Or en devisant de propos & autres, ils commencerent à parler des danses. Sur quoi le Docteur dit, que de tous les actes

actes de recreation, il n'y en avoit point un, qui sentist moins son homme, que la danse. La Baillive lui va dire tout au contraire, qu'elle ne pensoit qu'il y eust chose, qui reveillast mieux l'esprit que les danses: & que la mesure, ni la cadence n'entreroient jamais en la teste d'un lourdaut, lesquelles sont tesmoignage, que la personne est adroite, & mesurée en ses faits & desseins. Il y a mesme, disoit-elle, de jeunes gens qui sont si pesans qu'on auroit plustost apris à un bœuf, à aller la hacquenée, qu'à eux à danser: mais aussi vous voyez quel esprit ils ont. Des danses, il en vient plaisir à ceux qui dansent, & à ceux qui voyent danser. Et si ai opinion, si vous osiez dire la verité, que vous mesmes y prenez grand plaisir à les regarder: car il n'y a gens tant melancoliques soient-ils, qui ne se resiouissent à voir si bien manier le corps, & si allaigrement. Le Docteur l'ayant

l'ayant ouye, laissa un peu reposer les termes de la danse, entretenant neantmoins tousjours cette Dame d'autres propos, qui estoient divers: mais non pas tant esloignez, qu'il n'y peut bien retomber quand il voudroit. Au bout de quelque espace, qu'il lui sembla estre bien à poinct, il va demander à la Dame Baillive: Si vous estiez, dit-il, à une fenestre ou sus une gallerie, & vous veissiez de loin en quelque grande place une douzaine ou deux de personnes, qui s'entretinssent par la main, & qui sautassent, qui virassent d'aller, & de retour, en avant & arriere, ne vous sembleroient-ils pas fols? Oui bien, dit-elle, s'il n'y avoit quelque mesure: je dy encore qu'il y eust mesure, dit-il: pourveu qu'il n'y eust point de tabourin, ni de flute. Je vous confesse, dit-elle, que cela pourroit avoir mauvaise grace. Et donc, dit le Docteur, un morceau de bois percé, & une flute estou-

estoupée de parchemin par les deux bouts, ont-ils tant de puissance, que de vous faire trouver bonne une chose qui de soi sent sa folie? & pourquoi non? dit-elle. Ne savez vous pas quelle puissance est la musique? le son des instrumens entre dedans l'esprit de la personne: & puis l'esprit commande au corps, lequel n'est pour autre chose, que pour monstrer par signes & mouvemens la disposition de l'ame, à joye ou tristesse. Vous savez que les hommes marris font une autre contenance que les hommes gays & contens. D'avantage en tous endroits faut considerer les circonstances: comme vous mesmes preschez tous les jours. Un tabourineur, qui flusteroit tout seul, seroit estimé comme un prescheur, qui se mettroit en chaire, sans assistans. Les danses, sans instrument, ou sans chansons, seroient comme les gens en un lieu d'audience, sans sermonneur. Parquoi vous avez

beau blasmer nos danses: il faudroit nous oster les pieds, & les oreilles: & vous asseure dit-elle, que si j'estois morte, & j'ouysse un violon, je me leverois pour baller. Ceux qui joüent à la paume, se tourmentent bien encor' d'avantage pour courir après une petite plotte de cuir & de bourre: & y vont dit-elle, d'une affection, que quelquefois il semble qu'ils se doivent tuer: & s'ils n'ont point d'instrument de musique. comme les danseurs:& ne laissent pas d'y prendre une merveilleuse recreation. Pensez vous oster les plaisirs du monde? Ce que vous preschez contre les voluptez (si vous vouliez dire vrai,) n'est pas pour les abolir, sinon les deshonnestes. Car vous savez bien, qu'il est impossible que ce monde dure sans plaisir. Mais c'est pour empescher qu'on en prenne trop. Le Docteur vouloit repliquer: mais il fust environné de femmes, qui le misrent à se taire,

crai-

craignant qu'à un besoin elles ne l'eussent pris pour le mener danser. Et Dieu sait, si sçeust bien esté son cas.

De l'Escossois, & sa Femme qui estoit un peu trop habile au maniment.

UN Escossois suivant la Court aspiroit à une place d'Archer de la garde : qui est le plus haut qu'ils desirent estre, quand ils se mettent à servir en France. Car lors ils se disent cousins du Roi d'Escosse. L'Escossois pour parvenir à ce haut estat, avoir fait tout plein de services, pour lesquels entre autres il eust cette faveur d'espouser une fille qui estoit Damoiselle d'une bien grand Dame, laquelle fille estoit d'assez bon âge. Elle n'eut gueres été en mariage, qu'elle ne se souvint des commandemens qu'on donne aux jeunes espousées. Premierement que la nuict elles tiennent leur couvre

chef à deux belles mains, de peur que leur mary les descoiffe: qu'elles serrent les jambes comme un homme qui descend en un puis sans corde: qu'elles soient un peu rebelles, & que pour un coup qu'on leur baille, qu'elles en rendent deux. Cette jeune Damoiselle commença a observer de bonne heure ces beaux & saints enseignemens, l'un après l'autre, jusques à ce qu'elle en fit une leçon: & les pratiqua tous à la fois. Dont l'Escossois ne fut pas trop content, specialement du dernier poinct. Et voyant qu'elle s'en sçavoit aider de si bonne heure, il sembla à ce pauvre homme, qu'elle avoit apris ces tordions d'un autre maistre que de lui. De mode qu'il lui foigna bien gros, en lui disant, Ha: vous culy: & onques puis ne dormoit de bon somme. Et mesme à toutes heures qu'il estoit avec elle, il lui disoit: Ha vous culy: ha vous culy: c'est une putain que culy.

Et

Et s'y fonda bien si fort qu'il ne pouvoit regarder sa femme de bon œil, ni la nuict mesme ne la baisoit point de bon cœur. Elle de son costé se retira petit à petit, & se garda de là en avant, d'estre trop fretillante. Et voyant que cest Escossoit avoit tousjours froid aux pieds, & mal à la teste, & qu'il soignoit tousjours: elle devint toute melancolique & pensive. Dont Madame sa maistresse s'apperçeut: & lui demandoit souvent, qu'avez vous m'amie? Vous estes enceinte! sauf vostre honneur, disoit-elle. Qu'avez vous donc? Il y a quelque chose. Elle la pressa tant, qu'il fallut qu'elle sçeut ce qu'il y avoit, ainsi que les femmes veulent tout sçavoir. Je peux bien dire cela ici: car je sçai bien qu'elles ne liront pas ce passage. Elle lui conta le cas. Quand Madame l'eut entenduë. Hé, n'y a-il que cela dit-elle? Taisez vous, vraiment je parlerai bien à lui. Ce qu'elle fit de

bonne heure, & appella cet Escossois a part: & lui commença à demander comment il se trouvoit avec sa femme. Madame, dit-il, je trouy bien, grand merci vous. Voire-mais vostre femme est toute faschée: que lui avez vous fait? J'aurai pas rien fait, Madame. Je savoi pas, pourquoi fait-il mauvais cher. Je le sai bien moi, dit-elle: car elle m'a tout dit. Savez vous qu'il y a mon ami? Je veux que vous la traitez bien & ne faites plus le fantastique. Estes vous bien si neuf de penser, que les femmes ne doivent avoir leur plaisir, comme les hommes, pensez vous qu'il faille aller à l'escolle pour l'apprendre? Nature l'enseigne assez. Et que pensez vous? que vostre femme ne se doive remuer non plus qu'une souche de bois? Or ça, dit-elle, que je n'en oye jamais parler: & lui faites bonne chere. Mon Escossois se contenta, moitié par force, moitié par amour.

Et

Et incontinent Madame fit ſçavoir à la Damoiſelle ce qu'elle avoit dit à l'Eſcoſſois. Et peut bien eſtre, que la Damoiſelle ſe coula en la garderobe a l'eſcouter, ſans que l'Eſcoſſois en ſceuſt rien. Mais elle ne fiſt pas ſemblant à ſon mary, d'en rien ſçavoir : & faiſoit toûjours de la faſchée le jour & la nuict. Et ne ſe revengeoit plus des coups qu'elle recevoit, juſques à ce qu'une des nuicts, il lui dit la reconfortant, culy culy, Madame le vouly bien, dequoi elle ſe fit un peu prier : mais à la fin elle ſe rapprivoiſa : & l'Eſcoſſois ne fuſt plus ſi faſcheux.

Du Preſtre, & du Maçon qui ſe confeſſoit à lui.

IL y avoit un Preſtre d'un village, qui eſtoit tout fier d'avoir veu un petit plus que ſon Caton. Car il avoit leu *Sintaxis* & ſon *Fauſte precor gelida*. Et pour cela il s'en faiſoit croire, & parloit d'une bra-

veté grande, uſant des mots qui rempliſſoient la bouche : afin de ſe faire eſtimer un grand Docteur. Et meſmes en confeſſant il avoit des termes qui eſtonnoient les pauvres gens. Un jour il confeſſoit un pauvre homme manouvrier auquel il demandoit, or ça, mon ami, es-tu point ambitieux? le pauvre homme diſoit que non : penſant bien que ce mot là appartenoit aux grands Seigneurs, & quaſi ſe repentoit d'eſtre venu à confeſſe à ce Preſtre : lequel il avoit ouy dire qu'il eſtoit ſi grand Clerc, & qu'il parloit ſi hautement, qu'on n'y entendoit rien, ce qu'il cogneut à ce mot ambitieux : car encores qu'il l'eut poſſible ouy dire autresfois, ſi eſt-ce qu'il ne ſçavoit pas que c'eſtoit. Le Preſtre en après lui va demander : Es-tu point fornicateur? nenny. Es-tu point glouton? nenny. Es-tu point ſuperbe? il lui diſoit tousjours nenny. Es-tu point iracond? encore moins. Ce Pre-

Prestre voyant qu'il lui respondoit tousjours nenny, estoit tout admirabond. Es-tu point concupiscent? nenny. Et qu'es-tu donc? dit le Prestre. Je suis, dit-il, 'maçon voici ma truelle. Il y en eut un autre qui respondit de mesme, à son confesseur, mais il sembloit estre un peu plus affetté. C'estoit un Berger, auquel le Prestre demandoit: or ça, mon ami, avez vous bien gardé les commandemens de Dieu? nenny disoit le Berger: c'est mal fait, disoit le Prestre. Et les commandemens de l'Eglise? nenny. Lors dit le Prestre, qu'avez vous donc gardé? Je n'ai gardé que mes brebis, dit le Berger. Il y en a un autre, qui est vieil comme un pot à plume: mais il ne peut estre qu'il ne soit nouveau à quelqu'un. C'estoit un, lequel après qu'il eut bien conté tout son affaire, le Prestre lui demanda. Et bien mon ami, qu'avez vous encore sus vostre conscience? Il respond

 qu'il

qu'il n'y avoit plus rien, fors qu'il lui souvenoit d'avoir desrobbé un licol. Et bien mon ami, dit le Prestre : d'avoir desrobé un licol n'est pas grand chose, vous en pourrez aisément faire satisfaction: voire mais, dit l'autre, il y avoit une Jument au bout. Ha, ha, dit le Prestre, c'est autre chose. Il y a bien difference d'une jument à un licol. Il vous faut rendre la Jument, & puis la premiere fois que vous reviendrez à confesse à moi, je vous absoudrai du licol.

Du Gentilhomme qui crioit la nuict après ses oiseaux, & du Chartier qui foüettoit ses Chevaux.

IL y a une maniere de gens, qui ont des humeurs coleriques ou melancoliques, ou flegmatiques, il faut bien que ce soit l'une de ces trois: car l'humeur sanguine est tousjours bonne (ce dit-on) dont la fumée monte au cerveau, qui les

les rend fantaſtiques, lunatiques, erratiques, phanatiques, ſchiſmatiques, & tous les attiques, qu'on ſauroit dire, auſquels ou ne trouve remede, pour purgation qu'on leur puiſſe donner. Pource, ayant deſir de ſecourir ces pauvres gens, & de faire plaiſir à leurs femmes, parens, an ys, bien-faicteurs, & tous ceux & celles qu'il appartient: j'enſeignerai ici par un bref exemple advenu, comme ils feront quand ils auront quelqu'un ainſi mal traitté, principalement des reſveries nocturnes: car c'eſt un grand inconvenient de ne repoſer ne jour, ne nuict. Il y avoit un gentilhomme au païs de Provence, homme de bon aage, & aſſez riche & de recreation. Entre autres il aimoit fort la chaſſe, & y prenoit ſi grand plaiſir le jour, que la nuict il ſe levoit en dormant: il ſe prenoit a crier ni plus, ni moins que le jour, dont il eſtoit fort deſplai-

 ſant,

ſant, & ſes amis auſſi : Car il ne laiſſoit repoſer perſonne qui fuſt en la maiſon. Et reſveilloit ſouvent ſes voiſins, tant il crioit haut & longtemps après ſes oiſeaux. Si eſtoit-il fort cogneu, tant à cauſe de ſa gentilleſſe, que pour cette imperfection faſcheuſe, pour laquelle l'appelloit-on l'Oiſeleur. Un jour en ſuivant ſes oiſeaux, il ſe trouva en un lieu eſcarté, ou la nuict le ſurprint qu'il ne ſavoit ou ſe retirer, fors qu'il tourna & vira tant par les bois & montaignes, qu'il vint arriver tout tard en une maiſon, eſtant ſur le grand chemin toute ſeule, là où l'hoſte logeoit quelquesfois les gens de pied qui eſtoient la nuict, parce qu'il n'y avoit point d'autre logis qui fuſt près. Et quand il arrîva, l'Hoſte eſtoit couché, lequel il fit lever, lui priant de lui donner le couvert pour cette nuict, parce qu'il faiſoit froid, & mauvais temps. L'Hoſte le laiſſe entrer, & met ſon che-

cheval à l'estable aux vaches : lui monstrant un lict * au Sau : car il n'y avoit point de chambre haute. Or y avoit leans un chartier voiturier, qui venoit de la foire de Pesenas, lequel estoit couché en un autre lict tout auprès : lequel s'esveilla à la venuë du gentilhomme, dont il lui fascha fort : car il estoit las, & n'y avoit gueres qu'il commençoit â dormir. Et puis telles gens, de leur nature ne sont gracieux, que bien à poinct. Au resveil ainsi soudain, il dit à ce gentilhomme : Qui diable vous amene si tard ? Ce gentilhomme estant seul & en lieu incogneu, parloit le plus doucement qu'il pouvoit : Mon ami, dit-il, je me suis ici trainé en suivant un de mes oiseaux, endurez que je demeure ici à couvert, attendant qu'il soit jour. Ce chartier s'esveilla un peu mieux, & regardant ce gentilhomme vint à le recognoistre : car il l'avoit assez veu de fois en Aix en

* *à terre.*

Provence : & avoit assez souvent ouy dire, quel coucheur c'estoit. Le gentilhomme ne le cognoissoit point, mais en se deshabillant, lui dit : Mon ami, je vous prie ne vous faschez point de moi pour cette nuict : j'ai une coustume de crier la nuict après mes oiseaux : car j'aime la chasse, & m'est advis toute la nuict, que je suis après. Hò, hò, dit le chartier, en jurant : Par le corps bieu, il m'en prend ainsi comme à vous, car toute la nuict il me semble, que je suis par les champs fort empesché à crier & à toucher mes chevaux, & ne m'en puis garder. Bien, dit le gentilhomme, une nuict est bien tost passée, nous supporterons l'un l'autre. Il se couche : mais il ne fust gueres avant en son premier somne, qu'il ne se levast de plain saut, & commença à crier par la place, volà, volà, volà. Et à ce cry, mon chartier s'esveille, qui vous prend son foüet, qu'il avoit au-

auprès de lui, & le vous meine à tort & travers, à la part où il sentoit mon gentilhomme, en disant: Dia, dia, houih, hau, dia. Il vous sengle le pauvre gentilhomme, il ne faut pas demander comment: lequel se resveilla de belle heure aux coups de foüet, & changea bien de langage. Car au lieu de crier volà, il commença à crier à l'aide, & au meurtre: mais le chartier, foüettoit tousjours, jusques à tant que le pauvre gentilhomme fust contraint se jetter sous la table, sans plus dire mot, en attendant que le chartier eust passé sa fureur: lequel quand il vid que le gentilhomme s'estoit sauvé, se remit au lict, & fit semblant de ronfler. L'hoste se leve, qui allume du feu, & trouve ce gentilhomme caché sous le banc: & estoit si petit qu'on l'eust bien mis dans une bouteille d'un double: & avoit les jambes toutes fangées, & toute sa personne blessée de

coups

coups de foüet, lesquels certainement firent grand miracle: car oncques-puis ne lui advint de crier en dormant, dont s'esbahirent depuis ceux qui le cognoissoyent, mais il leur conta ce qui luy estoit advenu. Jamais homme ne fust plus tenu à autre que le gentilhomme au chartier, de l'avoir ainsi guary d'un tel mal comme celui-là: comme on dit qu'autresfois ont esté guaris les malades de saint Jean. Et aux chevaux retifs, on dit qu'il ne faut que leur pendre un chat à la queuë, qui les egratignera tant par derriere, qu'il faudra qu'ils aillent de par Dieu, ou de par l'autre: & perdront la restiveté, en le continuant trois cent soixante & dix sept fois & demie, & la moitié d'un tiers. Car dix sept sols, un onzain, & vingt cinq sols moins un trezain, que vallent-ils?

De

De la vefve, qui avoit une requeste à presenter, & la bailla au Conseiller laid pour la rapporter.

UNe femme vefve avoit un procès à Paris, là où elle estoit allée pour le solliciter : en quoy elle faisoit grande diligence, combien qu'elle n'entendist gueres ses affaires, mais se fiant que Messieurs de Parlement auroient esgard à sa vieillesse, à son vefvage, & à son bon droit. Un matin trois heures devant le jour, plustost que de coustume, elle n'entra pas en son jardin pour cueillir la violette, mais elle print sa requeste en sa main, en laquelle estoit question de certains excez faits en la personne de son feu mari : elle va au Palais, à l'entrée de Messieurs, & s'addressa au premier Conseiller qu'elle vid venir, & lui presenta sa requeste pour la rapporter. Le Conseiller la print, & la lui

lui baillant, la femme lui fait ses plaintes pour lui donner bien à entendre son cas. Quand le Conseiller, qui d'adventure estoit des Ecclesiastiques, oit parler de crimes, il dit à la bonne femme: M'amie, ce n'est pas à moi à rapporter vostre requeste: il faut que ce soit un Conseiller laic qui la rapporte. La bonne femme ne sçachant que vouloit dire un Conseiller laic, entendit que ce deust estre un Conseiller laid: parce qu'elle vid que cestui d'aventure estoit beau personnage & de belle taille. Elle vous commence à vous regarder de près ses Conseillers, qui entroient pour voir s'ils seroient beaux ou laids: en quoi elle estoit fort empeschée. A la fin en voici venir un qui n'estoit pas des plus beaux hommes du monde, au moins au gré de la bonne femme, parce (peut estre) qu'il portoit une grand' barbe, & estoit toudu. La bonne femme pensa bien avoir trou-

trouvé ſon homme, & lui dit: Monſieur, on m'a dit qu'il faut que ce ſoit un Conſeiller bien laid, qui rapporte ma requeſte: j'ai bien regardé tous ceux qui ſont entrez, mais je n'en ai point trouvé de plus laid que vous, s'il vous plaiſt, vous la rapporterez. Le Conſeiller, qui entendit bien ce qu'elle vouloit dire, trouva bonne la ſimplicité d'elle, & print ſa requeſte, & en la rapportant ne faillit pas à en faire le conte à ceux de ſa chambre, leſquels expedirent la bonne femme.

De la jeune fille qui ne vouloit point d'un mari: pource qu'il avoit mangé le doz de ſa premiere femme.

A propos de l'ambiguité des mots, qui giſt en la prolation, les François prononçent aſſez doucement: & la pluſpart de leurs parolles, on n'entend point la dernie-

niere lettre. Dont bien souvent les mots se prendroient les uns pour les autres : si ce n'estoit qu'ils s'entendent par la signification des autres, qui sont parmy. Il y avoit en la ville de Lyon une jeune fille, qu'on vouloit marier à un homme, qui avoit eu une autre femme laquelle lui estoit morte, à l'aide de Dieu, depuis un an ou deux : Cest homme avoit le bruit de n'estre gueres bon mesnager: car il avoit vendu & despendu le bien de sa premiere femme. Quant il fust question de parler de ce mariage, la jeune fille s'y trouve en cachette derriere quelque porte, pour ouïr ce qu'on diroit. Ils parlent de cest homme en diverses sortes, & y en eut un entre autres, qui vint dire : Je ne serois pas d'advis qu'on la lui baillast : c'est un homme de mauvais gouvernement: il a mangé le dot de sa premiere femme. Ceste jeune fille ouit ceste parole, qu'elle n'entendoit

doit point telle, que l'autre l'entendoit : car elle estoit jeune, & n'avoit encores ouy dire ce mot de dot : lequel ils disent en certains endroits de ce Royaume : & principalement en Lyonnois, pour le doüaire, & pensoit qu'on eust dit, que cest homme eust mangé le dos, ou l'eschine de sa femme. La fille bien marrie (qui va faire une mauvaise chere devant sa mere) & lui dit franchement qu'elle ne vouloit du mari, qu'on lui vouloit donner. Sa mere lui demande, Hé ! pourquoy ne le voulez vous m'amie? Elle respond : ma mere, c'est le plus mauvais homme du monde, il avoit une femme qu'il a fait mourir : il lui a mangé le dos, dont il fust bien ris, quant on sceut là où elle prenoit : mais elle n'avoit pas du tout tort, de n'en vouloir : car combien qu'un homme ne soit pas si affamé de manger le dos d'une femme, comme s'il luy mangeoit le dot : si est-ce qu'ils ne

ne vallent gueres ne l'un, ne l'autre pour elles.

Du Bastard d'un grand Seigneur, qui se laissoit pendre à credit, & se faschoit qu'on le sauvast.

LE Bastard d'un grand Seigneur, ou pour le moins, fils putatif, qui n'estoit sage que de bonne sorte, encores-pas. Il lui sembloit que tout chacun lui devoit faire autant d'honneur, qu'à un Prince: parce qu'il estoit Bastard de si grand' Maison: & lui estoit advis encores que tout le monde estoït tenu de sçavoir sa qualité, son lieu & son nom: dequoy il ne donnoit pas grande occasion aux gens: car le plus souvent il s'en alloit vagant par le païs, avec un equipage de peu de valeur: & se mettoit en toutes compagnies, bonnes ou mauvaises, tout lui estoit un. Il joüoit ses chevaux quand il estoit remonté, & ses acou-

coustremens lors qu'il estoit es hostelleries : & maintesfois alloit à beau pied sans lance. Un jour qu'il estoit demeuré, en fort mauvais ordre, il passoit par le païs de Rouergue, s'en revenant vers la France pour se remonter, & se trouve à passer par un bois, où quelques voleurs tout freschement avoient tué un homme. Le Prevost poursuivant les brigans vint rencontrer ce Bastard, habillé en soldat : auquel il demanda, d'où il venoit. Le Bastard ne lui respond autre chose, sinon : Qu'en avez vous affaire d'où je viens ? Si ay dea, j'en ay affaire, dit le Prevost : Estes vous point de ceux qui ont tué cest homme ? Quel homme ? dit-il. Il ne le faut point demander, quel homme, dit le Prevost : Je vous prendrois bien pour en sçavoir quelques nouvelles, respond-il : qu'en voulez-vous dire ? Le Prevost le print au mot & au collet (qui estoit bien pis) & le fait

fait mener. En allant tousjours, ce Baſtard diſoit : Ha, ha, vous vous prenez donc à moi Monſieur le Prevoſt ? je vous auray laiſſé faire. Le Prevoſt penſant qu'il le menaçaſt de ſes compagnons, ſe tint ſur ſa garde & le meine droit au premier village, là où il lui fait ſommairement ſon procez, mais en lui demandant qu'il eſtoit, & comme il s'appelloit. Il ne reſpond autre choſe : On le vous apprendra qui je ſuis : Ha, ha ! vous pendez les gens. Sur ſes menaces, le Prevoſt le condamne par ſa confeſſion meſme : & le fait très-bien monter à l'eſchelle. Ce Baſtard ſe laiſſoit faire, & ne dit jamais autre choſe, ſinon : Par le corps bieu, Monſieur le Prevoſt, vous ne pendiſtes jamais homme, qui vous couſtaſt ſi cher. Ha, ha, vous eſtes un pendeur de gens. Quant il fuſt au haut de l'eſchelle, il y eut par fortune (ainſi que tant de peuple ſe trouvent à telles executions)

tions) un Rouergois, qui avoit autresfois esté à la Court, lequel cognoissoit bien ce bastard, pour l'avoir veu assez de fois en Cour & en autres lieux: Il le recogneut incontinent, & encores s'approche plus près de l'eschelle, pour ne faillir point, & plus cogneut-il que c'estoit lui. Monsieur le Prevost, dit-il, tout haut, que voulez vous faire? c'est un tel. Regardez bien que c'est que vous ferez. Le bastard entend ce Rouergois, dit. Mot, mot, de par le diable, laissez lui faire, pour lui apprendre à pendre les gens. Le Prevost quand il l'eust ouy nommer, le fit promptement descendre, auquel le bastard dit encores. Ha, vous me vouliez faire pendre, on vous en eust fait souvenir, par Dieu, Monsieur le Prevost. Mais que ne laissois-tu faire, dit-il, au Rouergois, en se faschant. Pensez le grand sens dont il estoit plein de se laisser pendre, & qu'il en eust été bien

M ven-

vengé. Mais qui croira que cela fust fils d'un grand Seigneur? mesme un gentilhomme? Le pauvre homme ne sembloit pas à celui que le Roi vouloit envoyer par devers le Roi d'Angleterre, qui estoit pour lors bien mauvais François, lequel gentilhomme respondit au Roi: Sire, dit-il, je vous dois & ma vie & mes biens: & ne ferai jamais difficulté de les exposer, pour vostre service & obéïssance, mais si vous m'envoyez en Angleterre en ce temps ici, je n'en retournerai jamais, c'est aller à la boucherie, & pour un affaire, qui n'est point si fort contraint, qu'il ne se puisse bien differer à un autre temps, que le Roi d'Angleterre aura passé sa colere. Car maintenant qu'il est animé, il me fera trancher la teste. Foi de gentilhomme dit le Roi, s'il l'avoit fait, il m'en cousteroit trente mille pour la vostre, avant que je n'en eusse la vengeance. Voire mais, dit le gen-

gentilhomme: de toutes ces testes, y en auroit-il une qui me fust bonne? C'est un pauvre reconfort à un homme, que sa mort sera bien vengée. Vrai-est, que aux executions vertueuses, l'homme de bien, y va la teste baissée, sans autre circonstances, que pour le respect de son honneur, & pour le service de la republique.

Du Sieur de Rachaut, qui alloit tirer du vin, & comme le fausset lui eschappa dedans la pinte.

EN la ville de Poitiers, y avoit un gentilhomme, de bien riche maison, & de bon cœur: mais il avoit un grandissime deffaut naturel, qui estoit de la langue: car il n'eust sceu dire trois mots sans begueyer, & encore demeuroit-il une heure à les dire, & à la fin il ne se pouvoit faire entendre. Mais il troussoit bien gentiment la parole premiere qu'il disoit, com-

me un ſang Dieu, & une mort Dieu quand il eſtoit en ſa colere : qui eſt ſigne qu'un tel vice ne provient que d'une humeur colerique, abondante extremément en l'homme, laquelle l'empeſche de moderer ſa parole. Je devrois payer l'amende pour m'apprendre a philoſopher. Donc ſon pere le voyant ainſi vitié, le recommanda dés ſa petiteſſe au vicaire de S. Didier, qui le faiſoit pſalmodier à l'Egliſe, chanter des leçons, de matines, vigilles, & Benedicamus, pour lui façonner ſa langue : là où pourtant il ne profita, ſinon que quand il chantoit, il prononçoit aſſez diſtinctement, quant à ſon langage quotidien : car en parlant, il retint tousjours cette imperfection. Il fuſt marié à une Damoiſelle de bonne maiſon, vertueuſe & ſage qui le ſavoit bien gouverner. Un jour qu'il eſtoit l'une des quatre bonnes feſtes, ainſi que tout le monde eſtoit empeſché aux devotions,

tions, ce bon gentilhomme ayant fait les siennes, s'en vint à la maison avec un sien varlet, pour desjeuner de quelque pasté de venaison, que Madamoiselle avoit fait. Mais quand ce fust à bien faire, il se trouva qu'elle emportoit la clef, qui lui fascha fort: car il n'y avoit ordre d'empescher les devotions de la Damoiselle, & de la faire venir de l'Eglise pour un pasté. Mais ayant appetit, il envoya son homme, deçà, delà, querir quelque chose pour desjeuner. Toutesfois, quand il avoit de l'un, il lui falloit de l'autre, beurre pour fricasser: un œuf, pour faire la sausse: oignons, vinaigre, moustarde. Ils estoient tous deux bien empeschez en l'absence des femmes qui entendent cela, principalement és maisons mesnageres: lesquelles, non pas les maisons, mais les femmes, n'estoient pas pour venir de l'Eglise, que la grand Messe ne fust achevée. Mon gen-

tilhomme eſtant impatient de faire un meſtier, qu'il n'entendoit pas, & voyant que ſon varlet ne faiſoit pas bien à ſon appetit, le vous chaſſe de la maiſon, & l'envoye au diable. Quand il ſe vid ainſi deſtitué d'aide, il ſe trouva bien esbâhy; toutesfois ſi ne voulut-il perdre ſon desjeuner, lequel étoit preſt, que de bond, que de volée; excepté que le mot de l'Evangile eſtoit en païs *Vinum non habent.* Que fit-il? il n'avoit pas la clef de la cave, mais il ſe prend à belle ſerrure de Dieu, & la rompt très-bien à coups de marteau, & de ce qu'il trouva: & prend un pot, & s'en va tirer du vin: mais il s'entendoit moins qu'à fricaſſer: car premierement il oublia à porter de la chandelle, ſecondement il ne ſavoit de quel tonneau il devoit tirer: toutesfois il taſtonna tant par cette cave environ ces tonneaux, qu'il en trouva un, qui avoit un fauſſet. Et mon homme environ: mais

mais il ne se print garde, que le fausset lui eschappa dedans le pot: le voila puny à toutes rigueurs, car le vaisseau estoit si estroit qu'il n'y pouvoit mettre la main, & peut estre, que le fausset estoit tombé en terre. O pauvre homme, que feras-tu? Il n'eut rien plus prest que de mettre le doigt au devant du pertuis du tonneau: car il ne vouloit pas laisser gaster son vin: & demeura là tout un temps: mais cependant: * o tapet ben dopé: il grinsoit les dents, il ronfloit, il petilloit, il juroit à toutes restes: il maugreoit Colin Brenot, & ses quitances. A la fin tandis qu'il prenoit si bonne patience en enrageant: voicy venir Madamoiselle de l'Eglise, qui trouva les huis ouvers, entre autres celui de la cave, & la serrure & crampons par terre: elle se douta bien incontinent, que Monsieur de Rachaut avoit fait ce terrible mesnage.

* *En poitevin: il frapoit du pié.*

Aussi-tost elle l'entendit par le souspiral de la cave, qui disoit ses Kyrielles : auquel elle se print à dire. Hé Monsieur, que faites vous là bas? Monsieur de Rachaut. Il lui respondoit en un langage jurois, tantost en beguois, tantost en tous deux : & s'il estoit en peine, si estoit elle aussi : car elle n'osoit pas descendre en la cave, à cause qu'elle estoit en ses beaux drappeaux : & puis n'entendant point ce qu'il disoit, ne songeoit jamais qu'il fust ainsi engagé. A la parfin, voyant qu'il ne venoit point, elle pensa qu'il devoit avoir quelque chose, & s'advisa pour le faire parler, de lui dire : chantez Monsieur de Rachaut, chantez. Mon homme encore qu'il n'en eust pas envie, aima mieux pourtant le faire, que demeurer tousjours là. Si se print à chanter le grand *Maledicamus* en haute note. Et ça de par le diable, ça, dit-il, le doigt, s'il est en la pin-

te. Quand Madamoiselle l'eust entendu, elle l'envoya desgager par sa chambriere. Mais pensez qu'en chaude colere, Monsieur de Rachaut lui donna à dos pour son desjeuner, encore qu'il ne fust pas jour de poisson, & qu'elle n'en pût mais.

Du Tailleur qui se desroboit soy-mesmes: & du drap gris qu'il rendit à son compere le Chaussetier.

UN Tailleur de la mesme ville de Poitiers, nommé Lyon estoit bon ouvrier de son mestier, & accoustroit aussi proprement un homme qu'une femme: excepté que quelquesfois il tailloit trois quartiers de derriere, en lieu de deux: où trois manches en un manteau, & n'en cousoit que deux: car aussi bien les hommes n'ont que deux bras. Et avoit si bien accoustumé à faire la banniere, qu'il ne se pouvoit garder d'en faire de toutes sortes de drap, &

de toutes couleurs. Mesme s'il tailloit un sien habit, il lui estoit advis que son drap n'eust pas été bien employé, s'il n'en eust eschantillonné quelque lopin, & caché en la layette, ou au coffre des banieres: comme l'autre, qui estoit si larron, que quand il ne trouvoit que prendre, il se levoit la nuict, se desroboit l'argent de sa bourse. Non pas que je vueille dire, que les Tailleurs soient larrons: car ils ne prennent que ce qu'on leur baille, non plus que les Musniers. Et comme la bonne chambriere, qui disoit à celle qui la loüoit: voyez-vous Madame, je vous servirai bien: Mais. Quel mais? disoit la Dame. Agardez mon disoit la fille: j'ai des talons un petit cours: je me laisse choir à l'envers: je ne m'en saurois tenir. Mais je n'ai que cela en moi: car en toutes les autres choses, vous me trouverez aussi diligente qu'il sera possible. Aussi nostre tailleur faisoit fort

ſort bien ſon meſtier : mais il avoit cette petite fautelette : Dont (de par Dieu) il avoit un manteau d'un fin gris de Rouen, à un ſien compere chauſſetier, qui s'en vouloit aller bien-toſt dehors, pour quelque ſien affaire : duquel gris il avoit retenu un bon quartier. Ce compere s'en apperceut bien, mais il ne voulut point autrement s'en plaindre : car il ſavoit bien par ſon fait meſme, qu'il falloit que tout le monde veſquiſt de ſon meſtier. Un matin que le chauſſetier paſſoit par la boutique du tailleur, avec ſon manteau veſtu, il s'arreſte à caqueter avec lui. Le tailleur lui demande, s'il vouloit desjeuner d'un harang (car c'eſtoit en Careſme.) Il le voulut bien : il monte en haut pour faire cuire ce harang : le tailleur crie d'enhaut à l'apprentis : Apporte-moi ce gril, qui eſt là bas. L'apprentis penſoit qu'il demandoit ce drap gris, qui eſtoit reſté du manteau, & qu'il

le vouluſt rendre à ſon compere le chauſſetier. Il print ce drap, & le porte en haut à ſon maiſtre. Quand le compere vid ce grand lopin de drap, comment? dit-il: voila de mon drap: & n'en prens-tu que cela? Ha, par le corps bien ce n'eſt-pas aſſez. Le tailleur ſe voyant deſcouvert, lui va dire. Et penſes-tu que je te le vouſiſſe retenir? toi qui es mon compere: ne vois-tu pas bien que je l'ai fait apporter, pour le te rendre? On lui eſpargne ſon drap, encore dit-il, qu'on lui deſrobe. Le compere chauſſetier, fuſt bien content de cette reſponſe: il desjeune & emporte ſon gris. Mais le tailleur fit bien la leçon à l'apprentis, qu'il fuſt une autrefois plus ſage. La faute vint, que l'apprentis avoit tousjours ouy dire grille, feminin: & non pas gril: qui fuſt ce qui deſcouvrit le Paſté.

De l'Abbé de ſaint Ambroiſe, & de ſes Moines : & d'autres rencontres dudit Abbé.

MAiſtre Jacques Colin, n'agueres mort, Abbé de ſaint Ambroiſe, eſtoit homme de bon ſçavoir, comme il l'a aſſez fait connoiſtre tandis qu'il a veſcu, & avoit une grande aſſeurance de parler de quelque propos que ce fuſt, & rencontroit ſingulierement bien. Tellement que ſes parties toutes enſemble, le firent fort bien venir vers la perſonne du feu Roi François, devant lequel il a leu longuement. On dit de lui tout plein de bons contes, leſquels ſeroient longs à reciter : mais parmy tous j'en conteray un ou deux, qui ſont de bonne grace, qu'il diſt devant ledit Seigneur. Il eſtoit en picque contre ſes Moines, leſquels lui faiſoient tout du ſanglant pis qu'ils pouvoient, & lui faiſoient bien

souvenir du Proverbe commun, qui dit : Qu'il se faut garder du devant d'une femme, du derriere d'une mule, & de tous les costez d'un Moine. Vray est qu'il se revenchoit bien, & en toutes les sortes dont il se pouvoit adviser : dont la plus facheuse pour les pauvres Moines estoit qu'il les faisoit jeuner. Ce qu'ils ne prenoient point en gré : toutesfois il s'en plaignirent à tant de gens, & en tant de lieux, que par le moyen des uns, & puis des autres il fust rapporté jusques aux oreilles du Roy, lequel voulant savoir la verité du fait, dit un jour à maistre Jacques Colin : Saint Ambroise, vos Moines se plaignent de vous, & disent que vous ne les traitez pas ainsi que porte leur reigle, & que vous les faites mourir de faim. Qu'en est-il ? Sire, respond saint Ambroise, il vous a pleu me faire leur Abbé, ils sont mes Moines : & puis que je represente la personne
du

du Fondateur de leur reigle, raison veut que je leur face maintenir, selon l'intention de lui, qui estoit, qu'ils vesqüissent en humilité, pauvreté, chasteté & obedience. J'ai advisé & consulté tous les moyens qu'il a esté possible, mais je n'en ai point trouvé de plus expedient, que par la sobrieté: Car elle est cause de tous biens: comme la gourmandise de tous maux. Je croi que David entendoit d'eux, quand il disoit: *Si non fuerint saturati murmurabunt.* Et interpretoit ce mot au Roi, selon son office de Lecteur. Et depuis, dit-il, le Nouveau Testament à parlé d'eux tout appertement, là où il est escrit en S. Marc au chap. *Hoc genus dæmoniorum non ejicitur nisi oratione & jejunio. Hoc genus dæmoniorum*, dit-il: c'est à dire, ce genre de Moines. Un autrefois, il avoit perdu un procès à la Court: & peut estre que ce fust contre ses Moines susdits, qui fust du tems

que

que les arrests se delivroient en Latin. En l'arrest contre lui donné y avoit selon le stile : *Dicta Curia debotavit de sua demanda.* Et ce saint Ambroise ayant receu le double de ses arrests, par un Soliciteur, se trouva devant le Roi, & lui dit à une heure qu'il sçeut choisir : Sire, je ne receus jamais si grand honneur, que j'ai fait depuis trois jours en ça. Et comment ? dit le Roi. Sire, dit-il, vostre Court de Parlement m'a debotté. Le Roi ayant entendu là où il le prenoit, le trouva bien bon après avoir cogneu leur elegance de ce beau Latin ferré à glace. Mais depuis on a mis les arrests en bon François. Dequoy on dit par raillerie, que maistre Jacques Colin en avoit esté causé : afin qu'on ne dit plus que la Court se meslast de debotter les gens : mais debouter tant qu'on voudroit, & plus que beaucoup ne voudroient bien. On dit encore

tout

tout plein de bons mots venans de lui. Eſtant à table un maiſtre d'hoſtel en aſſeyant les plats, lui reſpandit un potage ſur un ſaye de veloux qu'il portoit: Il trouva occaſion de mettre en propos un perſonnage qui eſtoit à table auprès de lui, nommé Fundulus, homme de bonnes lettres, mais tout extenué: partie de ſa naturelle complexion, & partie de l'eſtude. Auquel l'Abbé ſaint Ambroiſe dit, Monſieur Fundulus, vous eſtes tout maigre, il ſemble que vous portez mal. Je me porte, dit Fundulus, tousjours ainſi, je ne puis engraiſſer pour temps qui vienne. Je vous enſeignerai, dit ſaint Ambroiſe, un bon remede. Il ne faut que parler à Monſieur le maiſtre que voila, il ne vous engraiſſera que trop. Il y en a de lui aſſez de tels: mais tout cela appartient aux Apophthegmes.

De celui qui renvoya ledit Abbé, avec une responſe de nez.

CE meſme perſonnage dont nous parlions, eſtoit de ceux qu'on dit, qui ont eſté allaictez d'une nourrice ayant les tetins durs: contre leſquels le nez rebouche & devient camus mouſſé: mais cela ne lui avenoit point mal. Car il eſtoit homme trape bien amaſſé, & meſme qui ſavoit bien joüer des couſteaux. Au moyen dequoi, ſe cognoiſſoit en lui, ce que diſoit une excellente Dame, en comparant les hommes contre les femmes. Nous autres femmes, diſoit-elle, ne nous faiſons pas beaucoup eſtimer, ſinon par l'aide de la beauté, & pource, il nous la faut ſoigneuſement entretenir, & nous faire valoir cependant que nous en avons la commodité. Car quand noſtre beauté eſt paſſée, on ne tient plus de conte de nous. Quant-eſt

des

des hommes, je n'en vois point de laids, je les trouve tous beaux. Suivant propos, ſaint Ambroiſe un jour eſtant accoudé ſur une gallerie à Fontainebleau, deviſant avec quelques ſiens familiers, adviſa en la court baſſe un homme, qu'il penſa bien cognoiſtre, lequel eſtoit ſeul de compagnie, & avoit la contenance d'un nouveau venu. Saint Ambroiſe ne ſe trompoit point, car il l'avoit aſſez veu de fois, & meſmes frequenté du tems qu'il faiſoit la ruſtrie. Par Dieu, dit-il, à ceux qui eſtoient avecques lui, c'eſt un tel, c'eſt mon homme, je le vois un peu accoſter. Il deſcend, & s'en vint faire cognoiſſance à ſon homme, toutesfois d'une autre façon, qu'il n'avoit fait jadis: car il y alloit à la reputation, laquelle les Courtiſans ne peuvent pas bonnement deguiſer, quand bien ils le voudroient. Ceſt homme voyant la mine de ſaint Ambroiſe, lui tint aſſez bonne

ne de ſon coſté : car encore qu'il ne hantaſt gueres la Court, ſi en ſcavoit-il aſſez bien les façons. Après quelques ſalutations, ſaint Ambroiſe lui va dire: Or ça, que faites vous en ceſte Court? vous n'y eſtes pas ſans cauſe. Par ma foy, dit l'autre : je n'y fai pas grand choſe pour ceſte heure, je regarde qui a le plus beau nez. Maiſtre Jacques Colin lui va monſtrer le Roy, lequel d'aventure eſtoit à une feneſtre à deviſer : Voici donc, ce dit-il, celui-là que vous cherchez. Car de fait, le Roi François avec ce qu'il eſtoit Royal de toute façon, avoit le nez beau & long, autant que maiſtre Jacques l'avoit court & trouſſé. Parce, il entendit bien, que ces lettres ne s'addreſſent point à autre qu'à lui meſme. Et lui tarda qu'il ne fuſt hors de là, pour en aller faire le conte à ceux qu'il avoit laiſſez, auſquels il dit : Par le corps bieu, mon homme m'a payé tout

con-

contant. Je lui demandois qu'il faisoit ici, il m'a respondu, qu'il regardoit qui avoit le plus beau nez. On dit que le mesme personnage (qu'on dit avoir esté le Receveur Eloin de Lyon) en donna d'une semblable, à un Cardinal qui lui demandoit. Or ça, dit-il, que faites vous maintenant de bon? vous n'estes pas sans avoir quelque bonne entreprise? Ma foy, Monsieur, respondit-il, sauf vostre honneur, je ne fais rien, non plus qu'un Prestre.

De Chichoan, tabourineur, qui fit adjourner son beau-pere, pour se laisser mourir, & de la sentence qu'en donna le Juge.

N'A pas long temps, qu'en la ville d'Amboise, y avoit un tabourineur, qui s'appelloit Chichoan, homme fort recreatif: ce qui lui causoit estre le bien venu par toutes les maisons, comme

son

son tabourin. Il print en mariage la fille d'un homme vieux, lequel estoit logé chez soy, en la ville mesme d'Amboise : homme de bonne foy, sentant la preud'homme du vieux temps. Et se passoit aisément, n'avoit autre enfant, que ceste fille. Et pource que Chichoan n'avoit pas d'autres moyens que son tabourin, il demandoit à ce bon homme quelque argent contant en mariage faisant, pour soustenir les fraiz du nouveau mesnage. Mais ce bon homme n'en vouloit point bailler, disant pour ses deffences à Chichoan : Mon ami, ne me demandez point d'argent, je ne vous en puis bailler pour ceste heure, mais vous voyez bien que je suis sur le bord de ma fosse, je n'ay autre heritier ni heritiere, que ma fille, vous aurez ma maison, & tous mes meubles, je ne saurois plus vivre qu'un an, ou deux au plus. Ce bon homme lui dit tant de raisons, qu'il se con-

contenta de prendre sa fille sans argent. Mais il lui dit: Escoutez beau sire: je fais sous vostre parole, ce que je ne voudrois pas faire pour un autre, mais m'asseurez-vous bien de ce que vous me dites. Ehem! dit le bon homme, je ne trompay jamais personne, ja à Dieu ne plaise, que vous soyez le premier. Et bien, donc dit Chichoan, je ne veux point d'autre contract, que vostre promesse. Le jour des espousailles vint: Chichoan part de sa maison, & va querir sa femme chez le pere, & lui mesme la meine à l'Eglise avec son tabourin. Quand elle fust là, encore n'est-ce pas tout, dit-il, Chichoan est allé querir sa femme, & s'en retourne à son logis. Et tout incontinent, voy le-ci qui se rameine lui-mesme avec son tabourin à l'Eglise, là où il espouse sa femme, & puis la rameine: estant le marié, & le menestrier, il gaignoit son argent lui-mesmes. Il fit bon

bon mesnage avec elle, vivant tousjours joyeusement. Au bout de deux ans, voyant que ce pere ne mouroit point, il attend encores un mois, deux mois : mais il vivoit tousjours. Il s'advise pour son plaisir de faire adjourner son beau-pere, & de fait lui envoya un Sergent. Ce bon homme, qui n'avoit jamais eu affaire en Jugement. & qui ne savoit que c'estoit que d'adjournemens, fust le plus estonné du monde, de se voir adjourné: & encore à la requeste de son gendre, lequel il avoit veu le jour de devant, & ne lui en avoit rien dit. Il s'en va incontinent à Chichoan, & lui fait sa plainte: lui remonstrant qu'il avoit grand tort de l'avoir fait adjourner, & qu'il ne savoit pourquoi c'estoit. Non, non, dit Chichoan : je le vous diray en Jugement. Et n'en eut autre chose : tellement qu'il fallust aller à la Court. Quand ils furent devant le Juge: voici Chichoan,

choan, qui proposa sa demande lui-mesme. Monsieur, dit-il, j'ai espousé la fille de cet homme ici, comme chacun sçait; je n'en ai point d'argent, il n'en dira pas le contraire, mais il me promit en me baillant sa fille, que j'aurois sa maison, & tout son bien, & qu'il ne vivroit qu'un an ou deux, pour le plus. J'ai attendu deux ans, & plus de trois mois, je n'ai maison, ni autre chose. Je requiers qu'il ait à se mourir, ou qn'il me baille sa maison, ainsi qu'il m'a promis. Le bon homme se fit deffendre par son Advocat, qui respondit en peu de paroles, ce qu'il devoit respondre. Le Juge ayant ouy les parties, & les raisons d'une part & d'autre, cognoissant la gaudisserie intentée par Chichoan, le debouta de sa demande. Pour le fol adjournement, le condamna és despens, dommages & interests du bon homme, & outre cela, en vingt livres tournois en-

vers le Roi. Incontinent Chichoan va dire; Monsieur, Chichoan en appelle. Attendez, dit le juge, en se tournant vers Chichoan: je modere, dit-il, à un chapon & sa suitte, ce que le bon homme payera demain en sa maison: & en irez tous manger vostre part ensemblement, comme bon amis: & une aubade que lui donnerez tous les ans, le premier jour du mois de May, tant qu'il vivra. Et puis après sa mort, vous aurez sa maison si elle n'est venduë, alienée, ou tombée en fortune de feu. Ainsi l'appointement du Juge, fust de mesmes la demande de Chichoan, auquel il fit une peur du commencement. Mais il modera sa sentence, ainsi que peut faire un Juge: pourveu que ce soit sur le champ, comme il est noté, *In l. nescio ff. ubi & quando, per Bartholum, Baldum, Paulum, Salicetum, Jasonem, Felinum, & omnes tormentatores juris.*

Du

Du Gascon, qui donna à son pere à choisir des œufs.

LE Gascon, ayant été par l'espace de quelques années à la guerre se retira chez son pere, (qui estoit un homme des champs, fort vieil, & qui estoit assez paisible) mais son fils estoit assez escarbillart, & faisoit du soldat en la maison, comme s'il eust esté chez le bon homme. Un Vendredy heure du disner, il disoit à son pere: mon pere dit-il, nous avons assez de pinte de vin, pour vous & moi, encores que n'en beuviez point. Son pere & lui, avoient mis cuire trois œufs au feu, dont le Gascon en prend un pour l'entamer; & tire l'autre à soi, & n'en laisse qu'un dedans le plat. Puis il dit à son pere, choisissez mon pere. Le pere lui respond: Hé! que veux-tu que je choisisse? il n'y en à qu'un. Lors le Gascon lui dit, cap de bieu,

encore abez bous a choisir, a prendre ou laisser. C'estoit faire un bon party à son pere. Quand son pere éternuoit il lui disoit : Dieu bous aide mon pere, & après il adjoustoit, s'il lui plaist, car il ne fait rien par force. Il estoit honteux comme une truye, qui emporte un levain : car il n'osoit pas maudire son pere, mais il disoit : vienne le cancre à la moitié du monde. Et quand & quant il disoit à un sien compagnon, donne, dit-il, le cancre à l'autre moitié, afin que mon pere en ait sa part.

Du Clerc des Finances qui laissa choir deux dez de son escritoire devant le Roi.

LE Roi Loys onzieme, estoit un Prince de grande deliberation, & d'une execution de mesme : lequel entre autres siennes complexions, aimoit ceux qui estoient accords, & qui respondoient promptement : & si ne faisoit

ſoit comme on dit, jamais plus grand preſent que de cent eſcus à une fois. Un jour entre autres qu'il falloit ſigner quelques lettres, & n'y avoit point de ſecretaire des commandemens preſent, le Roi commanda à un jeune homme, des finances, qui eſtoit là: (car il n'eſtoit point autrement difficile) lequel ouvrant ſon eſcritoire pour ſigner, laiſſa tomber deux dez ſur la table, qui eſtoient dedans le calemart. Comment dit le Roi: qu'elle drogue eſt cela? à quoi eſt elle bonne? *Contra peſtem*, Sire, dit le Clerc. *Contra peſtem!* dit le Roi, tu és de mes gens: & commanda qu'on lui donnaſt cent eſcus. Un jour, les *Genevois, deſquels il eſt eſcrit *Tanæ linguæ:* voyant que le Roi s'en alloit au deſſus de ſes affaires, & qu'il rengeoit ſes ennemis à la raiſon: penſans preoccuper ſa bonne grace, lui envoyerent un Ambaſſadeur, lequel avec ſa belle harengue, s'ef-

* *Habitans de Genes.*

forçoit de faire trouver bon au Roi, que les ennemis estoient si prests & appareillez de lui obéïr, & que de leur bon gré, & franche volonté ils se donnoient à lui, plustost qu'à autre Prince de la terre, pour la grandeur de son nom & de ses prouësses. Ouy? dit le Roi: les Genevois se donnent ils à *moi*? Ouy, ils sont à moi sans repentir? Ouy, Sire. Et je les donne, dit le Roi, à tous les diables. Il faisoit un aussi beau present, comme il avoit receu, & s'il ne donnoit rien, qu'il ne fust à lui. Car on dit communément qu'il n'est point plus bel acquest, que de don.

De deux poincts, pour faire taire une mauvaise femme.

UN jeune homme devisant avec une femme de Paris, laquelle se vantoit d'estre la maisstresse, il lui disoit: Si j'estois le vostre mary, je vous garderois bien de faire tout à vostre teste.

Vous?

Vous? disoit-elle: il vous faudroit passer par là aussi bien que les aultres. Ouy? dit-il: asseurez vous que je sçai deux poincts pour avoir raison d'une femme. Dites-vous? fit-elle: & qui sont ces deux poincts-là? Le jeune homme, en fermant la main, lui dit: En voila un, dit-il. Puis tout soudain, en fermant l'autre main, & voila l'autre: dequoi il fust bien riz. Car la femme entendoit qu'il lui allast descouvrir deux raisons nouvelles, pour mettre les femmes à la raison prenant poincts, de poinct: mais l'autre entendoit poings de poing. Et mon ame, je ne croi point qu'il y ait poing ni poinct, qui sceust assagir la femme, si elle ne le met en sa teste.

La maniere de devenir riche, experimentée par un vendeur d'Esguillettes.

D'Un petit commencement de marchandise, qui estoit de con-

treporter des eſguillettes, ceintures & eſpingles, un homme eſtoit devenu fort riche: de ſorte qu'il achaptoit les terres & biens de ſes voiſins, & ne ſe parloit que de lui par tout le païs: dequoi s'esbahiſſant un gentilhomme qui alloit de compagnie avec lui, lui va dire, mais venez-ça tel (le nommant par ſon nom:) Qu'avez vous fait pour devenir ainſi riche que vous eſtes? Monſieur, dit-il, je le vous dirai en deux mots. C'eſt, que j'ai fait grand' diligence & petite deſpence. Voila deux bons mots dit le gentilhomme: mais il faudroit encores du pain & vin. Car il y en a qui ſe pourroient rompre le col, qu'ils n'en ſeroient pas plus riches. Pour le moins ſi ſont-ils mieux à propos, que de celui qui diſoit, que pour devenir riche, il ne falloit que tourner le dos à Dieu, cinq ou ſix bons ans.

Fin du premier Tome.

TA-

TABLE

De ce qui est contenu dans cette Edition des CONTES, &c. de BONAVENTURE DES PERIERS.

TOME PREMIER.

AVertissement pour cette Edition.
Avertissement de l'Editeur.
La premiere nouvelle en forme de preambule. Pag. 1
Des trois fols, Caillette, Triboulet, & Polite. 10
Du Chantre qui fist comparaison des Chanoines, à leurs potages. 16
Du Basse contre de Rheims, chantre Picard, & maistre és Arts. 23
De trois sœurs nouvelles espousées, qui respondirent un bon mot à leurs maris, la premiere nuict. 28
D'un mary de Picardie, qui retira sa femme de l'amour, par une remonstrance. 40
D'un Normand allant à Rome, qui fist provision de Latin, pour porter au S. Pere. 49
De maistre Eustace, Curé de Baignolet qui donna assignation à une vendeuse de naveaux. 54
Un plaisantin enseigne au Roi, moyen de recevoir argent promptement. 61
D'un Procureur qui fit venir une jeune garse de village, pour s'en servir, & de son Clerc, qui lui essayã. 63

De

De celui qui acheva l'oreille de l'enfant, à la femme de son voisin. 70
De Fouquet, qui fit accroire au Procureur son maistre que le bon homme estoit sourd 76
D'un Docteur en decret qu'un bœuf blessa si fort qu'il ne sçavoit en quelle jambe c'étoit. 83
Comparaison des Alquemistes à la bonne femme qui portoit une potée de laict. 87
Du Roi Salomon qui trouva la pierre philosophale, & la cause pourquoi les Alquemistes ne viennent au dessus de leur intention. 89
D'un Advocat qui parloit Latin à sa chambriere, & du Clerc qui estoit le truchement. 101
Du Cardinal de Luxembourg, & de la bonne femme. 108
D'un enfant de Paris nouveau marié, & de Beaufort qui jouït de sa femme. 115
De l'Advocat qui fit abatre sa barbe pour la pareille 130
De Gillet le Menuisier, comment il se vengea du levrier, qui lui venoit manger son disner. 134
Du savetier Blondeau, qui ne fust onc en sa vie melancolique que deux fois. 138
De trois freres de maison qui cuiderent estre pendus pour leur Latin. 143
D'un jeune fils qui fit valoir le beau Latin que son Curé lui avoit monstre. 145
D'un Prestre qui ne disoit autre mot, que Jesus en son Evangile. 151
De maistre Pierre Faifeu qui eut des bottes

qui ne lui cousterent rien. 155
De maistre Arnaud, qui emmena la bacquenée d'un Italien en Lorraine. 164
Du Conseiller & de son Palefernier, qui lui rendit sa mule vieille en guise d'une jeune. 173
Des Copieux de la Fleche en Anjou qui furent trompez par Piquet. 177
De l'Asne umbrageux, qui avoit peur quand on ostoit le bonnet, & de saint Chelaut & Croisé. 183
Du Prevost Coquilaire malade des yeux, auquel les medecins faisoient à croire qu'il voyoit. 192
Des finesses & actes d'un Regnard qui estoit au bailly du Maine. 195
De maistre Jean de Pontalais, comme il la bailla bonne au Barbier d'estuves. 206
De Madame la Fourriere qui logea le gentilhomme au large. 214
Du gentilhomme qui avoit couru la poste, & du coq qui ne pouvoit chevaucher. 218
Du Curé de Brou, & de ses bons tours. 221
Du mesme Curé, & de sa chambriere: & de sa lexive qu'il lavoit. 225
Du mesme Curé, & de la carpe qu'il achapta pour son disner. 234
Du Docteur qui blasmoit les danses, & de la Dame qui les soustenoit. 237
De l'Escossois, & de sa femme qui estoit un peu trop habile au maniment. 243
Du Prestre, & du masson qui se confessoit à lui. 247

D'un

D'un gentilhomme qui crioit la nuict après les oiseaux, & du Chartier, &c. 250
D'une vefve qui avoit une requeste pour presenter, & la bailla au Conseiller laid pour raporter. 257
D'une fille qui ne vouloit point d'un mary, pource qu'il avoit mangé le doz de sa premiere femme. 259
D'un Bastard d'un grand Seigneur, qui se laissoit pendre à credit. 262
D'un Sieur de Rachaut, qui alloit tirer du vin, & comment le fausset lui eschappa dans la pinte. 267
Du tailleur qui se desroboit soi-mesmes, & du drap gris qu'il rendit. 273
De l'Abbé de Saint Ambroise & de ses Moines. 277
De celui qui renvoya ledit Abbé avec une responce de nez. 282
De Chichoan, tabourineur: qui fit adjourner son beau pere, pour se laisser mourir. 285
Du Gascon qui donna à son pere a choisir des œufs. 291
D'un Clerc des finances, qui laissa cheoir deux dez de son escritoire. 292
De deux poincts pour faire taire une mauvaise femme. 294
La maniere de devenir riche, experimentée par un vendeur d'esguillettes. 295

Fin de la Table.

561008